

Apologie de la Ruse

Préface.....	2
Introduction.....	3
La mètis.....	7
Mètis antique.....	7
Logos et mètis.....	9
Mètis dans le monde.....	11
Rationalisation de la guerre.....	16
L'avènement de la mètis.....	23
La défaite du logos.....	27
L'histoire secrète du renseignement.....	30
La tromperie dans le vivant.....	32
Morale, évolution, mètis.....	37
Guerre d'intelligences.....	43
La science face à la mètis.....	43
La guerre contre la science.....	51
Science de l'intelligence.....	57
Intelligence surhumaine.....	61
Intelligence artificielle.....	64
Intelligences non humaines.....	66
L'humain sous influence.....	70
Anti-théorie de la mètis.....	75
Systématisation de la mètis.....	75
Méta mètis.....	77
Filets modernes.....	81
Sémantique de l'intelligence.....	84
Mètis et déterminisme.....	87
Éthique et mètis.....	89
Conclusion.....	93
Bibliographie.....	99

Préface

« What if a high form of sentient mimicry existed—such a high form that no human (or few humans) had detected it? What if it could only be detected if it wanted to be? »¹

Philip K. Dick, *VALIS*.

Alors qu'il y a une multitude d'arts de la guerre, pourquoi n'y a-t-il pas de science de la guerre ? Bien que science et guerre aient toujours fait bon ménage, la stratégie elle-même n'a jamais été capturée efficacement par la recherche scientifique. Elle n'a pas non plus suscité l'intérêt des philosophes. Plus généralement, c'est la ruse sous tous ses aspects qui se dérobe à l'analyse rationnelle. Pourtant, ce n'est pas une invention récente, ni même une exclusivité humaine. La ruse est omniprésente dans l'histoire, la culture, le vivant.

La ruse a besoin d'une apologie car elle est tragiquement ignorée, cachée dans un angle mort de la rationalité moderne. Elle est particulièrement dépréciée par le système de valeur occidental, du platonisme jusqu'à l'éthique du scientifique moderne, en passant par la tradition militaire romaine. Pourtant, l'utilité de la ruse est indéniable. Elle est même vitale face à des intentions hostiles. La démarche scientifique elle-même prête le flanc à diverses ingérences, précisément parce qu'elle manque cruellement de ruse. Alors même qu'elle jouit d'une reconnaissance institutionnelle, financière et culturelle sans précédent, la science peut être mise en échec par des théories de conspiration irrationnelles, ou être inféodée à des intérêts particuliers, économiques ou politiques qui lui sont antithétiques.

L'étude de la ruse mérite une approche transdisciplinaire car elle touche – et échappe structurellement, comme il sera démontré – à une myriade de domaines académiques cloisonnés : histoire, biologie, psychologie, sociologie des sciences, stratégie militaire ou encore logique formelle. L'intelligence est au cœur du problème, l'intelligence comme renseignement et espionnage, mais plus largement aussi au sens d'un adversaire à même de surprendre dans un jeu stratégique. L'intelligence ne se limite pas à celle manifestée par l'espèce humaine, mais s'applique également à tous ses concurrents potentiels : intelligences biologiques, synthétiques, extraterrestres.

Mais la ruse n'est pas un simple problème théorique. Son étude permet d'explorer, pour mieux les anticiper, les menaces que des intelligences hostiles peuvent effectivement poser sur notre groupe, fût-il culture, nation, espèce, écosystème ou biosphère. Quoique certaines de ces menaces soient hypothétiques, voire fictives, une prospective stratégique ne peut se limiter aux certitudes scientifiquement établies. Elle doit explorer les risques possibles avec une imagination créative. Pour le stratège rusé, le but n'est pas d'établir des faits, mais, avant tout, de ne pas se laisser surprendre par l'improbable.

En conclusion, l'analyse de cette ruse insaisissable permet de produire un théorème et plusieurs corrélats qui, s'ils ont des airs spinozistes, sont en réalité inspirés des théorèmes d'incomplétude de Kurt Gödel.

¹ « Et si une forme avancée de mimétisme conscient existait — une forme si avancée qu'aucun humain (ou presque) ne l'aurait détectée ? Et si elle ne pouvait être détectée que si elle le voulait ? »

Introduction

« “What makes you think that UFOs are a scientific problem?” (...)

First, he said, science had certain rules. For example, it has to assume that the phenomenon it is observing is natural in origin rather than artificial and possibly biased. Now, the UFO phenomenon could be controlled by alien beings. “If it is,” added the Major, “then the study of it doesn’t belong in science. It belongs in Intelligence.” Meaning counterespionage. »²

Jacques Vallée, *Messengers of deception*.

Depuis les premières observations de soucoupes volantes par Kenneth Arnold en 1947, la science ne s’est jamais réellement confrontée à la question ufologique. Quelques scientifiques indépendants, comme Jacques Vallée, mènent certes des enquêtes pour leur propre compte, sur leur temps libre et bien souvent au péril de leur réputation. Même les scientifiques sceptiques qui cherchent à convoquer l’inexistence du problème le font souvent bénévolement, à côté de leurs obligations professionnelles et parfois en dehors de leur domaine d’expertise. Les quelques études scientifiques mandatées officiellement par des institutions universitaires le sont dans un cadre teinté politiquement et militairement, à l’image du Rapport Condon, qui espère clore le sujet en 1968 pour le compte du *Department of Defense* américain³. Dans la recherche scientifique publique, dans les universités et les laboratoires, la question ufologique reste taboue depuis plus de 70 ans.

Pourtant, malgré tous les anathèmes lancés contre elle, l’ufologie n’a jamais disparu, puisqu’aucune explication satisfaisante n’a pu rendre raison de toutes les observations. En attendant, le phénomène a profondément influencé la culture populaire. On ne compte plus les blockbusters hollywoodiens dont la diégèse raconte la rencontre avec une civilisation extraterrestre. Au-delà de la fiction, l’ufologie a engendré des mouvements sectaires et des théories de conspiration tenaces. Même si on fait l’hypothèse sceptique selon laquelle tous les témoignages sont de pures hallucinations collectives, leurs effets sont bien réels. L’ufologie pourrait constituer une religion émergente ou la naissance d’une nouvelle mythologie. À ce titre, l’ufologie mérite d’être un sujet d’étude majeur pour les sciences humaines.

Toutefois, la question est légitime : l’ufologie est-elle bien un problème scientifique ? Certains OVNI sont sans nul doute des prototypes d’avions espions, comme le U2 et ses successeurs⁴. Dans ce cas, ce ne sont pas des hallucinations collectives à étudier par les psychologues. Tout porte à croire que les renseignements américains, et notamment l’AFOSI (Air Force Office of Special Investigation) chargé du contre-espionnage pour l’Air Force, a utilisé les observations d’OVNI comme couverture pour des programmes secrets. La fameuse Area 51, objet de moult théories de conspiration ufologiques, est avant tout la zone de test des avions furtifs développés

² « “Qu’est-ce qui vous fait penser que les OVNI sont un problème scientifique ?” (...)

Premièrement, dit-il, la science obéit à certaines règles. Par exemple, elle doit supposer que le phénomène qu’elle observe est d’origine naturelle plutôt que artificielle, et potentiellement biaisée. Or, le phénomène OVNI pourrait être contrôlé par des extraterrestres. “Si c’est le cas, ajouta le Major, alors son étude ne relève pas de la science. Elle relève du renseignement.” C’est-à-dire du contre-espionnage. »

³ Hoyt, D. P. (2000). *Ufocritique: UFOs, social intelligence, and the Condon Report* (Master's thesis, Virginia Tech). Virginia Tech. <http://hdl.handle.net/10919/32352>

⁴ *Mirage Men: A Journey into Disinformation, Paranoia and UFOs*, Mark Pilkington.

par Lockheed Martin pour le compte de la CIA et de l'Air Force⁵. S'ils ne sont pas contrôlés par des extraterrestres, certains OVNI sont bien pilotés par une forme d'intelligence, fût-elle simplement humaine. Alors, l'ufologie est effectivement une question de renseignement.

Cette question peut-elle alors être traitée scientifiquement ? La loi de l'instrument d'Abraham Maslow s'applique à la science dans son ensemble. Cette loi exprime le biais cognitif selon lequel il est tentant, si le seul outil à notre disposition est un marteau, de tout considérer comme un clou. De même, le scientifique est naturellement tenté de réduire tout problème à un problème scientifique. Si une question résiste à l'élucidation scientifique, c'est certainement par manque de moyens, de données, de puissance de calcul, d'expériences, de rigueur, d'abnégation ou peut-être juste de temps. Chaque mystère n'attend qu'une nouvelle théorie révolutionnaire pour être dissipé. Pourtant, en près de 80 ans, aucune théorie n'a réellement percé le mystère ufologique. Il semble au contraire plus épais que jamais, noyé dans la désinformation et la spéculation. La question n'est pas de savoir si chaque observation peut être l'objet d'une explication prosaïque. Il faut admettre qu'aucune théorie, que ce soit l'hypothèse extraterrestre ou celle d'hallucinations collectives, n'est capable de rendre raison du phénomène dans son ensemble, avec ses dimensions sociologiques et culturelles.

L'ufologie n'est pas le seul objet d'étude qui résiste à la recherche scientifique. Formulé en 1994 par David Chalmers, le *hard problem of consciousness* vexe toujours les sciences cognitives⁶. La neurobiologie peut maintenant corréler des événements biologiques avec certaines expériences subjectives. Déterminer ces corrélations constitue les problèmes dits *simples*, même si leur étude n'est pas toujours si simple bien sûr. Le fameux problème *difficile* est d'expliquer pourquoi certains processus cognitifs sont accompagnés d'un corrélat conscient, alors que d'autres fonctionnent inconsciemment. Ce problème n'est finalement qu'un raffinement de l'argument du moulin formulé par Leibniz il y a trois siècles : si l'on pouvait agrandir le cerveau humain de sorte de pouvoir le visiter comme un moulin, on verrait certes ses rouages, mais rien que l'on puisse appeler conscience⁷. Ainsi le mystère reste entier. Pourtant, nombre de scientifiques refusent encore d'admettre l'existence même de ce problème, espérant que la prochaine percée en neurobiologie ou en sciences informatiques le fasse enfin disparaître⁸. Cette conviction est avant tout un acte de foi. Le problème difficile de la conscience n'illustre pas tant les limites de la science puisque, si rien n'indique qu'il ne sera pas un jour résolu, rien ne prouve non plus qu'il est insoluble. Quelles soient épistémologiques, métaphysiques ou sociologiques, les limites de la science ont été largement étudiées. Ce problème illustre plutôt une certaine arrogance de la démarche scientifique, lorsqu'elle affirme à priori pouvoir répondre à toutes les questions.

Mais les prétentions de la science sont surtout endiguées par des discours concurrents. Même dans des domaines où des réponses concluantes font consensus, validées par des prévisions avérées et des applications pratiques, le discours scientifique est contesté. Les théories du complot émises au dix-neuvième siècle n'ont rien perdu de leur mordant, malgré plus d'un siècle de rationalisme et de *debunking*. De nouvelles irrationalités du même ordre ne cessent d'émerger, témoignant d'un pouvoir de conviction que la preuve scientifique peine à contester. La psychologie, la sociologie et la neurobiologie ont fait des progrès remarquables pour expliquer cette crédulité. Mais toute cette explication n'a pas résolu, ni même réduit la difficulté. Quelles qu'elles soient, les forces opposées ne se laissent pas vaincre aisément. Au contraire, elles semblent bien souvent gagner du terrain.

⁵ *Area 51: An Uncensored History of America's Top Secret Military Base*, Annie Jacobsen.

⁶ *The Conscious Mind: In Search of a Fundamental Theory*, David Chalmers.

⁷ *La Monadologie*, Leibniz.

⁸ <https://aeon.co/essays/the-hard-problem-of-consciousness-is-a-distraction-from-the-real-one>

Pourtant, quoi qu'en pense la communauté scientifique, la science est bel et bien en position de force. Économiquement, financée par l'impôt et l'industrie, elle dispose de moyens bien supérieurs – de plusieurs ordres de grandeur – à ceux des ufologues, astrologues, platistes, créationnistes et autres conspirationnistes. Institutionnellement, au sein d'universités et de laboratoires dirigés en toute autonomie, avec un statut de fonctionnaire couplée à une liberté enviée, les scientifiques bénéficient d'une position privilégiée. Politiquement, le discours scientifique est une source de légitimité majeure dans le débat public. Juridiquement, alors que les experts scientifiques sont de plus en plus souvent appelés à la barre, la science fait loi. Culturellement, les médias traditionnels multiplient les documentaires qui retranscrivent la parole des chercheurs comme des vérités révélées, tandis que les scientifiques les plus célèbres sont l'objet de biopics d'ampleur hollywoodienne.

Les frontières de la science sont parfois obscurcies lorsque les théories les plus farfelues sont soutenues par des scientifiques ayant doctorat et position universitaire. Malgré tout, aussi sulfureuse que soit la réputation d'un chercheur, le qualificatif « scientifique » constitue bien l'étalon-or pour soutenir la véracité d'un énoncé. Le concept même de pseudo science indique dans quelle mesure la science est devenue si dominante que la non science doit se donner des allures de vraie science pour prétendre à la crédibilité.

La capacité de la science à produire des discours vrais n'est pas ici en question. Néanmoins, il faut admettre que cette capacité n'est pas corrélée avec l'efficacité de ces discours pour convaincre en dehors de la sphère scientifique. Même lorsque les irrationalités concurrentes sont décortiquées par quelque science et transformées en problème scientifique, force est de constater qu'elles persistent. C'est donc l'efficacité rhétorique de la science qui fait question. La science est parvenue à visiter la Lune, à greffer des cœurs et à briser l'atome, mais elle n'a pas encore débloqué le secret pour convaincre ou pour dissiper les désillusions. Certes, des techniques existent pour manipuler les esprits, développées sur le socle de nos connaissances scientifiques en psychologie, sociologie, neurologie et biologie. Algorithmique et *machine learning* sont maintenant mises à profit pour manipuler les esprits. Pourquoi, alors, cette manipulation ne se fait pas au profit – et se fait même parfois au détriment – de la science qui l'a permise ?

En outre, les techniques développées pour convaincre témoignent d'une obsolescence plus flagrante que les technologies léguées par la science dans d'autres domaines. La machine à vapeur du dix-neuvième siècle est obsolète car elle a été dépassée par des moteurs plus performants, convertissant en mouvement des énergies avec un meilleur rendement. Mais elle n'a pas cessé de fonctionner pour autant. On peut toujours s'en servir pour voyager d'un lieu à un autre. L'obsolescence des techniques de manipulation est encore plus flagrante, tant la compétition pour l'attention est féroce. Quel que soit le mépris qu'on peut avoir pour la psychologie des foules, aucun politicien ne sera élu avec des slogans des années 30, et une marque aura du mal à vendre ses produits en se limitant au marketing des années 50. Le communicant doit rester « à la page » pour ne pas être battu par ses concurrents, mais aussi parce que ses cibles évoluent et apprennent, quoiqu'on en pense.

Ce n'est pas tant la vitesse du progrès scientifique qui détermine l'obsolescence d'une technologie que l'intensité de la compétition à laquelle elle est confrontée. C'est pourquoi l'adversité distingue une technologie parfois dépassée en quelques années de celle qui garde son utilité à travers les âges. Il faut innover en permanence lorsqu'on a, en face de soi, des adversaires qui développent des contre-mesures et innovent à leur tour. Cette dimension stratégique relativise le progrès scientifique et technique. Elle est bien sûr poussée à son paroxysme dans le domaine militaire. On invente de nouvelles armes constamment, non pas parce qu'elles cessent de tuer, mais parce

qu'on ne veut pas être surclassé par celles de l'ennemi. Lorsque la science est employée dans n'importe quel cadre conflictuel, l'innovation doit demeurer exclusive pour rester bénéfique. Une fois que l'adversaire s'en est emparé, l'avantage stratégique disparaît. Il est même inversé lorsque l'innovation est détournée par l'ennemi. Dans ce cadre, le champ sémantique du progrès laisse place à un jeu à somme nul qui peut se retourner contre l'innovateur.

À première vue, l'intelligence productrice de savoirs scientifiques est indépendante de celle qui le met à profit. Sinon, le monde serait effectivement conquis et gouverné par des savants, des scientifiques ou des ingénieurs. Or, qu'ils soient brillants ou voyous, visionnaires ou arrivistes, vertueux ou sociopathes, les puissants de ce monde ne construisent pas leurs empires grâce à leur propre savoir scientifique. Si la science concourt bien souvent à leur succès, c'est inféodée à un pouvoir supérieur et hétérogène. Quelle est la qualité qui permet à un individu d'exploiter les inventions d'autrui ? Quel talent permet de retourner le savoir de son ennemi contre lui-même ? Pourquoi n'est-ce pas la même intelligence qui sait et celle qui domine ? Autrement dit, pourquoi n'y a-t-il pas de science de la stratégie ni de science de la politique ? Alors que la guerre est l'une des plus anciennes activités humaines, pourquoi n'a-t-on jamais développé une science de la guerre ?

Pour répondre à ces questions, nous allons confronter la notion même d'intelligence, quoique au terme d'un détour labyrinthique. Nous ne nous contenterons pas de définir clairement le mot pour qu'il serve à la construction d'une théorie abstraite. Notre problématique est pratique, elle pose des questions opératoires qui doivent être nourries par des données empiriques. Celles-ci seront tirées d'un large éventail de disciplines apparemment déconnectées, dont le liant est précisément l'intelligence stratégique que l'on se propose de comprendre. Cette intelligence couvre plus de domaines que nous sommes capables d'en énumérer. Notre méthode sera donc holistique, cherchant, non pas à analyser toujours plus en détail un phénomène précis, ni à construire un panorama exhaustif, mais, au contraire, à saisir une réalité mouvante en multipliant les angles d'attaque. Nous n'allons pas « zoomer » sur une abstraction complexe pour la décortiquer. Nous allons plutôt multiplier les pas de côté pour encercler cette intelligence qui ne se laisse capturer par aucune discipline académique singulière.

Nous espérons donc que les spécialistes des différents thèmes abordés se montreront indulgents. Notre sujet couvre des horizons trop larges pour qu'on puisse chacun les explorer avec la précision et la profondeur d'un expert. Il ne semble toutefois pas nécessaire d'être totalement exhaustif sur chaque sujet abordé. Nous ne cherchons pas à formuler des propositions parfaitement valides dans chacune de ces disciplines, mais à capter une réalité hétérogène qui, pourtant, touche à tout. L'intelligence qui nous intéresse n'est l'apanage d'aucun domaine de recherche en particulier. Il deviendra évident, au fil de notre enquête, pourquoi cette intelligence est fondamentalement confuse et ineffable. On comprendra comment il est nécessaire de changer constamment de grille de lecture pour espérer en saisir les subtilités.

L'imprécision constitutive de notre objet explique également le vocabulaire confus parfois utilisé pour décrire ce qu'il est, ou ce qu'il n'est pas. Nous tenterons certes d'éclairer la sémantique de la stratégie, mais cet éclaircissement ne sera pas entier. Faire entièrement la lumière sur l'offuscation risque de la faire disparaître. Car ce n'est pas ce qui est dissimulé qui nous intéresse, mais le processus même de dissimulation.

La mêtis

« Rapidité, audace et victoire sûre. »

Général Võ Nguyễn Giáp.

Mêtis antique

Afin de comprendre ce qui distingue l'intelligence du stratège de celle du scientifique, il est nécessaire de faire l'archéologie de la notion même d'intelligence. Pour cela, nous allons faire appel à un vocable antique : la *mêtis*, qui servira de fil rouge tout au long de notre enquête.

Mêtis est premièrement une figure mythologique à la fois obscure et primordiale. Selon la *Théogonie*, cette Océanide est la première épouse de Zeus. C'est elle qui lui suggère le stratagème de l'émétique pour forcer Cronos à recracher ses enfants les Cronides, et permet ainsi à Zeus d'enclencher la titanomachie. Peu reconnaissant, effrayé par une prophétie annonçant que le fils de Mêtis le renverserait à son tour, le nouveau roi des dieux assassine son épouse en l'avalant, avant qu'elle n'ait pu accoucher de leur fille Athéna. Cette dernière émerge finalement du crâne de son père, fendu pour l'occasion par Héphestos. Malgré cette carrière fulgurante, l'absence de culte à son endroit et un désintérêt latent dans la tradition helléniste, l'influence de Mêtis traverse la mythologie comme la société grecque antique de part en part.

Car la mêtis est aussi un nom commun. Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne identifient la mêtis grecque comme « une forme particulière d'intelligence, une prudence avisée »⁹. Résolument orientée vers l'action, elle est associée à l'efficacité pratique en général, en particulier au savoir-faire artisanal et à la ruse. La mêtis est donc étroitement liée à la guerre, activité éminemment pratique où se conjuguent savoir-faire et stratagèmes rusés. Elle préside aussi, plus généralement, à toute forme de compétition, que ce soit entre les dieux, entre les hommes, mais aussi entre humains et non-humains.

La divinité Mêtis pratique littéralement la métamorphose. Ainsi la mêtis comme qualité correspond à l'agilité, la prudente précaution, la souplesse pour contourner les épreuves, la versatilité pour bricoler des solutions nouvelles à chaque problème singulier, l'anticipation d'un devenir en mouvement perpétuel, en somme une polyvalence bigarrée et créative. Mais le polymorphisme de la mêtis n'est pas seulement adaptation et changement, c'est aussi un masque, une illusion. C'est pourquoi la mêtis est l'intelligence rusée qui préside à la tromperie, à la duplicité et à la duperie. Elle fomenté les stratagèmes et les pièges sournois pour surprendre ses adversaires, mais elle qualifie également la vigilance qui neutralise les surprises hostiles.

La mêtis est continuellement associée au champ sémantique du lien, entendu comme rapport de domination. Elle lie ou délie. Elle immobilise par des chaînes. Elle piège grâce à des filets, que ce soit littéralement, dans le savoir-faire du pêcheur et du guerrier, comme dans certains récits mythologiques, ou figurativement dans les paroles du sophiste et dans les manœuvres du général. La mêtis intervient également dans le domaine de l'invention. Car il faut bien inventer ces stratagèmes sournois dont l'efficacité dépend de la surprise qui les accompagne. Pour vaincre

⁹ *Les ruses de l'intelligence, la mêtis des Grecs*, Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne.

l'habile technique de son adversaire, il faut en imaginer une nouvelle supérieure. La mêtis n'est pas la répétition méticuleuse d'une méthode éprouvée, elle demande d'improviser et de se débrouiller, en fonction des circonstances changeantes. L'artisan aussi a donc besoin de mêtis pour bricoler des solutions inédites. Mais il s'agit toujours de domination : quand il n'est pas question de soumettre un ennemi, il s'agit de dominer son art, une matière ou la nature.

L'intelligence rusée est un moteur récurrent de la tragédie grecque. Le meurtre de Mêtis est loin de faire disparaître la mêtis. Zeus en est largement doté. Grâce à elle, il domine les autres divinités. C'est même par la ruse, et non par la force brute, qu'il tue Mêtis. Ce meurtre n'est d'ailleurs pas une annihilation : Zeus l'absorbe littéralement, « en l'avalant, il s'est fait lui-même entièrement mêtis »¹⁰. Et c'est grâce à cela qu'il devient le souverain ultime et indétrônable du panthéon grecque. Car la mêtis n'est pas uniquement une force offensive : seule une bonne mêtis permet de se protéger des stratagèmes d'une mêtis adverse.

Cependant, même si Zeus gouverne la mêtis, il n'en a pas pour autant l'exclusivité. Tous les dieux et mortels qui font preuve de sagesse stratégique sont reconnus dotés de mêtis, comme Héphestos, Hermès et Athéna. Dans l'*Illiade*, c'est en usant de mêtis, dont Nestor lui en fait l'apologie, et en dépit de chevaux moins rapides, que Antiloque parvient à remporter la course de chars contre Ménélas. Bien sûr, Ulysse est le héros à mêtis par excellence. Grâce à l'enseignement des divinités de la mêtis que sont Athéna et Héphestos, il dispose toujours d'une ruse pour parer à chacune des nombreuses vicissitudes auxquelles il est confronté au fil de l'*Odyssée*. Dans l'*Illiade* déjà, il est le véritable héros qui, finalement, grâce à une ruse décisive, mène les Achéens à la victoire.

Avant l'avènement des Olympiens, la mêtis de Gaïa conseille Cronos pour émasculer Ouranos, et celle de Rhéa permet à Zeus de ne pas être dévoré par son père, comme ses frères et sœurs. Ce n'est pas, d'ailleurs, un appétit insatiable qui pousse Cronos à avaler ses enfants. Comme Zeus par la suite avec Mêtis, c'est un choix stratégique pour pérenniser son propre règne. Pourtant, si Zeus réussit bien, lui, à s'établir définitivement comme le roi des dieux, c'est parce qu'il absorbe Mêtis et devient mêtis. Ainsi la ruse est capable de renverser une force supérieure, alors que même la force brute du dieu suprême n'est pas suffisante pour vaincre la ruse. Cette asymétrie est essentielle, et récurrente comme nous le verrons plus loin.

Prométhée est aussi une figure importante de la mêtis. Chez Eschyle, il tient le même rôle que Mêtis pour prodiguer à Zeus des conseils stratégiques. Il trompe cependant les Olympiens pour prêter main forte aux hommes. Mais ce n'est pas seulement le feu qu'il apporte aux hommes, il leur dispense aussi de nombreuses inventions techniques, comme la métallurgie et la domestication animale, elle-même faite de lien et de domination. Parfois alliés, parfois rivaux, la relation entre Zeus et Prométhée est un duel de ruse et de diplomatie. Finalement, Pandora est le piège ultime que Zeus fomenté pour se venger à l'encontre d'Epiméthée, et démontrer ainsi sa mêtis supérieure.

On peut constater que la mêtis intervient dès qu'il y a un changement de régime, une guerre dynastique ou tout autre bouleversement dans le rapport des forces. Le mythe est avant tout un récit. Une description analytique et encyclopédique à posteriori fixe la puissance des dieux, ordonnés en domaines de prédilection bien distincts. Mais les renversements de situation provoqués par l'intelligence rusée ne cessent de creuser des trous dans cette tapisserie mythique. Cette ubiquité est difficile à saisir en dehors de la structure narrative du mythe. Ainsi la mêtis n'a

¹⁰ Ibid.

pas un rôle ontologique ou métaphysique, mais bien dramatique. Elle ne fait pas le monde, elle le transforme continuellement. Autrement dit, la mêtis fait l'histoire, dans tous les sens du terme.

Certes, tous les mythes, gouvernés par un impératif dramatique, imaginent une fin aux affrontements stratégiques, aux duels de ruse, aux guerres de souveraineté et aux métamorphoses des avatars de la mêtis. La tragédie ne peut se clore que par un retour à la stabilité, par une victoire définitive d'un camp sur un autre. La fin des hostilités marque aussi celle de la vigilance toujours nécessaire pour parer aux stratagèmes de la mêtis. Pourtant, l'imprévisibilité inhérente à la mêtis et sa propension à l'invention ingénieuse empêche structurellement de garantir la stabilité d'un état des forces. En avalant Mêtis, Zeus restaure la stabilité tout en maintenant la mêtis toujours en tension. Mais il s'agit là d'une astuce de dramaturge. En dehors des nécessités de la narration, des structures du mythes, des codes de la tragédie et de la dialectique bien chapitrée des livres d'histoire, la situation n'est jamais réellement stabilisée et le danger définitivement écarté. Le général avisé ne débande pas totalement son armée, le politicien ne cesse jamais de craindre les manigances de ses rivaux. Une véritable mêtis demande une vigilance constante et n'a pas droit au repos.

C'est bien pourquoi Zeus, souverain ultime et mêtis incarnée, est souvent présenté comme continuellement éveillé, éternellement vigilant. Parfois sa souveraineté vacille, précisément lorsque le sommeil le gagne. C'est ainsi que, chez Épiménide, Typhon manque de lui ravir l'hégémonie en profitant d'un assoupissement momentané. Ailleurs, c'est bien en profitant du sommeil d'une force supérieure, autrement pleine de mêtis, que Ménélas parvient à se jouer de Protée, et que Héraclès arrive à surprendre Nérée.

Au travers des mythes, la mêtis permet de renverser une situation, en inversant, par des ruses toujours différentes, les rapports de force. On voit déjà là une ambivalence clé : les stratagèmes de la mêtis, malhonnêtes voire frauduleux, peuvent être à la fois condamnés moralement et, en particulier lorsqu'ils permettent au faible de l'emporter sur le fort, être auréolés d'un héroïsme légendaire. Dans la Grèce antique, la mêtis est bel et bien une vertu, que le guerrier, l'artisan, le chasseur ou encore le pêcheur doivent posséder. Le sophiste est également loué pour sa grande mêtis : il produit d'agiles discours pour piéger ses interlocuteurs. Plus que quiconque, le chef, le général et le politicien ont besoin de mêtis.

Logos et mêtis

Le *logos* est un autre concept antique qu'il est nécessaire de convoquer pour éclairer la notion d'intelligence, mais aussi pour mieux dessiner les contours de cette mêtis que l'on vient de décrire. En particulier dans l'art du discours au cours de l'antiquité, le logos émerge comme un concurrent sérieux pour la mêtis.

Le logos est entendu ici largement comme l'explication de l'ordre intelligible du monde par la construction de discours vrais. Cette forme de pensée apparaît en Occident avec les mathématiques et la philosophie. Elle produit la rationalité moderne ainsi que, en bout de course, la pensée scientifique contemporaine. Il peut paraître réducteur de concentrer tant de notions équivoques dans le simple terme de logos. Le logos représente pourtant bien comme une ligne de fuite pour toute l'histoire de la pensée rationnelle, de Platon et Aristote jusqu'aux sciences modernes, en passant par la chrétienté romaine et les Lumières. Le logos n'est pas identique à la science. Mais il existe un rapport de filiation évident. Si on fait l'archéologie de la méthode scientifique, on remontera certainement jusqu'à ce logos antique. La science est, à beaucoup

d'égard, le raffinement de cette pensée discursive. Néanmoins, nous verrons plus tard que, peut-être, la science n'est pas seulement logos.

Les hellénistes ont fait l'histoire de l'émergence du logos à partir du mythos. La construction d'une pensée rationnelle en Grèce antique n'est pas une création ex nihilo indépendante de motifs culturels antérieurs, mais elle peut néanmoins être datée et explicitée, quoique avec les mêmes difficultés que n'importe quelle autre innovation humaine. Car le logos est bien une innovation. Ce mode de pensée reproduit les méthodes du raisonnement mathématique pour donner du sens aux phénomènes de la nature comme à ceux de l'âme. Le logos qualifie une nouvelle forme de discours qui, par sa structure et son contenu, est hétérogène, mais aussi concurrente avec les récits mythologiques qui la précèdent. Ce discours accompagne l'émergence des mathématiques et de la philosophie, mais aussi d'une économie marchande et monétaire. Alors que les cités grecques expérimentent de nouvelles formes politiques, le logos brille sur l'agora et dans les assemblées. C'est bien là qu'il entre en concurrence avec la mêtis des sophistes.

Dans d'autres domaines, Jean-Pierre Vernant souligne comment, accompagnant l'avènement du logos à l'époque classique, un certain nombre de métiers deviennent davantage *technè* que *praxis*¹¹. La maîtrise d'une méthode éprouvée prend le pas sur la capacité à improviser et à développer des ruses innovantes. Ainsi la mêtis cesse de compter au nombre des attributs de l'artisan, en même temps que son travail cesse d'être démiurgique et thaumaturgique, pour devenir simplement technique et économique. Le politicien, dans l'Antiquité du moins et certainement bien après aussi, n'a pas connu une telle évolution. À l'image de Zeus régnant, il a besoin d'une mêtis constante pour assurer son office.

Au contraire, alors que le *politeia* se désolidarise de la *physis*, nature et culture sont construites comme des réalités mutuellement exclusives. Tandis que le logos commence l'élucidation méthodique de la réalité physique, la mêtis se retrouve réservée aux activités humaines. Mais ce n'est pas là une portion congrue, car le logos n'est pas encore, dans la pensée grecque, *praxis*. La démarche rationnelle émergente, fondée sur la logique mathématique et un certain héritage mystique, ne pratique pas encore l'expérimentation. « Pour le Grec du Ve siècle, agir ce n'est pas fabriquer des objets ni transformer la nature : c'est avoir prise sur les hommes, les vaincre, les dominer. »¹² Ainsi l'action politique, qui est toujours auréolée de gloire dans le monde antique, demeure le domaine de la mêtis. Il n'y a, bien entendu, que dans le récit des philosophes que le logos purifie de sa lumière victorieuse les vils sophismes de ses rivaux. Non seulement les sophistes eurent « la peau » de Socrate, mais jamais la cité ne sera vraiment gouvernée, ni par le roi philosophe de Platon, ni par aucun autre avatar du logos. Des exploits de Périclès jusqu'aux turpitudes de l'histoire contemporaine, les pratiquants de la mêtis restent les maîtres de la *politeia*.

Si le logos a bel et bien supplanté le mythos, la narration mythologique ayant laissé place à un discours rationnel construit sur le modèle de la démonstration mathématique, la mêtis ne s'est pas laissée éclipser. Malgré l'apothéose du logos dans la tradition philosophique, c'est toujours la mêtis qui permet au héros de surmonter les épreuves, à la cité de vaincre ses ennemis et au peuple grec de repousser les incursions barbares. Alors que les écoles de pensée qui se succèdent glorifient le logos, jusqu'à son couronnement par le christianisme, c'est toujours la mêtis qui gouverne l'histoire

¹¹ *Remarques sur les formes et les limites de la pensée technique chez les Grecs*, Vernant Jean-Pierre. In: Revue d'histoire des sciences et de leurs applications, tome 10, n°3, 1957. pp. 205-225; doi : <https://doi.org/10.3406/rhs.1957.3609>.

¹² Ibid.

politique antique. Autrement dit, le logos ne devient dominant que sur le plan du discours. Dans le registre de l'action, la mêtis est toujours bien présente.

L'intelligence rusée désignée par la mêtis reste fondamentalement différente du logos émergent. Elle ne partage ni ses fins, ni ses méthodes. Elle lui est même, à bien des égards, antithétique. La mêtis ne participe pas non plus à l'idéal intellectuel et spirituel du logos. Alors que ce dernier cherche vérité et compréhension par le biais de jugements et de représentations, la mêtis cultive le mensonge et l'occultation, avec une visée strictement pragmatique. Lorsqu'elle produit des discours, ceux-ci n'ont pas vocation à être vrais, ni même intelligibles, mais à manifester une efficacité pure. Un discours empreint de fausseté, ou qui n'apporte que confusion, peut être la stratégie d'une intelligence rusée.

La mêtis n'est pas non plus un simple thème récurrent dans la mythologie grecque. Elle y tient certes une place centrale, mais elle est tout autant centrale dans l'histoire du monde grecque. Au fil des batailles, des intrigues politiques et des jeux de pouvoir, logos et mythos laissent place à la mêtis, dont la maîtrise est vitale pour vaincre et survivre. Même lorsque le mythe devient un instrument politique, ou lorsque le savoir positif est mis au service d'un effort de guerre, c'est une intelligence rusée qui dirige finalement les opérations.

Mêtis dans le monde

Entendue comme intelligence rusée, ou pensée stratégique, la mêtis n'est pas une spécificité de la Grèce antique et de l'Occident qui en a hérité. On peut voir sa marque partout, à travers les époques et les continents, dans les jeux politiques et les manœuvres militaires.

Pourtant la mêtis n'apparaît pas seulement avec les grandes civilisations, ni avec la formalisation de la guerre comme une activité humaine spécifique. On trouve déjà sa trace hors de l'histoire écrite grâce à la récurrence des *tricksters*, ces figures trompeuses ou farceuses, qu'elles soient divinités ou héros légendaires, que les anthropologues ont documenté à travers des traditions très éloignées. Tous les folklores et toutes les mythologies offrent en effet des récits de ces tricksters, et ceux-ci font toujours preuve de mêtis. Les mythes qui racontent leurs exploits sont pleins de ruses, de faux-semblants et de métamorphoses. Bien souvent, le trickster est un outsider qui renverse une force bien supérieure grâce à des stratagèmes surnois. Mais « trickster » ne signifie pas seulement « trompeur » : ce terme désigne autant celui qui pratique des tours et autres bouffonneries que celui qui viole des tabous.

Le trickster est une figure liminale, c'est-à-dire constamment à la lisière où s'opèrent les rituels et les changements de statuts, dans les interstices des structures sociales où règnent l'ambiguïté et la confusion. Ceci fait des tricksters des personnages mouvants, présidant aux transformations et aux voyages entre les mondes. Ainsi les tricksters ne sont pas simplement les contreparties de Mêtis dans d'autres cultures. Sage conseillère et non joueuse de tours, Mêtis n'est d'ailleurs pas considérée comme un trickster par les mythologues. Dans la tradition grecque, ce rôle incombe plutôt à Hermès, Prométhée ou encore Éris. Le trickster est aussi bien trompé que trompeur, autant victime que maître de la mêtis. Il n'est pas toujours détenteur d'une grande intelligence rusée. Au contraire, il fait parfois preuve d'une stupidité bouffonne, comme Wakdjunkaga, le trickster du peuple Winnebago, dont les pitreries tournent souvent à l'absurde. Pourtant, lorsqu'il n'est pas un modèle de mêtis en action, le trickster montre le sort peu enviable qui attend celui ne disposant pas de suffisamment de mêtis pour s'en défendre.

L'omniprésence des tricksters à travers le globe témoigne de l'universalité de la mêtis : toutes les traditions offrent des mythes qui font usage de cette qualité pratique. La marginalité et la liminalité des tricksters font écho à l'ambiguïté morale des figures marquées de mêtis, de sorte que cette ambivalence est aussi largement répandue à travers les cultures que la mêtis elle-même. Ainsi, malgré les transgressions qu'ils commettent continuellement, les tricksters sont des figures sacrées et révérees. Le trickster est parfois même à l'origine du monde ou des hommes, comme l'Kaggen, à la fois trickster et démiurge du peuple San. Aussi loin que l'archéologie nous permet de comprendre les systèmes de valeur préhistoriques, et que l'ethnographie nous permet d'appréhender les sociétés fondamentalement différentes de notre héritage gréco-romain, la mêtis est bien là. Avec les tricksters, elle n'apparaît pas de manière anecdotique mais explicitement, au centre des mythes et des cultes, vertu louée ou vice honni, exploit glorieux ou crime réprimé, responsable de la création du monde ou de sa destruction.

L'universalité de la mêtis n'est pas pour seulement l'effet d'une superstition mythologique qui disparaîtrait avec l'émergence de mœurs plus raffinés. La civilisation chinoise notamment, précurseur à beaucoup d'égards, a toujours valorisé les ruses des stratèges. La période historique des Printemps et Automnes, durant laquelle les cent écoles de pensée amorcent un processus précoce de sécularisation, est avant tout une époque de conflit et de division qui se poursuit avec la période des Royaumes combattants. Les puissances régionales en compétition s'entourent, afin de prendre l'ascendant sur les autres, de sages, de philosophes et, surtout, de stratèges. Tandis que de grands penseurs comme Confucius et Lao Tseu révolutionnent alors la société chinoise de pensées nouvelles, Sun Tzu compile un savoir ancien, éprouvé par les âges, et dans lequel la mêtis est essentielle. Même si l'on conteste la réalité historique du personnage de Sun Tzu, l'influence de son enseignement est bien réelle, et reflète certainement le succès qu'ont pu avoir les stratèges comme conseillers privilégiés durant cette période de discorde. Comparativement, le succès de Confucius, quoique immense, est majoritairement posthume : ses écrits inspirent philosophes et institutions, mais il ne parvient pas, de son vivant, à avoir l'oreille des puissants.

Alors que le confucianisme a modelé la société chinoise, *l'Art de la guerre* reste, depuis 2000 ans, la référence principale en matière de stratégie militaire dans tout l'Extrême-Orient. Ses enseignements ont guidé le fameux daimyō Takeda Shingen, Mao Zedong ou encore le général Võ Nguyên Giáp, qui met en échec au Vietnam l'armée française puis la machine de guerre américaine. Après sa première traduction en Français en 1772, l'influence de *l'Art de la guerre* s'étend dans le monde occidental, de sorte que sa lecture est à présent conseillée dans les académies militaires à travers le monde. Ses préceptes sont utilisés bien au-delà de la sphère militaire, en politique notamment, dans le monde des affaires, ou encore par des entraîneurs sportifs.

Les enseignements contenus dans *l'Art de la guerre* donnent une place centrale aux feintes, à la duplicité, à l'espionnage, au renseignement, mais aussi au pragmatisme et à l'agilité pour s'adapter à des circonstances toujours changeantes. Aucune ruse n'est condamnée par Sun Tzu. La tromperie sous toutes ses formes est cultivée. Le général doit entretenir des « liaisons secrètes avec ce qu'il y a de plus vicieux chez les ennemis »¹³. C'est-à-dire qu'il doit, si nécessaire, propager des rumeurs factices, recourir au chantage, ruiner la réputation d'hommes honorables et même utiliser des femmes pour corrompre les officiers ennemis. Il doit aussi tromper ses propres hommes, en leur cachant ses intentions et ses stratégies, car c'est effectivement le meilleur moyen d'empêcher l'ennemi d'en avoir connaissance. Cela concourt également à l'efficacité des troupes sur le champ de bataille, en particulier dans les situations les plus dramatiques. Si les soldats sont

¹³ *L'Art de la guerre*, Sun Tzu.

ignorants des desseins de leur commandant, ils ne peuvent pas réaliser la gravité de la situation et se battent donc plus vaillamment. Si par le passé leur général s'est montré brillant, ils ont même toutes les raisons de croire que les événements, aussi effrayants soient-ils, sont le fruit de ses manigances. Sun Tzu enseigne également tout un éventail de coups tordus peu honorables, qui ne sont pas à proprement parler des tromperies, mais qui relèvent incontestablement d'une mêtis inventive. Il conseille par exemple de soudoyer les troupes de l'ennemi, d'attaquer sa chaîne d'approvisionnement ou de s'infiltrer dans son camp pour y mettre le feu et semer le chaos.

La prudence est tout aussi importante dans l'enseignement du stratège, tout d'abord pour déjouer une mêtis rivale et se prémunir des mêmes ruses qu'il conseille d'employer contre l'ennemi. La prévoyance du bon général ne s'arrête pas là, elle doit parer à toutes les difficultés, et anticiper l'ensemble des manœuvres adverses. Sun Tzu insiste à plusieurs reprises sur la tempérance et sur la nécessité de ne pas se laisser emporter par la colère, la vengeance ou l'impatience. La raison en est précisément qu'une tête froide, seule, permet de commander avec une sage prudence. Finalement, duplicité et prudence s'emboîtent lorsque le général parvient à faire semblant de se conformer aux désirs de l'ennemi, tout en poursuivant ses propres desseins secrets.

La centralité de la mêtis chez Sun Tzu est explicite. Les vertus et les compétences qu'il exige d'un général pour prétendre à la victoire sont nombreuses : sang-froid, droiture, vaillance, perspicacité, autorité, discipline, calcul, diplomatie, empathie, etc. Mais elles sont toutes subordonnées à une intelligence rusée efficace, car « à quoi servent la bravoure sans la prudence, la valeur sans la ruse ? »¹⁴ Sun Tzu rentre parfois dans les détails des techniques et des méthodes à employer, ce qui donne à certains passages de l'*Art de la guerre* des airs de recueil de bonnes recettes. Il formule aussi des maximes abstraites qui évoquent un concept proche de la mêtis grecque. Lorsqu'il dit : « il est d'une importance suprême dans la guerre d'attaquer la stratégie de l'ennemi »¹⁵, c'est bien toute la mêtis adverse qu'il faut viser.

Malgré une postérité exceptionnelle, Sun Tzu n'engendre pas une école de pensée comme de grands philosophes chinois de la même époque. Malgré les différences qui distinguent la philosophie occidentale de la philosophie chinoise, cette dernière, et en particulier le corpus confucéen, s'inscrit clairement dans le champ sémantique du logos. Quoique fondées sur la tradition, l'immanence et la prosocialité, plutôt que sur la déduction logique et la transcendance, les grandes écoles produisent bien un savoir positif sous la forme de vérités discursives. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que la mêtis ne soit pas mieux capturée par cette forme de logos chinois que par son pendant occidental.

Néanmoins, la mêtis est mieux considérée dans le système de valeur chinois, comme en atteste la renommée idiosyncratique de Sun Tzu. Les stratèges sont révéés et leurs ruses sont l'objet de récits plus glorieux que les exploits sanglants des généraux. *Les Trois Royaumes* de Luo Guanzhong, œuvre majeure de la littérature chinoise, narre avec un souffle épique nombre des stratagèmes légendaires qui auraient été déployés durant la période historique du même nom. On retrouve certains des stratagèmes conseillés par Sun Tzu, comme lorsque Wang Yun utilise les charmes de la belle Diao Chan pour pousser Lü Bu à trahir et tuer le tyran Dong Zhuo. On peut noter d'ailleurs que Lü Bu, considéré comme le plus puissant guerrier parmi les protagonistes, subira une fin humiliante, condamné par son propre manque de discernement, c'est-à-dire par sa médiocre mêtis.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Ibid.

Dans *Les Trois Royaumes*, l'artifice qui présente peut-être la mètis la plus magistrale reste toutefois le piège de la ville vide. Grâce à cette ruse impliquant plusieurs niveaux de bluff, Zhuge Liang parvient à tenir, sans une effusion de sang, une forteresse gardée par quelques centaines de soldats, contre son ennemi Sima Yi et son armée de 40000 hommes. À l'arrivée de l'ennemi, Zhuge Liang ordonne que les portes de la place soient grandes ouvertes, puis il se positionne nonchalamment sur les remparts pour jouer de la musique. Méfiant et conscient du génie stratégique de son adversaire, Sima Yi suppose alors qu'un piège lui est tendu et décide donc de se replier. Cette ruse légendaire se trouve déjà dans le classique *Traité des 36 stratagèmes*, un ancien manuel de fourberies qui n'est pas l'objet de condamnations morales, mais bien d'un respect studieux. Cette intelligence rusée est considérée comme une véritable sagesse, que se doit de cultiver le commandant soucieux d'accomplir son devoir correctement.

Malgré l'importance de la duplicité dans les enseignements de Sun Tzu, celui-ci insiste fortement sur la vertu dont doit témoigner le général, tout comme celle qu'il doit imposer à ses troupes. Il doit éviter destructions et souffrances inutiles, et respecter les droits de ses ennemis. Toutefois, les conseils de Sun Tzu ne prennent pas la forme d'impératifs absolus, comme le montrent les formules « c'est ce que vous ne devez faire que lorsque vous y serez forcé », « ce ne doit être que votre pis-aller » ou « c'est ce à quoi la nécessité seule doit vous engager »¹⁶. Ni une morale transcendante ni une rétribution extrinsèque à la guerre ne dictent les maximes du stratège. Le général se doit d'y obéir uniquement parce qu'elles sont seules susceptibles d'apporter la victoire. S'il doit éviter les destructions sur les territoires qu'il conquiert, c'est simplement pour optimiser les bénéfices que son parti pourra en tirer et gagner le soutien des populations locales.

Le général peut donc employer les pires fourberies, sans menacer son honneur. Du moment qu'il reste fidèle à l'État qu'il sert, le pragmatisme est sa règle, et sa vertu reste entière. La seule gloire dont parle Sun Tzu est celle de la victoire, quelle que soit la nature des méthodes employées. Autrement dit, il n'y a pas de défaite noble, ni de victoire déshonorante. Non seulement une victoire sans bataille n'est pas moins glorieuse, elle est même digne d'un bien plus grand respect. « Sans donner des batailles, [un habile général] sait l'art d'humilier ses ennemis ; sans répandre une goutte de sang, sans tirer même l'épée, il vient à bout de prendre les villes. »¹⁷ Alors que, pour certaines cultures guerrières, notamment en Europe, la guerre est un moyen de gagner en prestige, aux yeux de Sun Tzu, le prestige n'est qu'un sous-produit parfaitement dispensable de la victoire. Le général parfaitement préparé, ayant vaincu son ennemi avant même qu'il se déclare, ne laisse la place à aucun combat, aucune surprise ni, par conséquent, à tout ce qui pourrait permettre un moment dramatique ou épique. « Aussi les victoires remportées par un maître dans l'art de la guerre ne lui rapportaient ni la réputation de sage, ni le mérite d'homme de valeur. »¹⁸

À la fin de l'article V, concernant la contenance, Sun Tzu enseigne que, au-delà du contrôle de soi et du contrôle de ses troupes, le commandant doit parvenir au contrôle de l'ennemi. Pour le mener où il le souhaite, il doit céder à son adversaire lorsque c'est nécessaire. Ainsi le summum de la constance n'est pas immobilisme mais mouvement. *L'Art de la guerre* n'enseigne pas une rectitude morale absolue qui demanderait de défendre une position quoiqu'il en coûte, au contraire, il la condamne sévèrement. Le général « qui combat et qui fait combattre jusqu'à la dernière extrémité, est un homme qui mérite de mourir ». Plus encore, dans l'article XIII, après avoir détaillé le coût humain et économique d'une mobilisation massive et prolongée, pour l'État comme pour le peuple,

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Ibid.

Sun Tzu explique que, par conséquent, il faut user de tous les artifices pour écourter une campagne en obtenant une issue victorieuse.

La loyauté du général au prince qui l'a nommé n'exige pas non plus une obéissance totale. « S'il est des cas où il faille agir contre des ordres reçus, n'hésitez pas, agissez sans crainte. La première et principale intention de celui qui vous met à la tête de ses troupes est que vous soyez vainqueur des ennemis. » Même la loyauté reste subordonnée à un impératif de victoire, seul impératif absolu s'il en est. Le général avisé est même enjoint à « entretenir des intelligences secrètes avec les ministres étrangers » et à se renseigner sur les intentions des alliés politiques du prince pour éviter les effets de « leurs cabales ou leurs mauvais conseils »¹⁹.

L'éminence de la mètis dans la culture impériale chinoise se décèle également dans la doctrine du *mandat du Ciel*. Ce fondement de légitimité pour le système dynastique chinois n'est pas équivalent au droit divin des monarchies européennes. L'empereur de Chine n'a pas besoin de revendiquer une filiation légendaire ou un héritage divin pour justifier son règne. Le mandat céleste est performatif : l'accession au pouvoir d'un nouveau monarque, quel que soit son pedigree ou son origine ethnique, est une première preuve que le Ciel lui a accordé son assentiment. S'il gouverne efficacement et résout les calamités qui ont entraîné la chute du pouvoir précédent, le mandat du Ciel est confirmé, légitimant de facto la nouvelle dynastie. Inversement, la déchéance de l'ancien monarque, sa mauvaise gestion du royaume, les catastrophes naturelles ou les invasions qui ont pu provoquer sa chute, sont vues comme autant de preuves que le Ciel lui a retiré sa bénédiction. C'est pourquoi cette doctrine est également utilisée tout au long de l'histoire chinoise pour légitimer les rébellions lors de famines ou de périodes de conflit.

Quel que soit le côté du rapport de force où on se trouve, l'efficacité est la seule source de justification. Le pouvoir impérial n'est pas légitimé par un droit indépendant des circonstances, mais par l'issue empirique du jeu politique, militaire ou économique. Si une rébellion échoue et que l'empereur maintient son règne, c'est bien qu'il a conservé le mandat céleste. Un envahisseur étranger, usant de stratégies nouvelles, peut néanmoins ravir le trône, terroriser la population, changer les lois et déplacer la capitale ; la doctrine du mandat du Ciel s'en accorde aussi parfaitement, comme c'est le cas de la dynastie Yuan, fondée par Kubilaï Khan. À cet égard, le mandat céleste chinois est l'inverse du principe de droit divin des monarchies européennes, puisqu'il légitime les changements dynastiques provoqués par les interventions de la mètis, là où le droit divin échafaude une structure légale pour les illégitimer préventivement.

Si, initialement, il est certainement une ruse pour légitimer le règne d'un conquérant particulier, le mandat du Ciel devient un pilier de la tradition politique chinoise. Alors que ce principe sert toutes les dynasties successives, il cesse d'être une stratégie à proprement parler pour devenir un motif culturel légitimant moralement toutes les stratégies. Cette appréciation pour la mètis a pu donner au système impérial une certaine agilité face aux turpitudes de l'histoire, et contribuer à sa longévité inégale.

À la fin de l'article XI qui clôt *l'Art de la guerre*, Sun Tzu emploie une logique similaire au mandat du Ciel pour condamner le général qui se retrouverait en difficulté car il n'a pas appliqué les bons principes. S'il n'a pas su discipliner ses troupes correctement, s'il n'a su s'informer correctement sur son ennemi, s'il n'a pas étudié correctement les lieux où il se trouve, s'il s'est laissé berné par les stratagèmes adverses, c'est bien qu'il ne mérite pas de commander.

¹⁹ Ibid.

La mètis peut effectivement être observée en action à travers toute l'histoire chinoise. Pour gérer des envahisseurs imbattables sur le champ de bataille, la stratégie des mandarins chinois est toujours de suspendre toute fierté, feindre l'obédience et garder le contrôle par un monopole intellectuel et bureaucratique. Des envahisseurs aussi dévastateurs que les Khan mongols sont ainsi devenus une dynastie de plus dans l'histoire impériale. Cette stratégie a permis à l'empire chinois de maintenir sa cohésion pendant plus de deux millénaires, jusqu'à l'effondrement des institutions impériales au XXI^{ème} siècle. Même après cela, la Chine conserve une certaine unité politique, culturelle et géographique, malgré un siècle d'humiliation, sous l'ingérence combinée des puissances coloniales européennes, des États-Unis, de la Russie et du Japon.

On peut voir, dans les diverses mutations de la Chine moderne, la même mètis, la même agilité pragmatique pour exploiter des opportunités conjoncturelles et parer les dangers passagers. Ce n'est que du point de vue d'un idéalisme occidental jusqu'au-boutiste que l'adhésion du Parti Communiste Chinois à l'économie de marché et au capitalisme semble paradoxale. Pour le stratège pragmatique, la logique d'un tel revirement est évidente et, quoiqu'on en pense, indiscutablement efficace. Bien que le PCC ne revendique pas la doctrine du mandat du Ciel, c'est bien la même logique, c'est-à-dire celle d'un résultat effectif, qui légitime à posteriori chacune des stratégies du politburo et renforce – ou dégrade – le soutien populaire pour le régime. La légitimité des méthodes employées par les gouvernants n'est pas jugée par les gouvernés en vertu de principes ou de valeurs transcendantes, mais en fonction de leurs résultats. C'est pourquoi il est certainement irréaliste de la part des puissances occidentales d'espérer des changements politiques en Chine pendant une période faste. Mais il ne serait pas surprenant que de telles transformations arrivent spontanément lors de moments de crise ou de conjoncture moribonde.

Tout comme la récurrence des tricksters, l'histoire chinoise constitue un contre exemple. Elle montre comment la mètis n'est pas spécifique à la culture grecque antique. Alors même qu'elle amorce une sécularisation précoce, la civilisation chinoise donne une place importante à cette intelligence rusée, prudente et versatile. Ainsi la mètis n'est pas seulement un motif culturel localisé. C'est une force à l'œuvre pour façonner le mythe comme l'histoire. La mètis est également une compétence qui s'enseigne et qui permet la victoire.

Rationalisation de la guerre

Comparée à la tradition chinoise, l'histoire occidentale semble laisser à la mètis un rôle secondaire. Le logos règne en maître dans le chapitrage des livres d'histoire, traditionnellement articulé autour de grandes figures, de changements politiques, de conflits idéologiques, d'évolutions du droit, de grandes découvertes et d'innovations techniques. Proclamations, déclarations, constitutions, appels, accords, armistices, capitulations, ultimatums, couronnements, abdications ou encore condamnations constituent autant de jalons commodes pour le récit historique. Pourtant il s'agit de ne pas confondre corrélation et causalité. Ce n'est pas parce que des discours actualisent l'histoire qu'ils en sont nécessairement le moteur. L'histoire elle-même est un logos, c'est-à-dire un effort pour ordonner le monde – passé l'occurrence – en discours intelligibles. Il n'est donc pas surprenant qu'elle donne une place centrale aux produits du logos.

De plus, le système moral judéo-chrétien, héritier du platonisme, entretient naturellement un préjudice négatif pour tout comportement qui déprécie cette valeur cardinale qu'est la vérité, fut-elle révélée ou démontrée. Ni le mensonge, le camouflage, le déguisement ou la fourberie ne comptent au nombre des exploits qui puissent faire l'objet d'un récit glorieux. Rien d'étonnant donc, à ce que l'histoire de l'Europe chrétienne donne une place marginale aux ruses des stratèges. À

quelques exceptions près, la mètis, et même la question de la stratégie en général, ont laissé peu de traces notables dans la littérature, et encore moins dans la philosophie.

Depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine, les ouvrages sur l'histoire militaire sont légions, et les mémoires de grands généraux, comme *La Guerre de Gaules* de Jules César, restent populaires. Mais ils demeurent des recueils d'anecdotes déconnectées, desquels le lecteur, général en puissance, doit lui-même extraire la sagesse stratégique. C'est d'ailleurs ce que Machiavel, sur qui nous reviendrons, conseille explicitement : « Quant à l'exercice de l'esprit, le prince doit lire les historiens, y considérer les actions des hommes illustres, examiner leur conduite dans la guerre, rechercher les causes de leurs victoires et celles de leurs défaites, et étudier ainsi ce qu'il doit imiter et ce qu'il doit fuir. »²⁰ Cette littérature ne parvient pourtant pas à fournir un effort positif pour se constituer en science, comme le logos y parvient dans un nombre croissant de domaines. La pensée rationnelle s'efforce bien de formaliser la recherche historique, mais elle tend par là à établir une vérité factuelle par une méthode démonstrative. Le logos historiographique ne prodigue jamais des conseils pratiques à destination des stratèges actuels. Son objectif est descriptif et non normatif ou opératoire.

Il n'y a guère que Clausewitz pour, tardivement, tenter de faire une théorie de la stratégie militaire qui puisse ressembler à une science. De nombreux philosophes ont pu parler de la guerre, de son rôle pour l'État, de sa place dans l'histoire ou encore des enjeux moraux qu'elle soulève. Mais aucun n'a abordé jusque-là la manière de la mener et, surtout, de la gagner. Autrement dit, aucun n'a jamais réellement essayé de rationaliser les manifestations de la mètis. Le pragmatisme de Clausewitz est en cela original, et semble avoir suffi pour lui contester une postérité de philosophe, quoi qu'il utilise pourtant le langage et la méthode des philosophes de son temps. En bon artisan du logos, c'est bien la logique mathématique et la mécanique newtonienne qui lui servent de modèle lorsqu'il cherche à formaliser la guerre. Dans l'esprit des Lumières de son temps, Clausewitz aspire à faire de la guerre une science rigoureuse. Il a pourtant conscience des limites d'une telle démarche puisqu'il avoue lui-même que « dans les calculs dépendant de l'art de la guerre, l'absolu, l'élément mathématique, ne trouve nulle part un point d'appui ferme »²¹.

Pourtant, la mètis est presque absente *De la guerre* de Clausewitz, en particulier ses manifestations les plus moralement ambiguës. Le général prussien ne conseille aucune ruse, que ce soit en termes de considérations générales ni comme une énumération de techniques singulières. Il ne met même pas en garde contre les ruses adverses, ni ne prodigue de conseils pratiques pour s'en prémunir. Seul le court chapitre VI aborde les *Renseignements à la guerre*. Clausewitz souligne à la fois leur importance capitale, et leur caractère fondamentalement instable, « contradictoire » et même « mensonger ». « En deux mots, la plupart des renseignements sont faux. »²² Malgré tout, l'intention malicieuse qui pourrait se cacher derrière ces informations erronées est occultée. Clausewitz parle de mensonges mais pas de menteurs. Il traite du même coup les renseignements erronés par incompetence ou par l'effet d'un sort malchanceux, et ceux causés par une manipulation active. Reprenant un thème récurrent de son ouvrage, la solution qu'il propose est toujours davantage de « force d'âme ». La détermination devrait suffire, selon lui, pour que le général se laisse guider par le calcul réflexif au milieu du chaos des sens. En bon idéaliste, il fustige les apparences au profit d'une idée pure qui leur préexiste. Le logos est un phare dans la nuit pour le rationaliste pris dans un brouillard de guerre. À aucun moment Clausewitz ne suggère au général d'élucider les intentions des adversaires qui chercheraient à se

²⁰ *Le Prince*, Nicolas Machiavel.

²¹ *De la guerre*, Carl von Clausewitz.

²² Ibid.

jouer de lui. Au contraire, il conseille d'ignorer les signaux contraires, dans une rectitude d'esprit à l'exact opposé de l'agilité de la mètis.

La prudence n'est même pas compter au nombre des vertus du bon officier. Tout au plus doit-il faire preuve de constance, mais entendue seulement, par une analogie physicaliste, comme « la durée de [la] résistance [de la volonté] »²³. Pourtant, malgré la rigueur qu'il professe, Clausewitz semble saisir l'importance de l'agilité d'esprit et de l'improvisation dans la chose guerrière, tant nombre de ses remarques demandent de prendre en compte des circonstances toujours changeantes. On peut imaginer que l'expérience militaire de cet officier prussien lui a enseigné l'importance des attributs de la mètis. Il peine cependant à les exprimer dans le langage des Lumières auquel il s'astreint. C'est plutôt un préjugé moral concernant les manifestations les plus surnoises de l'intelligence rusée qui empêche Clausewitz d'en vanter les mérites, même s'il a pu observer leur efficacité au cours des campagnes auxquelles il a participé. C'est ce que suggère le mélange d'admiration et de ressentiment qu'il entretient à l'égard de Napoléon Bonaparte, dont la ruse est peut-être le seul attribut sur lequel puissent s'accorder ses détracteurs comme ses admirateurs. Lorsque l'officier prussien parle de « finesse, circonspection, dissimulation, duplicité » c'est pour les associer avec la « déloyauté » et à un aspect de la politique bien distinct de l'art de la guerre qu'il professe. Sans y faire référence explicitement, on peut déceler dans ce passage un certain mépris pour les enseignements de Machiavel, mépris partagé dans la tradition militaire prussienne, comme en atteste l'*Anti-Machiavel* écrit par Frédéric II de Prusse au siècle précédent.

Car, s'il y a un théoricien de la mètis qui marque la tradition occidentale, c'est bien Machiavel. Sa renommée est telle qu'elle lui a valu de rentrer dans le langage courant sous la forme d'un adjectif fort dépréciatif. Il faut dire qu'il enseigne sans ambages des stratégies que les mœurs de son temps condamnent lourdement. Pourtant, de manière transversale à toute considération morale, c'est la mètis qui traverse son œuvre de part en part. À aucun moment il ne fait l'apologie du mal ni ne conteste le système de valeurs de ses contemporains. Il ne prône aucune idéologie nouvelle et ne sert aucun objectif politique original autre que l'unification de l'Italie. Lorsqu'il conseille l'avarice ou la cruauté dans *Le Prince*, c'est au nom d'une prudente sagesse qui vise à une stabilité politique et une paix au long court. Tout comme Sun Tzu, il ne perd jamais de vue l'objectif final du dirigeant : seul un succès effectif définit rétrospectivement la sagesse et la véritable bonté d'une stratégie. Autrement dit, la fin justifie les moyens, et c'est bien ce pragmatisme de Machiavel qui lui a valu une sinistre postérité. Mais c'est finalement sa candeur qu'on lui reproche puisque, comme le montrent les nombreux exemples historiques qu'il utilise, les stratégies qu'il conseille ne sont ni rares ni originales. Les enseignements de Machiavel ne sont pas le fruit d'un idéalisme abstrait, ni d'un nihilisme hors-sol, mais de constatations empiriques bien fondées. On peut même dire que Machiavel est un cynique au sens antique du terme : alors que ses intentions demeurent vertueuses, ses maximes anticonformistes choquent.

Toute l'ambiguïté morale de la mètis se manifeste dans le langage parfois confus que Machiavel utilise, à partir du chapitre XV du *Prince*, pour discuter des vertus et des vices du dirigeant. Par moment, il dit clairement que le bon et le vertueux doivent être mis de côté pour assurer le succès du prince, son maintien et celui de l'État. « Il faut donc qu'un prince qui veut se maintenir apprenne à ne pas être toujours bon ».²⁴ Car certaines vertus peuvent causer la ruine du prince et quelques maux sont parfois nécessaires à son succès. En première lecture, on peut voir là l'apologie d'un égoïsme carriériste, une recette à destination des ambitieux sans scrupule. Pour Machiavel

²³ Ibid.

²⁴ *Le Prince*, Nicolas Machiavel.

cependant, le prince n'est que l'incarnation de l'État et sa conservation lui semble nécessaire pour assurer paix et stabilité politique.

En d'autres endroits, Machiavel détache habilement l'actuelle probité – ou vicissitude – du prince, de la réputation dont il peut jouir au regard de ces qualités. Du point de vue éminemment pragmatique du florentin, la recherche de la vertu en soi est un mauvais calcul égoïste, qui vise avant tout à s'attirer les louanges et à soigner la popularité de l'intéressé. La véritable vertu consiste au contraire à sacrifier sa réputation personnelle pour le bien commun à long terme. C'est pourquoi, notamment, « il est plus sûr d'être craint que d'être aimé »²⁵. Derrière ces conseils pratiques, cyniques voire anodins, Machiavel inverse radicalement la dialectique morale du logos platonicien : la rigueur morale d'un idéalisme rationnel est une vertu *apparente*. La véritable vertu est celle qui, par delà les soucis d'égo, de réputation ou de salut de l'âme, produit effectivement, en bout de course, la stabilité politique et le bien commun. Ainsi Machiavel peut-il parler de « cruautés (...) bien employées », quand « on les fait tourner, autant qu'il est possible, à l'avantage des sujets »²⁶. Ce raisonnement est analogue à celui de Sun Tzu lorsqu'il subordonne toute considération morale à un impératif de victoire. Machiavel le dit très explicitement : « Que le prince songe donc uniquement à conserver sa vie et son État : s'il y réussit, tous les moyens qu'il aura pris seront jugés honorables et loués par tout le monde »²⁷. L'ambivalence sémantique du bien machiavélien tient donc à une dimension temporelle : ce qui est vu comme un mal à court terme peut devenir un bien sur le long cours. Alors que le logos de son temps cherche à définir des substances intemporelles, bonnes ou mauvaises, Machiavel ancre ses considérations morales dans une temporalité pragmatique. Effectivement, la fin justifie les moyens. Mais c'est pour lui une forme de moralité moins dangereuse qu'une rectitude principielle sans considération pour les fins visées, c'est-à-dire quoi qu'il en coûte.

Ainsi, Machiavel préfigure le *Léviathan* de Hobbes, c'est-à-dire un souverain absolu qui n'est pas sujet aux valeurs morales de la société, mais qui en est le garant par la stabilité politique qu'il incarne. Néanmoins, là où le philosophe anglais fonde la toute puissance du Léviathan sur un contrat social somme toute assez hypothétique, le Florentin, plus pragmatique, appuie le pouvoir de son prince sur un certain nombre de leçons tirées de précédents historiques et, finalement, sur une mêtis sans scrupule. Hobbes explique pourquoi les sujets devraient idéalement se soumettre à leur souverain. Machiavel enseigne au souverain comment effectivement soumettre ses sujets.

La pensée de Machiavel ne se limite pas à la chose politique. Il écrit effectivement un *Art de la guerre*²⁸ consacré spécifiquement à la question militaire, qu'il aborde avec la même perspective pratique que *Le Prince*. Là aussi, sans surprise, la mêtis tient une place importante. Pourtant, une bonne partie de cet ouvrage est consacrée à des considérations techniques très précises sur les équipements et les formations à employer, sur comment recruter son armée, la mettre en ordre de marche et la faire camper correctement. Malgré une forme de dialogue platonicien, l'*Art de la guerre* de Machiavel peut se lire comme un manuel pratique dont les enseignements rigoureux, méthodiques et fondés sur l'analyse rationnelle de données empiriques relèvent de plein droit du logos. Toutefois, la maîtrise de ces modalités techniques est une condition nécessaire mais pas suffisante pour vaincre. La seconde partie de l'ouvrage, où l'on reconnaît mieux l'auteur du *Prince*, aborde plus spécifiquement l'ensemble des ruses qui, toutes choses égales par ailleurs, donnent l'avantage, et dont il s'agit de se prémunir pour éviter un désastre. Beaucoup de ces stratagèmes,

²⁵ Ibid.

²⁶ Ibid.

²⁷ Ibid.

²⁸ Bien entendu, l'homonymie avec l'œuvre de Sun Tzu n'est certainement qu'un hasard de traduction.

souvent inspirés d'événements historiques, seraient qualifiés aujourd'hui de désinformation, comme mentir sur l'arrivée de renforts ou sur la mort du général ennemi. La désinformation peut viser l'adversaire comme ses propres troupes, comme lorsque Titus Dimius fait enterrer ses pertes à la faveur de la nuit pour tromper l'ennemi sur l'issue de la bataille qui a eu lieu la veille. Sylla, quant à lui, fait croire à ses hommes que leurs alliés, qui ont fait défection chez l'ennemi, agissent sur son ordre. Tous les stratagèmes sont bons pour frapper d'épouvante l'adversaire, ou pour ragaillardir le cœur de ses propres troupes.

Au-delà des anecdotes historiques, Machiavel, tout comme Sun Tzu avant lui, prodigue des conseils généraux qui donnent une place centrale au renseignement, à la duplicité et à la prudence nécessaire pour se prémunir des tromperies adverses. Cacher ses intentions et percer celles de l'ennemi sont d'une importance capitale, car « rien n'est plus utile à la guerre que de cacher ses desseins »²⁹. Il insiste également sur l'utilité des transfuges, ceux que la corruption a permis de recruter chez l'ennemi, mais surtout les faux transfuges qui n'ont pas leur pareil pour disséminer des informations trompeuses. Machiavel met continuellement en lumière le jeu de miroirs qu'implique chaque artifice de la mêtis. Un espion découvert ne doit pas être éliminé puisqu'il peut devenir à son tour un vecteur de désinformation. Il faut aller au devant des plans de l'ennemi, car la connaissance de ses intentions permet de transformer une embuscade en opportunité. Parfois il faut faire l'inverse de ce que le bon sens militaire conseille, puisque c'est précisément ce à quoi s'attend l'adversaire. Répétition et routine deviennent alors des armes pour endormir la vigilance ennemie. « Rien n'est plus facile qu'un projet que l'ennemi vous croit hors d'état de tenter, et c'est du côté qu'ils pensent avoir le moins à craindre que les hommes sont le plus souvent frappés ».³⁰ La surprise, c'est-à-dire la capacité à faire précisément ce que l'autre ne peut anticiper ou concevoir, constitue alors la mêtis ultime. Parcourant tous les attributs de la mêtis antique sans y faire référence, Machiavel fait enfin l'éloge de l'inventivité, importante dans tous les arts, mais plus encore dans celui de la guerre. Là aussi il prend l'histoire pour témoin en évoquant de grandes victoires obtenues grâce aux plus petites innovations.

« Une victoire détruit l'effet des plus mauvaises opérations, et une défaite fait avorter les plans les plus sagement concertés ».³¹ Ainsi l'œuvre de Machiavel incarne l'ambivalence de la pensée occidentale à l'égard de l'activité militaire. D'un côté le Florentin poursuit une systématisation des pratiques antiques et modernes, avec chiffres et schémas détaillés à l'appui. De l'autre, il suggère une constante transgression des règles établies pour mieux s'adapter, anticiper et surprendre. Dans la comparaison des méthodes de combat grecques et romaines, Machiavel donne une clé pour comprendre l'agencement du logos avec la tradition militaire occidentale. Alors que les anciens Grecs cherchent à exploiter l'irrégularité du terrain pour leur campements et leurs manœuvres sur le champ de bataille, les Romains ont construit un système de fortifications, de formations et de manœuvres si rigoureux qu'ils préfèrent toujours un terrain découvert pour camper et combattre. En bons élèves de la mêtis, les Grecs cherchent à s'adapter à un environnement éternellement différent pour le tourner à leur avantage. La tradition militaire romaine cherche au contraire des conditions toujours identiques et prévisibles pour pouvoir déployer des techniques reproductibles.

Tandis qu'ils construisent un vaste empire militaire, les Romains développent la notion de *guerre juste*, qui proscriit les techniques de combat les plus sounoises. La guerre est légitime, du moment qu'elle se fait « à la loyale », c'est-à-dire sur les terrains où les Romains eux-mêmes excellent, et

²⁹ *L'Art de la guerre*, Nicolas Machiavel.

³⁰ Ibid.

³¹ Ibid.

où la mêtis est évacuée. Seulement à cette condition, la guerre peut devenir un logos, une science. L'histoire de la civilisation romaine, qui ne cesse jamais d'être expansionniste et belliqueuse, fournit effectivement la matière à une telle systématisation empirique. Mais ce processus ne s'achève jamais. Le génie stratégique des grands généraux n'est jamais formalisé ni standardisé comme les équipements et les manœuvres de l'armée romaine. Il faut le récit de *La Guerre des Gaules* de Jules César pour comprendre ses choix, en fonction de conditions politiques, géographiques et culturelles toujours changeantes. Aucun système ne permet d'expliquer ses succès, son ascension et sa chute, ni, a fortiori, d'en prédire la reproductibilité. Comme le conseille explicitement Machiavel, l'aspirant général doit étudier l'histoire. Celle-ci ne constitue en rien une science de la guerre mais, par l'exemple et le contre-exemple, elle peut éduquer la mêtis du futur stratège.

Ainsi le Florentin peut poursuivre la systématisation du recrutement, du campement, de l'armement, du déploiement et de la manœuvre d'une armée, en reprenant la tradition romaine et en intégrant les innovations de son temps comme la pique et l'artillerie. Mais, lorsqu'il s'agit d'enseigner les ruses de guerre, le renseignements et la variété incommensurable des stratagèmes possibles, Machiavel a recours aux anecdotes historiques, conscient que c'est l'invention de fourberies inédites, et non la reproduction de techniques passées, qui donne le plus grand avantage.

La mêtis était une divinité et un nom commun pour les Grecs. Machiavel n'a déjà plus de mots pour la désigner, une fois que le platonisme et la chrétienté en ont fait un tabou. Il n'y a pourtant aucun doute qu'il en a une compréhension intime. La candeur cynique avec laquelle il relate les turpitudes de son temps nous laisse voir par ailleurs que la mêtis n'a jamais disparu. Si elle a une place secondaire dans les récits historiques et les grands discours, c'est en raison d'une pudeur morale que ne partage pas Machiavel. Parmi les exemples contemporains qu'il cite, on compte les papes Jules II et surtout Alexandre VI Borgia, figure sulfureuse qui ne fait jamais que tromper selon Machiavel, et que l'auteur prend comme exemple d'un prince trompeur comme il se doit pour gouverner efficacement. Machiavel fait peu de cas du statut légal ou théologique des intéressés, ni de leur probité morale. C'est bien leur efficacité qui l'intéresse.

Machiavel fait effectivement l'apologie de la mêtis, mais il ne la conseille qu'aux princes et aux généraux. Seuls les dirigeants – et uniquement pour le bien commun – peuvent, et même doivent tromper, dissimuler, manipuler. Machiavel ne se donne pas pour mission de conseiller tout un chacun. Aussi c'est en creux qu'on comprend qu'il ne souhaite pas une société de fourbes qui se trahissent en permanence. La mêtis est l'apanage du chef, comme la violence est celle du Léviathan hobbesien. Il ne remet pas en cause les valeurs guerrières qui définissent de son temps les bons soldats. C'est pourquoi il fustige la couardise et la duplicité des mercenaires, pour louer l'honorabilité d'une milice bien tenue.

De la formalisation de l'armée romaine jusqu'au milieu de XXème siècle en effet, la tradition militaire européenne, ses valeurs et ses méthodes, tiennent la mêtis en horreur. L'honneur chevaleresque, la guerre entre gentilshommes des Lumières, comme la rigueur prussienne de Clausewitz, caractérisent sans vergogne comme lâcheté toute forme de subterfuge. Et comme l'ensemble des armées européennes sont éduquées au même mépris entendu des stratagèmes rusés, soldats et officiers n'ont pas besoin d'être particulièrement équipés de cette mêtis défensive qui permet de s'en prémunir. Bien entendu, cet idéal d'une guerre sans coups tordus n'est jamais entièrement accompli : chacun emploie des espions et, par conséquent, des sentinelles. Dans une certaine limite, la surprise est tolérée et récompensée. Toutefois, une guerre se déclare et se pratique avec des soldats en uniformes bien identifiés. On n'attaque pas l'ennemi dans son

sommeil. On peut certes le surprendre au lever du soleil, par une voie d'accès qu'il n'avait pas envisagée et sur un flanc mal défendu. Mais cette mètis est le privilège du commandant. Le soldat, lui, doit tenir le rang. L'inventivité et l'agilité de l'intelligence rusée, la surprise même lui sont refusées, puisqu'on veut qu'il se comporte tel un rouage prévisible dans une machine bien huilée. La guerre, jusqu'au XX^{ème} siècle, a des codes et des règles qui laissent peu de place à la ruse en dehors des plus hauts échelons des états-majors. Sur ce point, les conseils du maître en mètis Machiavel ne déroge pas à cette tradition, puisqu'ils s'adressent uniquement aux princes et aux généraux.

Le mot « camouflage » n'est introduit dans la langue anglaise que durant la Première Guerre mondiale. Au commencement de la Grande Guerre, les soldats français portent encore un pantalon et un képi rouges vifs. Alors que le développement de l'aviation ouvre de nouvelles possibilités pour la reconnaissance et augmente la précision d'une artillerie toujours plus meurtrière, il devient nécessaire de masquer ses positions et équipements d'une manière de plus en plus élaborée. En 1918, sont utilisés les premiers chars d'assaut factices. Lorsque la Seconde Guerre Mondiale éclate, toutes les composantes d'une armée moderne – soldats, équipements et véhicules – sont recouvertes de camouflage au sens moderne du terme, et les troupes sont formées à cette forme élémentaire de dissimulation. De nouvelles stratégies sont développées pour déjouer la reconnaissance aérienne et détourner les bombardements ennemis, comme des aérodromes et des usines factices.

Pourtant, la tromperie comme outil majeur dans l'effort de guerre est une notion qui n'apparaît que progressivement au fil du conflit. La London Controlling Section, chargée de cet aspect de la guerre pour le Royaume Uni, n'est créée qu'en septembre 1941³². Elle dispose initialement de peu d'influence sur le déroulement des opérations, en raison du mépris qu'entretient le corps des officiers pour les stratégies dites *déloyales*.

Après quelques succès retentissants, notamment en Afrique du nord où Montgomery met Rommel en échec grâce à d'habiles ruses de guerre, la déception militaire est encouragée par Churchill lui-même. La planification du débarquement en Normandie demande le déploiement de nombreux stratagèmes d'une nature et surtout d'une ampleur inédite. Dans le cadre de l'Opération *Fortitude*, une armée entièrement fictive, le First United States Army Group (FUSAG), est créée, sous le commandement de l'illustre général Patton. Supposément positionné à Douvres, FUSAG permet de faire croire à l'ensemble du commandement allemand que le débarquement aura lieu en Pas-de-Calais. Jusqu'en septembre, trois mois après le débarquement, Hitler reste convaincu que l'attaque en Normandie n'est qu'une diversion pour une offensive principale en Pas-de-Calais. Simuler une armée entière est accomplie par du renseignement traditionnel (agents doubles et canaux diplomatiques) et un faisceau de signaux mensongers : divisions entières de véhicules gonflables, trafic radio factice, éclairage nocturne trompeur, panneaux de signalisation modifiés, faux articles de journaux, correspondances de conscrits fictifs, etc. Plusieurs opérations de ce type sont organisées pour menacer d'autres fronts, comme la British Fourth Army, tout aussi fictive, stationnée à Edinburgh pour faire craindre un débarquement en Norvège. L'ensemble de ces ruses de guerre, toutes destinées à faciliter une invasion alliée en Europe de l'ouest, sont orchestrée sous le patronage de l'Opération *Bodyguard*, qui aurait pu être nommée en référence à une phrase présumée de Churchill : « In wartime, truth is so precious that she should always be attended by a bodyguard of lies »³³.

³² *Bodyguard of Lies*, Anthony Cave Brown.

³³ « En temps de paix, la vérité est si précieuse qu'elle doit toujours être accompagnée d'une garde rapprochée de mensonges. »

Les conflits mondiaux marquent une industrialisation de la guerre. Ils constituent également une industrialisation de la tromperie qui passe d'une échelle tactique à une échelle stratégique. Des administrations nouvelles sont entièrement consacrées à l'organisation de déceptions militaires d'une ampleur sans précédent, en termes d'effectifs comme de ressources déployées. La victoire alliée peut être attribuée dans une mesure non négligeable à une mètis opérationnelle largement plus efficace que celle des puissances de l'Axe. Les Britanniques bénéficient d'un renseignement bien supérieur, notamment grâce au déchiffrement de la fameuse machine Enigma, nœud de la cryptographie allemande réputée incassable. Son décryptage, sous le nom de code *Ultra*, donne un avantage décisif aux Alliés. Les Ultras aident en particulier le MI5 à débusquer tous les espions allemands sur le territoire britannique, sans exception. Dans le cadre du système *Double Cross*, beaucoup de ces agents sont par la suite retournés à des fins de désinformation pour participer aux efforts de duplicité de la London Controlling Section. Le contrôle simultané de l'information récoltée par les agents ennemis et une grande visibilité sur la réception de cette information par l'ennemi permet de mettre en place ce que l'on appelle maintenant une *closed-loop deception operation*.

Structurellement pourtant, les opérations militaires restent menées par des soldats dont les qualités requises sont avant tout la discipline, la bravoure et la loyauté. On ne demande pas aux troupes de faire preuve de duplicité, de ruse, d'initiative, ni même vraiment de prudence. Au contraire, l'ampleur des opérations menées, la mécanisation des méthodes de combat et la mortalité croissante des armes développées demandent une abnégation extrême. Alors que des statistiques précises sont dorénavant calculées pour prédire les pertes, le secret devient également un outil pour sauvegarder le moral des troupes, en les maintenant dans l'ignorance des risques encourus. Dans ce contexte émerge le concept de *need-to-know basis*, qui n'est, bien entendu, qu'une formalisation de la compartimentation de l'information déjà conseillée par Sun Tzu et Machiavel. Ainsi les ruses de guerre demeurent l'apanage des généraux, ou du moins d'un corps très limité de planificateurs.

L'avènement de la mètis

On pourrait dès lors croire que l'industrialisation de la guerre au XXème siècle est la continuation d'un processus de rationalisation inexorable, d'un logos qui gagne des pans toujours plus larges de la société. Lorsque des milliers d'individus participent mécaniquement à des tromperies massives, on assiste bien à une taylorisation des opérations de la mètis. Pourtant, seule l'exécution des opérations est ainsi formalisée. Leur élaboration reste dévolue à des esprits singuliers dont le but est précisément d'élaborer des stratagèmes auxquels aucun autre esprit – dans le camp adverse en particulier – n'aura songé. La mètis des chefs de guerre n'est aucunement systématisée par un logos conquérant. Au contraire, tous les développements du logos – science, ingénierie, industrie, discipline, mécanisation, formalisme, taylorisme, etc. – sont mis au service de la mètis qui dirige les opérations.

Les conflits mondiaux, et en particulier la Seconde Guerre mondiale, marquent plutôt la consécration du renseignement militaire. Pour chaque nouvelle technologie développée lors du conflit, des trésors de duplicité sont mis en œuvre pour garder secret son existence et appliquer son effet là où l'ennemi s'y attend le moins. La recherche scientifique et les développements technologiques qui en découlent sont bel et bien décisifs pour l'effort de guerre. Pourtant, chaque innovation peut être neutralisée ou volée par une mètis efficace, de sorte que chaque nouvelle arme peut se retourner contre son créateur si elle n'est pas protégée par un contre-espionnage proportionné.

Le Projet Manhattan en particulier est, dès sa création, placé sous le sceau d'un secret absolu. La compartimentation de l'information est poussée à son paroxysme. Alors que plus d'un demi-million de travailleurs participent au projet, seuls quelques dizaines d'individus ont connaissance de son objectif. Même le vice-président Truman n'est informé de son existence que lorsqu'il accède à la présidence à la mort de Roosevelt. L'arme nucléaire est développée pour mettre fin à la guerre. Si elle arrive trop tard pour précipiter la victoire en Europe – et qu'elle ne met pas fin, comme on l'espérait, à toutes les guerres – son impact sur la géopolitique mondiale est indéniable. Toutefois, cette prouesse scientifique a été accompagnée par le développement d'un niveau de confidentialité et de secret non moins prodigieux. La sécurité qui entoure le Projet Manhattan, comme son successeur, la *Atomic Energy Commission*, est sans précédent. Ce qui n'empêche pas les soviétiques de le pénétrer, faisant gagner plusieurs années à leur propre programme de recherche nucléaire. Dès le début de la Guerre Froide, et encore aujourd'hui, les rapports de force effectifs de la dissuasion nucléaire mondiale sont moins dictés par la technologie elle-même que par le jeu stratégique qui s'articule autour de son développement, de sa propagation et de sa protection. La bombe nucléaire est, plus qu'aucune autre arme, une affaire de mètis, car c'est une arme destinée à ne pas être utilisée. Après Hiroshima et Nagasaki, l'arme nucléaire n'a plus jamais été déployée de manière opérationnelle. Cela signifie qu'elle est entièrement effective sur les plans psychologique et diplomatique. Autrement dit, quoique son développement soit le résultat d'un travail de recherche scientifique monumental, la menace nucléaire est entièrement sous le contrôle de la mètis.

La Seconde Guerre Mondiale marque par ailleurs une intensification des méthodes de combat dites *non conventionnelles* qui entrent pleinement dans le champ sémantique de la mètis. Tandis que l'Allemagne nazie prend le contrôle de l'Europe continentale, le Royaume-Uni, familier des conflits d'insurgés sur son propre territoire colonial, comprend rapidement l'intérêt disruptif des mouvements de résistance en zone occupée. Le Special Operations Executive (SOE) est créé en 1940 pour aider et coordonner ces mouvements, mais aussi pour organiser des missions de sabotage sur le modèle de celles menées spontanément par des forces insurgées. L'asymétrie qui caractérise systématiquement ces situations de combat favorise les méthodes de la mètis. Seules la ruse et la dissimulation peuvent espérer inverser le rapport de force entre une armée régulière, bien entraînée, bien armée et bien organisée, et une force irrégulière composée de civils désorganisés et sous équipés. Alors que la guérilla était jusqu'alors la méthode des rebelles ou des peuples sans État, lorsque le Royaume-Uni entre dans la guerre totale, elle devient une arme de plus dans son arsenal. Ces méthodes de combat non conventionnelles s'avèrent d'une efficacité redoutable, et d'un coût matériel et humain négligeable comparé aux ordres de grandeurs de la Seconde Guerre mondiale. Une fois entrés en guerre, les États-Unis créent l'*Office of Strategic Services* (OSS), pour imiter, quoique plus maladroitement, le genre d'opérations clandestines organisées par les MI6 et SOE britanniques.

Guérilla, sabotage, assassinat, propagande, les activités de ces services présentent toutes l'ambiguïté morale de la mètis. Dès le début de la guerre, ces méthodes, contraires au droit de la guerre formalisé par les conférences de la Haye, sont boudées par les états-majors alliés, au point que le SOE obtient le sobriquet de *Ministry of Ungentlemanly Warfare*. La grande majorité des généraux ont ces méthodes en horreur, mais une poignée d'officiers en font l'apologie et attisent l'intérêt de Churchill. Combattre dans le dos de l'ennemi, sans uniforme et en usant parfois de civils sont autant de tactiques qui font violence aux principes gouvernant la tradition militaire européenne depuis l'avènement de l'Empire romain. Toutefois, alors que les deux camps bombardent massivement les populations civiles avec un armement toujours plus meurtrier et que les lois de la guerre encore en vigueur il y a une décennie sont continuellement violées, ces

tactiques reçoivent un assentiment croissant. Quand est planifié le débarquement en Europe de l'ouest, les activités du SOE et de l'OSS deviennent d'un intérêt stratégique primordial. Graduellement, les récits de résistants saboteurs et de commandos opérants derrière les lignes ennemies sont frappés d'héroïsme. Aujourd'hui, ces faits d'armes, perçus comme déloyaux au début de la guerre, sont entrés dans la légende. On ne cesse de produire des films et des jeux vidéos glorifiant les exploits, souvent librement romancés, de ces résistants à l'envahisseur nazi.

Le succès des opérations clandestines en Europe occupée, et le prestige qui les auréole à posteriori, poussent les États-Unis à faire de ces tactiques un élément central pour mener la Guerre Froide qui s'amorce et « *to roll back the iron curtain* »³⁴ en Europe de l'est. En 1947, la *Central Intelligence Agency* (CIA) reprend les fonctions de l'OSS et adopte les mêmes tactiques d'ingérence utilisées pendant la guerre. Les États-Unis espèrent reproduire le succès des mouvements de résistance dans la sphère d'influence soviétique, mais aussi lors des guerres menées en Corée et au Vietnam. Sont aussi visés des pays neutres où aucune intervention militaire n'est envisageable, comme au Moyen-Orient. Toutefois aucune de ces ingérences ne connaîtra un succès ni une gloire similaires à celles opérées pendant la Seconde Guerre mondiale.

Un cadre légal est créé pour les activités clandestines³⁵. C'est la *Tertio Optio*, qui s'offre à un dirigeant lorsque la diplomatie échoue et la guerre, dans un contexte de dissuasion nucléaire, n'est pas envisageable. Le concept de *plausible deniability* (dénier plausible), ancien mais informel dans toutes les activités d'espionnage jusqu'à présent, est formalisé officiellement (National Security Council Directive 10/2). Néanmoins, il s'agit là moins d'une capture par le logos que d'un cadre légal qui laisse libre court aux artifices de la mêtis. Il permet à la CIA d'agir n'importe où dans le monde, avec uniquement l'accord du président des États-Unis, sans supervision du Congrès, mais sans pour autant que l'exécutif soit légalement responsable. Comme tout acte d'espionnage, les activités de la CIA sont illégales eu égard aux lois internationales. Leur originalité tient au mélange singulier de méthodes militaires et de techniques issues du renseignement. Ce mélange donne naissance à divers néologismes : paramilitaire, *black ops* ; et à de nombreux euphémismes : *pre-emptive neutralization*, *lethal direct action*, *targeted killing*.

Lorsque le Congrès américain commence à s'intéresser aux activités clandestines de la CIA à la suite du scandale du Watergate, l'agence fonctionne comme un bouc-émissaire. Tous les attributs de la mêtis qui imprègnent ses méthodes sont mis en lumière par la Commission Church et décriés dans la presse. Pourtant, aucun des présidents, qui ont systématiquement validé les activités clandestines de la CIA au cours des 25 années précédentes, n'est réellement inquiété. La CIA sert effectivement de fusible. L'agence de renseignement est déjà l'objet de scandales médiatisés lors d'observations d'OVNIs liés aux tests de ses avions espions U-2 et A-12 Oxcart dans les années 50 et 60. Avec une affaire qui touche maintenant la politique nationale, les activités de la CIA alimentent plus que jamais les craintes et les fantasmes, mais aussi les légendes, les théories de conspiration et les œuvres de fiction. Comme les missions de la CIA ne se limitent pas à l'espionnage, mais aussi à la désinformation, à la guerre psychologique ou encore à la déstabilisation politique, il n'est pas certain qu'une telle notoriété lui soit entièrement préjudiciable. La simple idée qu'un pays dispose d'une agence de renseignement aussi puissante

³⁴ Littéralement « remonter le Rideau de Fer », une expression couramment utilisée dans le renseignement américain pour désigner la doctrine de l'administration Eisenhower visant à faire reculer la domination soviétique en Europe de l'est au début de la Guerre Froide.

³⁵ *Surprise, Kill, Vanish: The Definitive History of Secret CIA Assassins, Armies and Operators*, Annie Jacobsen,

et dénuée de scrupules peut avoir en elle-même un effet dissuasif et déstabilisant sur ses ennemis potentiels.

Les scandales qui menacent vraiment la CIA ne concernent pas ses opérations d'ingérence à l'étranger, mais bien ses activités domestiques ciblant des citoyens et des mouvements politiques américains. Ses méthodes restent toutefois l'objet de débat, surtout lorsqu'elles entachent la réputation des États-Unis dans le monde. La perception que peut avoir l'opinion publique de la CIA cristallise un conflit moral qui divise encore la société américaine aujourd'hui, comme toutes les démocraties occidentales pratiquant l'ingérence à l'étranger. Pour stopper des actes barbares perpétrés contre ses citoyens par des organisations terroristes transnationales, quels moyens sont justifiés pour un État de droit ? Dans quelle mesure une guerre en bonne et due forme, qui peut provoquer des milliers voire des millions de pertes militaires et civiles, est-elle plus moralement acceptable qu'un assassinat ? Le meurtre ne peut se conformer aux principes d'un État de droit, ni au droit international, qui garantit la souveraineté des États. Les Nations unies peuvent fournir un mandat pour légaliser une guerre, comme celle en Afghanistan, qui a provoqué plusieurs centaines de milliers de morts, mais pas pour l'exécution ciblée d'un individu, fut-il responsable d'actes de terrorisme dévastateurs.

En 1998, deux attentats suicides sont perpétrés contre les ambassades américaines en Tanzanie et au Kenya. Organisées par Al-Qaïda, les attaques causent 224 morts et plus de 4000 blessés. Le responsable avoué, Osama Ben Laden, est surveillé depuis plusieurs années déjà par les services de renseignement américains. La CIA propose alors plusieurs opérations ciblées pour éliminer le leader d'Al-Qaïda, alors en Afghanistan. Le président Bill Clinton préfère riposter par le lancement de plusieurs dizaines de missiles de croisière lors de l'Opération *Infinite Reach*. Cette attaque inflige moins de 50 pertes à l'organisation terroriste et détruit une usine pharmaceutique soudanaise accusée d'aider Ben Laden à fabriquer des armes chimiques, quoique cette accusation n'ait jamais été étayée par la suite. La procureur générale Janet Reno considère alors « comme illégale toute opération de la CIA visant seulement à tuer Ben Laden »³⁶. Le président autorise donc à des bombardements mais ne souhaite pas donner son feu vert à une opération clandestine qui n'aurait pas pour objectif principal de capturer le terroriste.

Après le traumatisme causé par les attentats du 11 septembre 2001, il n'y a plus aucune limite aux actions autorisées pour éliminer Osama Ben Laden³⁷. Cette fois la riposte monopolise toute la machine de guerre américaine. La Guerre d'Afghanistan est la plus longue guerre menée par les États-Unis et s'est soldée par une défaite. Entre-temps, Ben Laden est assassiné, hors d'Afghanistan, lors d'une opération non conventionnelle similaire à celles proposées par la CIA plus de dix ans auparavant. On retrouve là toute la complexité du nœud moral machiavélien. Un choix initial, superficiellement vertueux puisque conforme à des principes moraux à priori, s'est avéré considérablement destructeur sur le long terme. Malgré le caractère spéculatif des raisonnements contrefactuels, on peut imaginer qu'un choix antérieur plus cynique et pragmatique aurait pu éviter quantité de morts et de souffrance.

Seulement, ce choix se heurte à la notion de guerre juste qui gouverne la pratique guerrière occidentale depuis l'Antiquité. Pourtant ce concept a évolué depuis la Seconde Guerre mondiale. Alors que la guerre juste des Romains sert à interdire les sornioiseries de la mêtis, la guerre juste

³⁶ Selon John Rizzo, cité par Annie Jacobsen, *Surprise, Kill, Vanish: The Definitive History of Secret CIA Assassins, Armies and Operators*.

³⁷ *The Dark Side: The Inside Story of How the War on Terror Turned Into a War on American Ideals*, Jane Mayer.

des Alliés légitime au contraire toutes les ruses pour vaincre l'ennemi à n'importe quel prix. Les démocraties occidentales sont partagées entre ces deux notions. La première définit encore la manière dont une guerre doit être menée, les règles d'engagement et les armes autorisées. La seconde permet de légitimer toutes les méthodes prohibées par la première, si la cause est justifiable, fut-elle combattre le fascisme, le communisme ou le terrorisme, ou simplement le principe de légitime défense.

Au nom de cette seconde notion de guerre juste, les États-Unis ont construit un cadre juridique pour légaliser leurs activités clandestines extraterritoriales. C'est toutefois la notion de guerre juste traditionnelle qui, comme au Vietnam et en Irak, légitime l'invasion en Afghanistan. Selon ce même principe, les insurgés talibans qui s'opposent à l'envahisseur américain sont criminalisés. Effectivement, alors que tuer un insurgé avec une arme automatique ou un missile de croisière est conforme aux règles d'engagement en vigueur, les méthodes insurrectionnelles, comme les assassinats et les attentats à la bombe, sont contraires au droit international. Pourtant, ces mêmes méthodes ont été justifiées moralement pendant la Seconde Guerre mondiale, les coups fourrés des activités clandestines ayant alors permis de remporter la victoire contre l'autoritarisme. L'ambivalence morale est à son comble. La notion romaine de guerre juste est toujours active pour bannir les stratagèmes imprévisibles de la mêtis. Malgré tout, comme l'efficacité de ces stratégies est indéniable, on cherche continuellement à les justifier. Maintenir en parallèle deux systèmes de valeurs hétérogènes et pourtant sémantiquement confondus crée une ambivalence bien commode pour à la fois condamner moralement les méthodes non conventionnelles de ses adversaires et justifier les siennes.

En temps de paix, les artifices de la mêtis ont tendance à être privilégiés puisqu'ils permettent à un État de défendre ses intérêts sans déclencher un conflit de haute intensité meurtrier. Mais lorsqu'une guerre est officiellement déclarée, les lois de la guerre entrent en vigueur, plaçant dans l'illégalité beaucoup de ces artifices. Le logos guerrier développé depuis l'ère romaine cherche alors à reprendre le contrôle des opérations.

La défaite du logos

La Seconde Guerre mondiale marque bien un tournant, au cours duquel la recherche scientifique prend une place centrale dans l'effort de guerre. Lorsque les forces américaines affrontent l'armée irakienne durant la Bataille de Medina Ridge qui clôt la guerre du Golfe en 1991, la supériorité technique des USA est énorme³⁸. Grâce à des développements technologiques encore inédits, comme des dispositifs de vision nocturne, des missiles à guidage laser, le système GPS et les premiers drones militaires, l'armée américaine remporte une victoire écrasante.

Toutefois, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les batailles rangées ont presque disparu. Ces affrontements entre forces bien identifiées, où le degré relatif de sophistication technologique détermine l'issue, sont devenus très rares. La guerre moderne est généralement asymétrique et ambiguë. Les distinctions se brouillent, entre civils et combattants, comme entre opération militaire et maintien de l'ordre. Les conflits contemporains impliquent des forces irrégulières déployant des tactiques non conventionnelles qui présentent tous les attributs de la mêtis. Face à elles, les armées régulières, astreintes aux principes moraux d'une guerre honorable, comptent sur le logos éprouvé de l'organisation militaire traditionnelle, ses vertus de discipline et de courage, ainsi que sur une supériorité technique parfois colossale. Néanmoins, force est de constater que ces

³⁸ *The Pentagon's Brain: An Uncensored History of DARPA, America's Top-Secret Military Research Agency*, Annie Jacobsen.

avantages se montrent bien souvent insuffisants. Les conflits asymétriques qui se multiplient pendant la deuxième partie du XX^{ème} siècle – en particulier les guerres successives au Vietnam et en Afghanistan – se terminent invariablement par le repli des forces conventionnelles, malgré une supériorité technique et économique indéniable.

Bien entendu, la ruse n'est pas le seul avantage dont disposent les insurgés qui luttent contre une force d'invasion. Ils bénéficient généralement d'une meilleure connaissance du terrain, parfois d'une plus grande abnégation, ainsi que, souvent mais pas systématiquement, du soutien des populations civiles. Des motifs culturels peuvent également peser dans la balance, avec des envahisseurs plus séculaires, opulents et individualistes, moins disposés aux sacrifices personnels que les populations envahies, marquées par davantage de prosocialité et des conditions d'existence parfois difficiles. Néanmoins, de tels facteurs sociologiques et psychologiques ne permettent pas à eux seuls de renverser un rapport de force fondamentalement inégal. Tout au plus, un moral supérieur peut motiver la recherche et le déploiement de toutes les stratégies possibles pour l'emporter. Certaines ruses demandent effectivement d'être prêt à tout. Mais, sans ruse, être prêt à tout ne suffit pas pour repousser un envahisseur.

Qui plus est, l'envahisseur n'arrive pas toujours avec une abnégation moindre. Au contraire, il est couramment animé par une idéologie fédératrice voire prosélyte, à la manière des croisés engagés dans quelque guerre sainte. À la suite des attentats du 11 septembre 2001, les troupes américaines débarquent en Afghanistan galvanisées par un désir de revanche et un sentiment de justice. Des valeurs humanistes, le soutien de la communauté internationale et une confiance totale en leur supériorité technique donnent aux envahisseurs une détermination et une cohésion rares. En revanche, le gouvernement et les forces armées des Talibans se désagrègent immédiatement face à l'invasion implacable. C'est bel et bien l'enlisement du conflit et l'échec opératoire des méthodes militaires conventionnelles face à des insurgés insaisissables qui minent progressivement le moral des troupes de la coalition internationale. Les pertes sont pourtant bien moindre que lors d'une guerre en bonne et due forme, comme les mythiques guerres mondiales que fantasment les traditions guerrières contemporaines. Seulement, les tués et les mutilés par la ruse des insurgés revêtent des atours moins glorieux.

S'il y a bien un domaine où les Talibans sont en infériorité, de leur défaite initiale jusqu'à leur victoire deux décennies plus tard, c'est bien celui de la connaissance scientifique et de la maîtrise technologique. Les Occidentaux envahissent l'Afghanistan, armés d'un logos tout puissant, aux moyens virtuellement illimités. Et tout au long du conflit, ce logos ne cesse de redoubler d'efforts.

Il s'agit de ne pas sous-estimer les moyens techniques et scientifiques déployés par l'armée américaine pour vaincre les Talibans en Afghanistan. Confronté à une guerre d'insurgés dans laquelle il est extrêmement difficile de distinguer civils et combattants, amis et ennemis, le Département de la Défense américaine déploie, à partir de 2004, un *Automated Biometric Identification System* (ABIS) pour identifier puis débusquer les poseurs de bombe talibans qui menacent les troupes de la coalition³⁹. Ce système généralise les méthodes d'investigation et de fichage des polices scientifiques occidentales. Toutefois, contrairement aux bases de données criminelles, des informations biométriques sont récoltées en masse sur la population civile afghane, sans cause probable. Plusieurs millions d'Afghans sont ainsi fichés. Alors que de tels dispositifs de surveillance généralisée sont souvent contestés dans les démocraties occidentales, et restent plutôt associés aux excès de pays totalitaires, il est imposé au peuple Afghan dès les années 2000 par ces mêmes démocraties occidentales.

³⁹ *First Platoon: A Story of Modern War in the Age of Identity Dominance*, Annie Jacobsen.

Un tel cynisme n'aurait pourtant pas eu l'approbation de Machiavel. Le dispositif ABIS ne permet pas de vaincre les Talibans. La guerre contre le terrorisme n'a pas été remportée. Dans ce cas, la fin ne peut pas servir à justifier les moyens. Au contraire, comme un tel projet alimente tout un écosystème de sous-traitants privés, il semble plutôt que les moyens sont économiquement justifiés, quelque soit la fin.

ABIS représente bel et bien un logos militarisé. Un panoptique numérique de fichage biométrique et de surveillance aérienne constante est construit pour établir la vérité définitive sur l'identité et la dangerosité de chaque individu rencontré par les forces de la coalition en Afghanistan. Les technologies déployées sont inédites et servent, à bien des égards, de prototype à celles qu'adoptent par la suite les services de police à travers le globe. Ces moyens formidables, couplés à l'arsenal ultramoderne des pays les plus industrialisés au monde, sont pourtant impuissants à vaincre les insurgés. L'Afghanistan demeure pourtant, selon toutes les métriques possibles, un des pays les moins développés au monde. Le récit tragique de cette débâcle absurde est aussi celui du solutionnisme technique et scientifique sans limite d'un logos jusqu'au-boutiste.

Toutefois, des décennies de guerre ont légué aux combattants afghans une ressource qui ne s'achète pas, et qui ne peut être produite en série : une mètis redoutable et sans scrupule. C'est grâce à l'utilisation intensive d'engins explosifs improvisés (EEI) que les Talibans parviennent à stopper, puis à repousser les forces de la coalition. En Irak, l'armée américaine est également mise en échec par l'ubiquité des EEI, dont la présence est décuplée par la dispersion des stocks d'armes colossaux accumulés par Saddam Hussein. Improvisés, bricolés avec les moyens du bord, dissimulé, camouflé ingénieusement, un EEI est un piège qui présente tous les attributs de la mètis grecque. Au cours de vingt années de conflit, c'est bien un duel de mètis auxquels se sont livrés les belligérants. Sur le modèle des attentats à la bombe, les premiers EEI sont activés à distance, souvent par des téléphones portables. Lorsque des systèmes de brouillage sont déployés pour neutraliser ce dispositif, les insurgés improvisent divers capteurs de pression ou de proximité. Lorsque des détecteurs de métaux sont utilisés pour débusquer ces mines, des matériaux non ferreux sont employés. En fin de compte, le succès des EEI est psychologique : n'importe quel amas de détrit, n'importe quelle porte peut être un piège mortel. Non seulement ces armes sont responsables des deux tiers des pertes de la coalition, mais un nombre important de vétérans reviennent affligés d'un syndrome post-traumatique.

Les EEI ne sont pas, par définition, des objets industriels standardisés et fabriqués en série. Pour cette raison, aucune parade ne peut être généralisée pour les neutraliser. Dans ce duel de ruse, l'artisan bricoleur peut adapter ses créations presque au jour le jour. Il évolue à une vitesse que ne peut pas égaler un complexe militaro-industriel dont chaque innovation demande souvent des années de recherche et développement, et la validation parfois laborieuse par tout un appareillage bureaucratique et financier. De fait, l'EEI utilise, en les amalgamant, de nombreux artefacts industriels. Il détourne même bien souvent les produits de l'appareil industriel adverse. On retrouve là une asymétrie fondamentale entre mètis et logos. Les ruses de la mètis perdent leur versatilité et leur capacité à la surprise lorsqu'elles sont mises en système par une méthode reproductible. Inversement, les produits du logos sont aisément mis à profit par une mètis inventive. En Afghanistan, ABIS finit par être détourné à son tour. Les Talibans parviennent à utiliser le système dès 2016 pour identifier et éliminer des membres des forces de sécurité afghanes. Maintenant qu'ils ont repris le contrôle du pays, des ONG craignent qu'ils utilisent le fichage biométrique mis en place par les forces américaines pour persécuter les sympathisants au régime pro-occidental précédent et consolider leur régime de terreur. Pendant ce temps, tous les poseurs de bombe emprisonnés en Afghanistan grâce à ABIS ont été libérés par les Talibans.

Le logos permet certes de concevoir des armes dévastatrices. Mais ces dernières, à l'instar d'ABIS, de l'arme nucléaire comme des explosifs utilisés pour construire des EEI, tournent inévitablement à l'avantage de celui qui remporte la bataille de mètis. Ce niveau stratégique est le véritable théâtre d'opérations où se joue l'issue du conflit.

L'histoire secrète du renseignement

Si la mètis est essentielle à la pratique militaire, malgré tous les efforts fournis pour l'en évacuer, elle l'est d'autant plus pour le renseignement. Celui-ci est, à bien des égards, pure mètis. Des progrès technologiques ont beau changé l'art du renseignement au XXème siècle, chaque innovation reste un produit de la mètis. C'est bien toujours une intelligence rusée qui transforme en stratagème le savoir positif du logos. Les inventions qui n'ont pas la moindre visée stratégique peuvent également être détournées pour devenir des vecteurs de renseignement, comme la photographie ou l'aviation. L'espion écoute les conversations téléphoniques ou radios d'autrui, à l'encontre de l'intention initiale des inventeurs de ces technologies de communication.

La frontière entre activité militaire et renseignement n'est pas toujours bien délimitée. Cependant, alors que la guerre ne peut être pratiquée sans renseignement, ce dernier est largement pratiqué en période de paix. Que l'on veuille préparer la guerre ou l'éviter, le renseignement est nécessaire. En réalité, il couvre tout le champ sémantique de la mètis, c'est-à-dire tous les domaines où se règlent des rapport de domination. La politique est, bien sûr, un terrain privilégié de renseignement, tout comme l'économie, où l'on pratique l'espionnage industriel et l'intelligence économique.

Malgré tout, par sa propension intrinsèque au secret, la place du renseignement dans l'histoire est inévitablement sous-estimée. L'effet d'un renseignement efficace est toujours beaucoup plus subtil que le déploiement d'une technologie inédite et spectaculaire. Il est plus facile de mesurer les dégâts provoqués par une nouvelle arme de destruction massive, que l'importance d'une information – ou d'une désinformation – décisive sur l'esprit d'un commandant. En outre, le renseignement permet bien souvent d'éviter catastrophes ou conflits. L'histoire fait avant tout le récit de ces événements marquants, pas de leur absence heureuse.

Mais c'est avant tout la confidentialité, enveloppant nécessairement les activités de renseignement, qui rend la tâche de l'historien malaisée. De nombreux livres ont été écrits sur les activités clandestines de la CIA pendant la guerre froide, notamment, dans le cas américain grâce à des données divulguées dans le cadre du *Freedom Of Information Act* (FOIA). Toutefois, la plupart des pays n'offrent pas à leurs citoyens une telle ouverture légale pour révéler leurs activités secrètes. On peut par ailleurs supposer que les activités les plus secrètes du gouvernement américain ne sont jamais parvenues à la connaissance d'enquêteurs en mesure d'initier des requêtes FOIA. Enfin, aucun secret n'a de date de péremption prédéterminée et les administrations concernées sont libres de maintenir la confidentialité indéfiniment si elles considèrent toujours l'information demandée d'une importance stratégique. Quoiqu'il en soit, de manière plus générale, plus une tromperie est réussie, moins elle a de chance d'être enregistrée ou documentée, et donc de trouver sa place dans les livres d'histoire.

La participation d'Alan Turing au décodage mécanisé de la machine Enigma a maintenant rejoint la culture populaire. Toutefois, l'histoire de cette prouesse technique, qui donne aux Alliés un avantage décisif pendant la Seconde Guerre mondiale – et qui constitue aussi un jalon primordial dans l'histoire de la science informatique – reste secrète pendant 30 ans après la fin des hostilités. Rien n'est révélé par le gouvernement britannique, même lorsque la justice soumet l'informaticien

légendaire à la torture d'une castration chimique pour ses « mauvaises mœurs ». Le secret n'est levé qu'en 1974, suite à la publication de plusieurs livres révélateurs et bien après le suicide de Turing, mais surtout une fois que la technologie en question est devenue largement obsolète. L'exemple de Turing présente une corrélation étonnante entre l'importance historique de l'opération dissimulée, la célébrité d'un de ses acteurs et, pourtant, l'exceptionnelle longévité du secret qui l'entoure. Quel secret d'une ampleur similaire les agences de renseignement peuvent-elles dissimuler actuellement ? Indépendamment de tout jugement moral sur l'attitude du gouvernement britannique à l'égard de Turing, il est intéressant de noter comment un pays démocratique, défenseur des droits de l'homme et des libertés individuelles, peut faire passer la sauvegarde de secrets stratégiques – pourtant déjà largement obsolètes – avant la défense d'un héros de guerre qui compte parmi les scientifiques les plus influents du XX^{ème} siècle. C'est bien une mètis pragmatique, et non un logos idéaliste, qui gouverne ici la raison d'État.

Plus qu'aucune autre, la Seconde Guerre mondiale est une guerre totale, il est donc très difficile de spéculer sur le poids de chacune de ses facettes sur son issue. Les Alliés disposent sans nul doute d'un meilleur renseignement, mais leur victoire est la conjonction de plusieurs avantages cumulés et enchevêtrés. La Guerre Froide, elle, est principalement menée sur ce terrain, précisément puisqu'elle ne dégénère jamais en conflit de haute intensité direct entre les belligérants. Les guerres de proxys que mènent les deux camps demandent, davantage que des armes toujours plus nombreuses et puissantes, beaucoup de diplomatie, d'influence et de rhétorique. À cette fin, le renseignement est primordial. Les activités clandestines de la CIA visent à étouffer les révolutions communistes en Amérique latine et en Asie. Mais encore faut-il connaître l'état des forces en présence, savoir qui éliminer et qui soutenir. Les soviétiques arment le Viêt Cong qui combat les troupes américaines, tandis que l'OTAN arme les moudjahidines afghans qui stoppent la conquête soviétique. Ces soutiens sortent généralement du cadre des lois internationales et constituent par conséquent des opérations clandestines. Chacun adopte des postures tantôt menaçantes, tantôt apaisantes, pour infléchir alliés comme ennemis. Pour cela, la mètis englobe et dépasse le domaine du renseignement. Une telle guerre des apparences se construit également par le discours des leaders, la participation des médias et des œuvres de fiction, sans que ces différents vecteurs soient clairement délimités, ni toujours bien distincts des opérations de renseignement elles-mêmes.

Bien entendu, la Guerre Froide se déroule aussi sur le terrain du progrès technique. Toutefois, chaque innovation technologique est autant le fruit d'un savoir positif issu du logos que des bricolages ingénieux de la mètis. En effet, à partir des mêmes connaissances scientifiques, les ingénieurs rivalisent de ruses pour surprendre l'adversaire, ou éviter de se faire surprendre par l'ennemi. Les avions espions supersoniques américains U2 et ses successeurs, qui battent des records de vitesse et d'altitude, sont des prouesses technologiques motivées, non par le progrès scientifique, mais par la mise en œuvre d'un stratagème pour se mettre hors d'atteinte des défenses ennemies. En tant que premier satellite artificiel placé en orbite, Spoutnik n'a pas uniquement une vocation scientifique. Le timing de son lancement vise un objectif stratégique : il sert la propagande soviétique et met en doute le modèle scientifique occidental. L'ancêtre d'Internet, *ARPANET*, n'est pas un projet de recherche fondamentale, mais une commande du Département de la Défense américain pour construire des infrastructures résilientes à un conflit nucléaire. L'*Advanced Research Projects Agency* (ARPA) derrière ce projet est précisément créée en réponse à la crise de confiance provoquée par Spoutnik⁴⁰.

⁴⁰ *The Pentagon's Brain: An Uncensored History of DARPA, America's Top-Secret Military Research Agency*, Annie Jacobsen.

En outre, chacune de ces innovations, comme le Projet Manhattan en son temps, est accompagnée d'un formidable dispositif de contre-espionnage pour en garder le secret. À cette seule condition une innovation peut constituer un avantage stratégique. Alors que, au début de la Guerre du Vietnam, l'aviation américaine subit des pertes disproportionnées face aux MiGs de fabrication soviétique, ce n'est pas une innovation américaine qui permet d'inverser la tendance. Une opération de renseignement organisée par le Mossad permet aux Israéliens de capturer un MiG iraquien en 1966 (Opération *Diamond*). Le chasseur de fabrication soviétique, comme ceux utilisés par l'aviation nord-vietnamienne, est prêté ensuite aux renseignements américains pour rétro-ingénierie, c'est-à-dire pour extraire, par déduction, les innovations technologiques à l'origine son efficacité. Ainsi les États-Unis parviennent à prendre l'avantage aérien à la fin de la guerre du Vietnam, tandis que l'aviation israélienne devient en mesure de mettre en échec les MiGs de ses voisins arabes.

Alors que l'Union soviétique est distancée économiquement et techniquement au fil de la Guerre Froide, elle s'appuie de plus en plus sur le renseignement pour rattraper son retard par de l'intelligence économique et pour maintenir l'illusion d'un rival toujours menaçant. La chute de l'URSS est une surprise précisément car la mètis soviétique est parvenue à construire pendant des décennies l'image d'un empire puissant et indestructible, que seul pourrait mettre à genoux un conflit nucléaire dont personne ne veut.

Le renseignement est l'arme de prédilection de l'Union soviétique depuis sa création. Durant les années 20, l'opération *Trust* permet à la révolution bolchevique de consolider sa position interne tout en feignant l'effondrement pour les observateurs extérieurs. Pendant huit ans, le Guépéou soviétique maintient une organisation dissidente fantoche qui fédère les forces anti-soviétiques dans toute l'Europe de l'est et fait croire aux services de renseignements ennemis à un effondrement imminent de la Russie bolchevique. Le Trust obtient même des occidentaux des financements conséquents pour ses activités. Finalement, après la capture de nombreux dissidents et espions ennemis, le Guépéou dévoile sciemment la supercherie pour plonger les renseignements occidentaux dans la confusion.

L'expertise russe en matière de désinformation n'a pas commencé avec l'Union soviétique. Au XIXème siècle, l'Okhrana, la police politique des tsars, entretient des dizaines de milliers d'agents provocateurs à travers toute l'Europe. Les historiens lui attribuent parfois la création ou la diffusion des *Protocoles des sages de Sion*, probablement le faux le plus célèbre – et le plus meurtrier – de l'histoire. Quoique le caractère factice de ce texte ne fasse pas de doute, leur origine exacte est encore l'objet de débats académiques un siècle plus tard. Plus significatif est que cet écrit alimente encore de nombreuses théories de conspiration et fédère toujours des mouvements politiques extrêmes, bien que son authenticité soit questionnée publiquement depuis les années 1920. Autrement dit, l'efficacité stratégique de ce sinistre produit de la mètis reste entière, malgré tous les efforts analytiques des chercheurs du logos.

Faire l'histoire du renseignement est une tâche impossible, non seulement en raison du secret qui l'entoure, mais aussi par l'extension continue de ses activités. Une chose est sûre, les agences de renseignement, leurs effectifs, leurs moyens et leurs prérogatives sont en constante croissance. Malgré un secret omniprésent et un manque de coopération compréhensible avec le travail des historiens, le poids du renseignement sur les événements géopolitiques ne semble pas prêt de décliner.

La tromperie dans le vivant

La récurrence de l'intelligence rusée dans l'histoire humaine ne doit pas surprendre, ni laisser penser qu'il s'agit là d'une spécificité humaine. Au contraire, le vivant n'est pas tant régi par la loi du plus fort que par celle du plus rusé.

Les Anciens ne s'y trompent pas. Dans ses traités de chasse et de pêche, Oppien vante abondamment la mêtis animale, comme le poulpe qui se déguise en roche, le renard qui fait le mort pour piéger des oiseaux ou encore la grenouille de mer qui utilise une pseudo langue comme appât pour attraper de petits poissons⁴¹. Machiavel, lui aussi, recourt à une analogie animale pour faire l'éloge de la ruse, avec la traditionnelle figure du renard⁴². Si les anecdotes antiques ne sont pas toujours confirmées par les observations de la biologie moderne, cette dernière dépeint en réalité une mêtis animale dont la multitude et la complexité des ruses éclipsent tous les fantasmes d'un Plutarque ou d'un Élien.

La notion de ruse, avec le bagage de subjectivité qu'on peut lui associer, peut troubler une vision réductionniste du vivant. Toutefois, la récurrence de la tromperie ne peut guère faire de doute. Une gymnastique lexicale ad hoc est nécessaire pour qualifier de nombreux processus biologiques autrement que comme des mécanismes de tromperie. Ainsi le mimétisme est incontestablement répandu à travers tout le vivant et il est difficile de qualifier ce mimétisme autrement que comme la capacité à se faire passer pour ce que l'on n'est pas, en abusant de l'appareillage sensoriel et cognitif de sa victime. Là aussi, la sémantique de la stratégie et du conflit semble inévitable. Le mimétisme peut être employé par les prédateurs comme par leurs proies, mais c'est toujours une arme destinée à abuser d'un adversaire ou d'un rival dans un jeu à somme nulle.

Ainsi, de nombreuses formes de vie se camouflent d'une manière ou d'une autre avec leur environnement, en utilisant des stimuli qui peuvent être visuels, auditifs ou olfactifs. Beaucoup d'animaux adoptent simplement les couleurs de leur environnement. Des insectes, poissons, mollusques et même végétaux copient la forme de branches, d'écorce, de feuille, de roche ou de cailloux. Les insectes phasmoptères vont jusqu'à reproduire des traces de morsures sur des feuilles ou des nœuds dans du bois, et imitent le mouvement erratique d'un objet inanimé déplacé par le vent. Nombre de poissons présentent des écailles réfléchissantes pour tromper la vue à la manière d'un miroir. Certains animaux marins sont tout simplement transparents, tandis que d'autres ont développé une bioluminescence sur leur région ventrale pour imiter la lumière à la surface de l'océan.

Le mimétisme *batésien* est un stratagème plus élaboré par lequel certaines espèces imitent les signaux d'alerte aposématique d'autres espèces avec lesquelles elles partagent un prédateur. Le modèle, toxique ou juste gustativement repoussant, envoie un signal honnête pour dissuader les prédateurs, que le mime copie pour bénéficier de la même protection sans dépenser les ressources nécessaires pour produire la substance toxique ou immangeable sécrétée par le modèle. Ainsi, de nombreux papillons parfaitement comestibles copient les motifs de cousins immangeables pour dissuader de la sorte leur consommation. De même, les serpents faux-corail imitent les motifs colorés des serpents corail qui signalent ainsi aux prédateurs leur caractère particulièrement venimeux. Le coucou shikra ressemble à l'épervier shikra plus dangereux et imite son comportement pour éviter les prédateurs. De nombreux insectes inoffensifs copient les bandes jaunes et noires des abeilles et des guêpes, dont la convergence est un cas particulier de mimétisme *müllerien*. Alors que l'aposématisme est bénéfique pour la proie comme pour le

⁴¹ *Les ruses de l'intelligence, la mêtis des Grecs*, Jean-Pierre Vernant & Marcel Detienne.

⁴² *Le Prince*, Nicolas Machiavel.

prédateur, son imitation par un tiers est bel et bien une tromperie qui se fait au détriment des deux. En effet, à la manière de l'enfant qui crie au loup, les messages d'avertissement factices réduisent à la longue l'efficacité de l'aposématisme honnête imité.

Les ocelles, qui sont des imitations d'yeux plus ou moins spécifiques, sont particulièrement communs à travers tout le monde animal et ont souvent un dessein trompeur. Poissons, insectes et serpents présentent souvent des ocelles vers leur queue, et peuvent fuir un prédateur à reculons pour pousser ce dernier à leur porter une attaque moins létale. Certains papillons présentent même une pseudo tête avec de fausses antennes au bout de leurs ailes et se tiennent à l'envers lorsqu'ils butinent. Les hiboux *Glaucidium* arborent quant à eux des ocelles derrière la tête pour mimer une attitude agressive et intimider les prédateurs.

Les femelles lucioles du genre *Photuris*, surnommées *femmes fatales*, reproduisent les signaux d'accouplement des lucioles *Photinus* pour attirer et dévorer les mâles de cette espèce. Le cricket *Chlorobalius* use de la même stratégie pour piéger diverses espèces de cigales en imitant leur chant avec une grande versatilité. L'araignée bolas imite les phéromones femelles des mites qu'elle chasse pour en attirer les mâles, tout en prenant une apparence de fiente d'oiseau pour se protéger de ses prédateurs. La buse a queue barrée ressemble aux vautours urubus à tête rouge et se cache en vol au milieu des formations de ces charognards pour surprendre ses proies. La vipère à queue d'araignée, en plus de se fondre efficacement dans son environnement, agit la protubérance en forme d'araignée située au bout de sa queue pour piéger des oiseaux arachnivores.

Il arrive que ce soit la proie qui pratique le mimétisme pour se protéger des prédateurs. De nombreuses plantes notamment, comme le *Pulmonaria officinalis*, présentent sur leurs feuilles des tâches blanches qui imitent des déjections d'oiseaux afin de décourager les herbivores. Les plantes du genre *Passiflora*, victimes des larves du papillon *Heliconius*, déploient un stratagème plus élaboré. Ces larves étant cannibales, dévorant les larves pondues après elles sur la même plante, les papillons tendent à éviter de pondre sur les feuilles où se trouvent déjà des œufs. Pour les décourager, les *Passiflores* ont donc développé des protubérances imitant des œufs d'*Heliconius*.

Alors que beaucoup de fleurs attirent des organismes pollinisateurs par des récompenses nutritives qu'elles indiquent par de vives couleurs, d'autres copient les motifs colorés des premières pour attirer les mêmes pollinisateurs sans dépenser les ressources nécessaires pour offrir cette récompense. De nombreuses orchidées poussent le stratagème plus loin avec un mimétisme de pseudocopulation. Elles imitent les organes reproducteurs, l'odeur et parfois aussi les phéromones d'un insecte spécifique, qui s'engage dans un acte reproducteur infécond – pour lui – mais qui permet à la plante de transporter son pollen. D'autres orchidées offrent au contraire une image d'abeille aux guêpes qui les ont en horreur, et dont l'inévitable attaque sert le même rôle pollinisateur qu'une pseudocopulation. Bien que leur méthode de chasse ne soit pas toujours décrite comme usant de mimétisme, les plantes carnivores trompent bien leurs proies en offrant les mêmes types de gratifications que des fleurs conventionnelles.

De nombreuses espèces, dites *myrmécophiles*, copient l'apparence ou le langage tactile et phéromonal des fourmis dont ils infiltrent les fourmilières, profitant ainsi de leur protection et des ressources abondantes qu'elles concentrent. Cette relation peut aller d'un mutualisme exemplaire à un parasitisme pur, en passant par de nombreuses configurations intermédiaires, dont la diversité et l'ambiguïté font écho aux jeux politiques des sociétés humaines. Le cycle de vie du papillon *Phengaris rebeli* utilise un mimétisme chimique qui pousse les fourmis *Myrmica schencki*

à prendre les larves du papillon pour les leurs. Les fourmis les ramènent elles-mêmes dans la fourmilière et les nourrissent jusqu'à leur transformation. Mais le *Phengaris rebeli* est lui même la victime du parasitisme de la guêpe *Ichneumon eumerus*, qui s'infiltré dans la fourmilière, utilisant des phéromones semant la confusion chez les fourmis pour qu'elles s'attaquent entre elles. Profitant du chaos, la guêpe pond alors ses œufs dans la larve du papillon. Les fourmis continuent de nourrir celle-ci jusqu'à sa transformation en chrysalide mais, à l'intérieur, la larve de la guêpe dévore son hôte, et c'est bien une guêpe qui finit par quitter la fourmilière.

Le mimétisme est aussi présent parmi les champignons. Les fungi parasites des genres *Puccinia* et *Uromyces* reproduisent les fleurs de leur plante hôte, leur couleur mais aussi leur odeur et leur récompense sucrée, pour attirer les insectes pollinisateurs afin qu'ils propagent leurs spermaties. Le *Microbotryum violaceum* ne fait que reproduire et remplacer les anthères des fleurs qu'il parasite, de sorte que les insectes pollinisateurs transmettent des spores infectieux vers de nouvelles plantes. D'autres fungi, comme le *Monilinia vaccinii-corymbosi*, offrent un exemple de mimétisme moléculaire dans lequel le champignon reproduit la structure du pollen pour s'infiltrer dans son système reproducteur en contournant les défenses qui empêchent habituellement un pollen non désiré de féconder la plante⁴³.

L'humain est spécifiquement le dupe du mimétisme *vavilovien*. Il concerne des mauvaises herbes qui évoluent sous la pression de sélection produite par le désherbage des humains pour ressembler aux plantes de culture avec lesquelles elles cohabitent. Ce mimétisme offre un cas très précis d'une course à l'armement où la sélection dite artificielle des humains, effectuée consciemment et à dessein, non seulement échoue à déjouer l'effet de la sélection naturelle, mais en devient même l'instrument involontaire. La frontière entre parasitisme et mutualisme reste poreuse car le mimétisme de la mauvaise herbe peut parfois s'étendre aux caractéristiques nutritives de la plante copiée, au point que l'imitateur devienne l'objet d'une culture volontaire de la part des humains. Ce cas pousse la notion de domestication à sa limite, puisqu'elle s'opère indépendamment, et même en opposition, de l'intentionnalité humaine.

Des stratagèmes plus proches de ceux que notre subjectivité est capable de concevoir sont moins faciles à observer et à quantifier pour l'éthologie. L'utilisation de signaux d'alarme mensongers pour tromper des congénères est toutefois bien avérée chez divers vertébrés, même si la question de la subjectivité animale corrélée à ces comportements fait débat. Des signaux trompeurs peuvent être employés pour éloigner des individus dominants d'une source de nourriture, comme chez les singes capucins bruns⁴⁴ et les mésanges charbonnières ; ou pour écarter des rivaux en post-fécondation, comme chez les écureuils géants volants roux⁴⁵ et les hirondelles rustiques⁴⁶.

De nombreux primates peuvent user de tromperies plus subtiles encore, ou peut-être devrions nous parler de ruses plus *humaines*. Ils cachent leurs activités à leurs congénaires, que ce soit la localisation d'une source de nourriture ou une parade nuptiale prohibée par le mâle dominant. Ils

⁴³ Henry K. Ngugi, Harald Scherm, Mimicry in plant-parasitic fungi, FEMS Microbiology Letters, Volume 257, Issue 2, April 2006, Pages 171–176, <https://doi.org/10.1111/j.1574-6968.2006.00168.x>

⁴⁴ Wheeler Brandon C. 2009 Monkeys crying wolf? Tufted capuchin monkeys use anti-predator calls to usurp resources from conspecifics Proc. R. Soc. B.2763013–3018 <http://doi.org/10.1098/rspb.2009.0544>

⁴⁵ Tamura, N. Postcopulatory mate guarding by vocalization in the Formosan squirrel. Behav Ecol Sociobiol 36, 377–386 (1995). <https://doi.org/10.1007/BF00177333>

⁴⁶ Anders P. Møller, Deceptive use of alarm calls by male swallows, *Hirundo rustica*: a new paternity guard, Behavioral Ecology, Volume 1, Issue 1, Summer 1990, Pages 1–6, <https://doi.org/10.1093/beheco/1.1.1>

utilisent diverses distractions, comme de faux signaux d'alarme pour attirer leurs rivaux loin d'une source de nourriture ; ou en amadouant une victime en lui prodiguant un épouillage amical, avant de lui voler son gibier. Ils projettent une image trompeuse, comme une attitude ou une expression qui ne correspond pas à leurs intentions, ou en simulant une blessure. Des primates ont même été observés manipuler d'autres membres de leur groupe à leur profit, en déclenchant ou simulant un conflit par exemple, afin de tromper un individu tiers. Des chimpanzés sont même capables d'anticiper les ruses de leur congénères et simuler la crédulité pour percer leurs stratagèmes⁴⁷.

L'intentionnalité qui peut se cacher derrière ces manifestations de la mêtis est encore l'objet de débats animés parmi les éthologues et les cognitivistes. La question de savoir si un primate se comporte en psychologue lors de ces ruses – c'est-à-dire en imaginant et en anticipant les états internes de ses victimes – est importante pour étudier la conscience animale. Mais elle n'a pas besoin d'être résolue pour établir la réalité opératoire et effective de ces stratagèmes. La tromperie s'observe en effet chez des non-humains bien plus éloignés de l'humain phylogénétiquement que ses cousins primates.

Malgré tout, la science n'offre pas une définition unifiée de la tromperie. La psychologie fait traditionnellement de l'intentionnalité un critère essentiel. Toutefois, il est difficile de déceler une intentionnalité derrière tous les exemples donnés précédemment, alors même que leur caractère trompeur est pourtant évident. Pour leur part, les biologistes peuvent définir la tromperie en utilisant la théorie de l'information ou la théorie des jeux. Avec la première, la tromperie est définie comme un signal transmettant une information négative. Mais certaines formes de tromperies, chez des humains comme des non-humains, notamment de simples camouflages ou des comportements d'évitement, sont difficiles à concevoir en termes de signaux. Pour distinguer une véritable désinformation d'une simple erreur, la théorie des jeux doit quant à elle introduire un critère de bénéfice (pour l'agent trompeur) et de coût (pour l'agent trompé). Ce critère est néanmoins trop restrictif car une définition de la tromperie qui en fait une prémisses exclut inévitablement certaines formes de mensonge qu'à la fois la psychologie et le sens commun reconnaissent sans ambiguïté comme des cas de tromperie. C'est le cas des mensonges *altruistes* (ou pieux mensonges), où l'agent trompe à son détriment et/ou au bénéfice du trompé, comme masquer une vérité traumatisante à une personne vulnérable (bénéfique pour le trompé) ou en prenant le blâme pour le crime d'un autre (coûteux pour le trompeur).

Une définition fonctionnaliste⁴⁸ semble accommoder avec plus de succès aussi bien la tromperie intentionnelle décrite par la psychologie que celle « aveugle » compilée par la biologie. Qu'elle soit déterminée psychologiquement par les intentions de l'agent, ou exprimée en termes adaptatifs dans un langage évolutionniste, la désinformation reste la fonction de la tromperie. Une définition fonctionnaliste a le mérite de couvrir les comportements et traits clairement trompeurs mais difficilement formalisables comme des signaux mensongers, comme le camouflage et les manœuvres d'évitement par exemple. Toutefois, une telle définition fonctionnaliste peut sembler circulaire, puisqu'elle pose d'une certaine manière comme acquis – la tromperie – ce qu'elle est censée définir. On peut voir là un premier indice du caractère primordial de cette mêtis qu'on voit partout, sans jamais réussir à la définir précisément.

⁴⁷ Whiten A, Byrne RW. Tactical deception in primates. *Behavioral and Brain Sciences*. 1988;11(2):233-244. doi:10.1017/S0140525X00049682

⁴⁸ Artiga, M., Paternotte, C. Deception: a functional account. *Philos Stud* 175, 579–600 (2018). <https://doi.org/10.1007/s11098-017-0883-8>

Pourtant, définie aussi largement que possible, la tromperie ne recoupe pas toutes les activités de la mêtis. L'intelligence rusée foment bien toutes les stratégies visant à tromper ses adversaires, mais elle travaille aussi à déjouer les stratagèmes adverses. Pour les comportements humains, cela concerne la détection des mensonges, que ni la recherche ni le sens commun ne qualifient de tromperie. En biologie, la mêtis s'exprime également dans la myriade de contre-mesures que la sélection naturelle a pu développer en parallèle des stratagèmes trompeurs, notamment le constant raffinement des organes sensoriels.

Tout comme la tromperie peut être cernée par une définition fonctionnaliste qui ne suppose pas d'intentionnalité sous-jacente, il convient de découpler toutes les itérations de l'intelligence rusée dans le vivant et ses manifestations conscientes chez l'homme. Il n'y a pas là une différence de nature car, à un niveau opératoire, il s'agit bien dans les deux cas de mêtis. La récurrence des stratégies de tromperie en biologie montre justement qu'il n'est pas nécessaire de présupposer derrière elle un corrélat conscient pour reconnaître la mêtis qui opère.

Quelque soit la solidité des indices de subjectivité qui leur sont corrélés, les exemples de tromperie abondent à travers le vivant et ne sont pas l'apanage d'un embranchement spécifique et fortuit. Au contraire, on trouve la tromperie en action dans les règnes animal, végétal et fongique. Au niveau moléculaire également, quoique les exemples soient moins évocateurs et plus techniques, les chercheurs parlent couramment de tromperie pour décrire les mécanismes infectieux des bactéries⁴⁹. Si les stratégies trompeuses ne représentent qu'une portion des adaptations produites par la sélection naturelle, le mimétisme est un cas de convergence évolutive massive, suggérant que la mêtis, au moins dans ses manifestations les plus élémentaires, précède logos et mythos de près d'un milliard d'années. Cela signifie également que la mêtis est produite par le simple et inexorable processus d'évolution darwinienne, et non par l'ingéniosité d'un habile primate. Par conséquent, cela fait bien longtemps que la sélection naturelle s'applique, à travers le vivant, sur la capacité à tromper comme à percevoir par delà les faux-semblants.

On peut donc, au contraire, faire l'hypothèse que les capacités cognitives des mammifères supérieurs se sont développées précisément en réponse à cette pression de sélection, dans une course à l'armement entre ruse et perspicacité. Auquel cas, la fonction primordiale du cerveau humain ne serait pas les abstractions du logos – langage, connaissance, sociabilité – mais bien le raffinement des opérations offensives et défensives de la mêtis.

Moralité, évolution, mêtis

Pour les Anciens, comme dans la plupart des systèmes de valeur développés par des collectifs humains, la propension à dire la vérité et la capacité à respecter la parole donnée sont des vertus essentielles. À cet égard, tromper est invariablement un mal social au sein d'une communauté. La pensée occidentale, marquée par le platonisme et le christianisme, exacerbe ce stigmate en déclarant toute vérité bonne et tout mensonge honteux. La tromperie est pourtant, dans la pensée antique, une arme que le gouvernant et le général se doivent de maîtriser pour défendre la cité. Dans les rapports intercités, c'est-à-dire dans la compétition entre entités politiques, la mêtis, avec tous ses artifices, est une vertu reconnue par les Anciens, conseillée par Sun Tzu et vantée par Machiavel.

Cette ambivalence se retrouve dans le monde moderne. Les méthodes des services de renseignements sont, à l'intérieur de la politeia, hautement condamnées et condamnables, en

⁴⁹ Knodler, L., Celli, J. & Finlay, B. Pathogenic trickery: deception of host cell processes. *Nat Rev Mol Cell Biol* 2, 578–588 (2001). <https://doi.org/10.1038/35085062>

particulier au regard des valeurs des sociétés libérales. Au contraire, à l'égard des ennemis de la nation, notamment en période de guerre, elles sont nécessaires et même bien souvent empreintes d'héroïsme. On ne compte plus les récits épiques – romans, films ou jeux vidéos – qui narrent les exploits de commandos ou d'espions en territoire ennemi, dont les actions seraient l'objet de condamnations aussi bien morales que pénales si elles étaient perpétrées au sein de la société civile en temps de paix. De l'*Odyssée* à *Mission Impossible*, l'intelligence rusée du héros, qui est proprement duplicité, dissimulation et manipulation, est louée au moins autant que sa bravoure.

Il convient de découpler la réalité opérationnelle de la mètis, omniprésente et ancestrale dans l'histoire du vivant, et les jugements moraux qui en sont faits, extrêmement contextuels et eux-mêmes jeunes d'une poignée de millénaires seulement. En effet, la mètis est corrélée à l'évolution du vivant certainement depuis l'émergence de formes de vie multicellulaires. La sélection naturelle n'est pas fondamentalement égoïste, contrairement à ce qu'ont pu faire penser les récupérations politiques successives dont elle a été l'objet au cours du XX^{ème} siècle. Le darwinisme social comme la théorie du gène égoïste limitent leur analyse à une seule unité de sélection. Dans ce cadre restreint, l'altruisme n'a en effet aucune place. La *multilevel selection theory* montre au contraire que l'évolution se déploie à toutes les échelles du vivant, du gène à l'espèce, en passant par l'individu et le groupe⁵⁰. Au sein d'un groupe, dans le cadre d'une sélection entre individus, les égoïstes l'emportent bien sur les altruistes. Mais, lorsque la sélection s'applique à l'échelle collective, les groupes d'individus altruistes l'emportent sur les groupes d'individus égoïstes. Ainsi, ce qui peut être considéré comme altruiste à une échelle, peut représenter un égoïsme à l'échelle supérieure. Les cellules d'un même organisme, lorsqu'elles ne dégénèrent pas en cancer, sont généralement parfaitement altruistes à l'échelle de cet organisme. Pourtant, à l'échelle de l'espèce, en cherchant uniquement à maximiser des copies des gènes véhiculés par leur hôte, elles se montrent très égoïstes. De même, un soldat peut se sacrifier fort héroïquement pour la victoire de son camp, alors que la nation pour laquelle il a donné sa vie est engagée dans des comportements parfaitement égoïstes à l'échelle géopolitique. C'est donc toujours du point de vue de l'échelle supérieure que l'on peut justifier, en surplomb, un jugement moral concernant l'échelle inférieure. Toutefois, l'échelle pertinente pour déployer ce jugement sera toujours celle où la sélection naturelle s'applique de manière décisive. L'échelle pertinente ne peut pas être déterminée à priori, mais dépend des circonstances contingentes, environnementales notamment, dans lesquelles s'exerce la pression de sélection. Lorsque des bandes de primates luttent pour la survie dans un environnement aux ressources illimitées, le groupe est probablement l'échelle pertinente à laquelle s'exerce la sélection, et donc à laquelle peut se développer un jugement proto-moral. Le darwinisme nous enseigne que, si des comportements sociaux et des motifs culturels développés dans ce cadre ont survécu jusqu'à nos jours, c'est précisément parce que la pression de sélection s'est exercée en leur faveur à un moment donné. Dorénavant, alors qu'à force de querelles intergroupes dans un monde aux ressources limitées, l'humanité contemple sa propre destruction, la sélection risque de s'appliquer à l'échelle supérieure : l'humanité, l'écosystème, la biosphère ou la *noosphère* de Teilhard de Chardin. C'est dès lors vers cette échelle supérieure que glissent naturellement nos jugements moraux.

Néanmoins, il s'agit toujours, au niveau où s'exerce la pression de sélection, d'un égoïsme. L'écosystème ou la biosphère cherche à maintenir sa niche dans son propre intérêt, et pas au nom d'un altruisme transcendant. Un individu au sein d'un collectif peut être qualifié d'altruiste dans la

⁵⁰ O'Gorman, R., Sheldon, K. M., & Wilson, D. S. (2008). For the good of the group? Exploring group-level evolutionary adaptations using multilevel selection theory. *Group Dynamics: Theory, Research, and Practice*, 12(1), 17–26. <https://doi.org/10.1037/1089-2699.12.1.17>

mesure où il participe à l'égoïsme commun. L'absence de concurrent identifié, au niveau de l'humanité ou de la vie sur terre, ne transforme pas pour autant cet égoïsme en altruisme. La *multilevel selection theory* permet, sur la base d'un raisonnement darwinien, de justifier certaines formes d'altruisme, mais toujours au nom d'un égoïsme à une échelle supérieure. Un certain égoïsme est justifié à partir du moment où on ne peut imaginer aucune échelle supérieure qui puisse devenir une unité de sélection. Ce critère moral est empirique, non pas à priori mais à posteriori. Comme la pression de sélection s'applique généralement à plusieurs niveaux simultanément, aucune échelle donnée ne peut servir de critère moral universel. En outre, des conditions environnementales, des dynamiques internes non linéaires ou des chocs extrinsèques peuvent faire glisser la pression de sélection vers des niveaux inférieurs ou supérieurs. Ce dynamisme ne signifie pas relativisme. La biologie peut calculer avec une précision mathématique dans quelle proportion, pour un cas précis, la sélection naturelle s'exerce à l'échelle du gène, de la cellule, de l'individu, de l'espèce ou de tout autre collectif. Ainsi, la sélection naturelle peut fonder une *méta-morale* en mesure de justifier égoïsme ou altruisme contextuellement et pourtant objectivement, c'est-à-dire sur une base factuelle indépendante des préférences personnelles et des motifs culturels.

Dans ce cadre, si la tromperie est considérée comme un comportement égoïste, elle n'est pas forcément immorale. La tromperie pratiquée par un individu pour son propre avantage et au détriment du groupe peut légitimement être condamnée, si on peut montrer que les collectifs composés d'individus honnêtes, plus synergiques, ont l'avantage sur les groupes de malhonnêtes. Mais dans ce cas, si sélection s'opère bien au niveau du groupe, l'égoïsme comme la tromperie sont justifiés à cette échelle collective. Autrement dit, quoique l'honnêteté puisse former le socle des sociétés fonctionnelles, dans la compétition entre sociétés, l'honnêteté n'est pas nécessairement la meilleure stratégie.

Au niveau du concert des nations, les pays trompeurs sont bien égoïstes. Mais pour condamner moralement cet égoïsme, il faudrait qu'un Léviathan international puisse imposer à chacun d'abandonner sa capacité à la duperie pour le bien commun. De toute évidence, cette entité n'existe pas et le pouvoir – politique, économique et militaire – reste entre les mains de collectifs en compétition. Force est de constater que les instances internationales sont plus souvent le véhicule stratégique de certains de leurs membres, qu'un niveau méta-politique transcendant immunisé au jeu de dupe des niveaux inférieurs. Tout porte à croire que, en ce qui concerne la survie des peuples et des cultures, la pression de sélection s'exerce encore, dans une large mesure, à l'échelle des États-nations, ou plus bas encore. Par conséquent, chaque participant au jeu géopolitique se doit de douter des intentions de ses interlocuteurs lorsque ces derniers invoquent l'autorité d'un ordre moral supérieur. Toutefois, entre l'urgence climatique et la menace d'un conflit nucléaire apocalyptique, la pression de sélection glisse inexorablement vers l'échelle globale. Dans ce contexte, on est donc bien en droit de condamner l'immoralité des acteurs internationaux, fussent-ils des États souverains, des multinationales ou des individus, lorsqu'ils menacent l'humanité dans son ensemble, ou la niche écologique dans laquelle elle évolue. Mais comme la sélection ne s'opère pas uniquement à cette échelle, les calculs d'intérêt, et donc toutes les opérations offensives ou défensives de la mètis, restent justifiés – dans une certaine mesure – aux niveaux inférieurs.

Cet argument peut être répliqué sur toutes unités de sélection, et notamment concernant la relation entre un individu et l'État qui le gouverne. Ce n'est pas parce qu'un Léviathan hobbesien assure la paix sociale que ce dernier est entièrement incorruptible par des sections intéressées du collectif. Tout comme il serait bien naïf pour une nation de se passer de pensée stratégique afin de

juger si les décisions des organisations internationales ne cachent pas les manœuvres de ses concurrents, il semble tout aussi naïf pour un individu de croire les décisions de ses gouvernants entièrement neutres de l'ingérence rusée d'autres membres de la société. Il est finalement difficile d'imaginer une situation dans laquelle la pensée stratégique serait totalement superflue à un niveau donné, en vertu de l'organisation suffisamment synergique du niveau supérieur. Un minimum de mètis est toujours nécessaire pour évaluer, à minima, si cette supposée synergie n'est pas le jeu de dupe d'un compétiteur bien caché.

Ce cadre d'analyse permet de dénouer une partie de l'ambiguïté morale qui caractérise les activités de la mètis. La duplicité du voleur est condamnée moralement par une société dans la mesure où ce comportement égoïste se fait au détriment de la société qui condamne. Peu importe si on adopte une opinion politique qui considère la recherche d'intérêt personnel comme fondamentalement toxique ou intrinsèquement vertueuse. C'est toujours le bénéfice collectif qui permet, en surplombs, de juger moralement du comportement individuel. Notons que l'égoïsme individuel ne peut être entièrement condamné puisqu'une pression de sélection s'exerce toujours dans une certaine mesure à l'échelle individuelle. Néanmoins, le dosage optimal entre égoïsme et altruisme est contextuel : plus la survie du groupe est menacée par des concurrents, moins l'égoïsme individuel est tolérable. Quoiqu'il en soit, ce n'est pas la fourberie du voleur qui lui vaut l'opprobre, mais un égoïsme dont la proportion dépasse ce que le collectif est prêt à tolérer. Lorsque les stratégies du délinquant sont mises au profit du groupe, elles peuvent devenir héroïsme. En effet, l'espion peut voler, cambrioler, mentir et parfois même tuer. Du moment que ces actes sont commis pour une cause qui le dépasse, le fourbe est justifié, loué, voire glorifié. Cette perspective légitime Machiavel lorsqu'il fustige les bien-pensants de son temps, qui condamne la duplicité même si elle peut assurer la paix, ou qui se parent de vertu en menant leur cité à la ruine.

Tant que la communauté internationale n'est pas elle-même l'objet d'une pression de sélection, il n'y a pas de position ferme d'où condamner les fourberies d'un État. Si l'unité de sélection la plus large est la cité, le peuple ou la nation, on comprend qu'à cette échelle Sun Tzu comme Machiavel enseignent sans vergogne que tous les coups sont permis. Les individus et les communautés qui composent les nations sont toutefois en droit de revendiquer intégrité et liberté, puisque la sélection opère certainement aussi à l'échelle individuelle ou communautaire. Là aussi, le dosage est contextuel : seule une pression de sélection exceptionnelle à l'échelle des nations peut légitimer des stratégies collectives sans considération pour les niveaux inférieurs. On comprend dès lors que la Seconde Guerre mondiale, en devenant un conflit paroxystique où l'existence même de nations et de peuples est menacée, coïncide avec un mépris exceptionnel pour la vie humaine et les libertés individuelles, même au sein de démocraties libérales et humanistes. Le reflux de la guerre correspond à un retour en faveur de l'égoïsme individuel, notamment sur le plan économique, quoique la Guerre froide serve à justifier une raison d'État toute puissante parmi les belligérants. Le débat qui oppose les défenseurs des libertés individuelles et les promoteurs de la raison d'État est analogue à la tension entre sélection individuelle et sélection collective en biologie de l'évolution. C'est donc une ambivalence inévitable, structurelle et fluctuante qui n'a pas de solution théorique a priori. Chaque situation mérite un calcul, une négociation et un bricolage spécifiques.

La Seconde Guerre mondiale marque toutefois un tournant plus significatif. Le développement d'armes de destruction massive – chimique, bactériologique, virologique et surtout nucléaire – crée une situation dans laquelle un conflit peut devenir extrêmement coûteux pour tous les belligérants, y compris les vainqueurs. Quand la guerre devient clairement un jeu à somme radicalement

négative, elle peut être condamnée du point de vue d'un collectif d'ordre supérieur. Le développement des bombes nucléaires de seconde génération crée une situation plus dramatique encore, dans laquelle un conflit atomique n'aura pas de vainqueur. Suivant la doctrine de *Mutual Assured Destruction* (MAD), la capacité de riposte de chaque belligérant devient suffisante pour détruire toute nation rivale. Plus encore, l'hiver nucléaire qui résulterait d'un conflit atomique suffirait certainement à provoquer l'effondrement de toutes les civilisations sur la planète, même celles qui n'auront pas été touchées directement par le feu nucléaire. Le dérèglement climatique qui s'en suivrait pourrait remettre en cause les conditions d'habitabilité de l'espèce humaine ainsi que des formes de vie qui partagent la même niche écologique. Depuis le niveau supranational auquel se situe ce risque d'extinction, on est en droit de juger la raison d'État comme immorale, dès lors qu'elle nous rapproche d'un tel scénario.

C'est à cette aune qu'il convient de déterminer la moralité des stratégies déployées. Une ruse déloyale permettant d'éliminer une menace pour un État sans enclencher une guerre meurtrière, qui pourrait dégénérer de surcroît en échange nucléaire, peut être considérée comme légitime. Inversement, une opération clandestine qui fait courir le risque d'une escalade vers un conflit mondial est hautement condamnable. D'un autre côté, une guerre, aussi honorable soit-elle, est injustifiable si une opération plus sournoise, moins risquée et surtout bien moins meurtrière aurait pu obtenir un résultat similaire. Dans ce cadre, la fourberie d'une stratégie n'est pas un critère suffisant pour la qualifier moralement. Nous retrouvons là le pragmatisme de Sun Tzu et de Machiavel, qui légitime une stratégie en fonction de son efficacité à posteriori, et non selon une éthique à priori. Cette morale empirique signifie également que les actes d'un individu, d'un groupe, d'une nation ou même d'une espèce, doivent être jugés contextuellement, en considérant l'agencement contingent des pressions de sélection à tous les niveaux. Ainsi la pertinence d'une maxime décroît nécessairement à mesure que s'accroît l'écart entre les conditions de sa formulation et celles de son application.

Dans cette perspective, plus un impératif est catégorique, moins il a de chance d'être pertinent. Les seuls énoncés catégoriques que l'on peut formuler sont négatifs, invalidant les dogmes les plus radicaux. Sacrifier l'individu au bénéfice du groupe n'est pas plus légitime – à priori – que de sacrifier le collectif pour un profit individuel, une communauté ou le bien de l'espèce. Il n'est pas plus acceptable pour une espèce d'en sacrifier d'autres, dans la mesure où elles s'inscrivent dans un collectif plus large – écosystème ou biosphère – dont la survie est vitale pour tous. La pérennité de ce collectif est elle-même permise par la diversité et l'intégrité de ses membres. Il faut imaginer des conditions hypothétiques vraiment extrêmes, tirées de scénarios de science-fiction catastrophiques, pour remettre en cause ce statu quo subtil.

Comme la sélection s'applique presque toujours à plusieurs niveaux simultanément et dans des proportions qui ne sont pas toujours évidentes à quantifier, ce jugement moral contextuel demande modération, diplomatie et compromis. Au cours de cette négociation, les individus et groupes impliqués doivent continuellement argumenter, amadouer, ruser et surveiller, c'est-à-dire garder une mêtis alerte. Comme chacun a tout intérêt à employer sa mêtis pour infléchir ce bricolage moral à son avantage, une prudence rusée est de mise. À moins de considérer des situations extrêmes et des cas limites où la survie ne se jouerait plus qu'à un seul niveau, si une unité de sélection cherche à imposer ses vues de manière inconditionnelle, elle se montre certainement égoïste du point de vue *méta* qui intègre plusieurs niveaux dans son jugement. De plus, derrière chaque discours qui appelle à un sacrifice pour le bien commun, peut se cacher la ruse d'un agent intéressé à un niveau inférieur.

Les différentes stratégies de la mêtis ne peuvent donc pas être l'objet de jugements moraux à priori. Néanmoins, la mêtis est elle-même nécessaire pour former des jugements moraux pertinents qui intègrent, avec discernement et diplomatie, les intérêts de chaque partie prenante, à toutes les échelles impliquées. Sans cette ruse défensive, l'égoïsme particulier d'un individu, d'un groupe ou d'une espèce risque bien de prendre le contrôle du discours moral. Autrement dit, une ruse chauvine et particulière peut seulement être condamnée moralement par la considération stratégique d'une mêtis d'un ordre supérieur.

Guerre d'intelligences

« In wartime, truth is so precious that she should always be attended by a bodyguard of lies. »⁵¹

Winston Churchill.

La science face à la mètis

La science en tant qu'institution, la communauté scientifique et les activités de recherche auxquelles elle se livre constituent une formidable entreprise d'exploration méthodique et systématique de la réalité empirique. Près de 15000 chercheurs collaborent au CERN où le *Large Hadron Collider*, considéré comme la plus grande expérience scientifique au monde, fonctionne grâce à la coordination de plus de 10000 personnes. Plus grande institution scientifique au monde, l'Académie chinoise des Sciences compte près de 70000 employés. On pourrait croire que jamais autant d'humains n'ont participé au développement d'un corpus de connaissances unifié.

Pourtant, la communauté du renseignement américain compterait, selon certaines estimations⁵², plus de 800000 employés et sous-traitants disposant d'une habilitation *top-secret*, auxquels s'ajoutent une myriade de sources et agents étrangers qui ne peuvent pas être recensés pour des raisons évidentes. Le renseignement chinois est d'un ordre de grandeur similaire. Les estimations des effectifs du Ministère de la sécurité d'État chinois varient entre 110000 et 800000 individus, alors que ce ministère ne conduit qu'une partie des opérations d'espionnage chinoises. De tels chiffres ne sont bien entendu pas toujours faciles à calculer, en particulier pour des pays où l'information est plus étroitement contrôlée.

Néanmoins, ces efforts sont rarement coordonnés, ni même centralisés. Aux États-Unis, une multitude de services différents mènent parfois les mêmes opérations, servent les mêmes buts, plus souvent en concurrence qu'en collaboration, lorsqu'ils ont seulement connaissance des activités des uns et des autres. Cette atomisation désordonnée est au moins partiellement maintenue à dessein, pour introduire une compétitivité créative, mais surtout pour assurer une compartimentalisation de l'information essentielle au secret. Quoi qu'il en soit, ce chaos décentralisé n'est pas très différent du mélange de collaboration et de compétition qui caractérise la recherche scientifique. Le manque de synergie avec lequel opère la myriade d'agences de renseignement américain est couramment et légitimement critiqué. Mais il n'est pas certain que les institutions scientifiques, et notamment les organes de publication privés, parviennent à coordonner la recherche académique plus efficacement.

Lorsqu'on fait les comptes, il n'y a guère de doute que les serviteurs de la mètis disposent de plus de ressources – financières, humaines et techniques – que les artisans du logos. Bien entendu, les services de renseignement utilisent abondamment les produits du logos, les méthodes de la science comme les technologies qu'elle développe. Ils comptent également nombre de spécialistes du logos dans leur rang. La NSA se vante d'être le plus grand employeur de mathématiciens des

⁵¹ « En temps de paix, la vérité est si précieuse qu'elle doit toujours être accompagnée d'une garde rapprochée de mensonges. »

⁵²

<https://www.washingtonpost.com/investigations/top-secret-america/2010/07/19/hidden-world-growing-beyond-control-2/>

États-Unis⁵³ et donc possiblement du monde. Toutefois, ces ressources sont bel et bien au service de la mêtis. Les connaissances développées par ces scientifiques pour le compte d'agence de renseignement sont rarement (ou très tardivement) accessibles aux chercheurs dans la société civile, et n'augmentent donc guère l'œuvre positive de la science. On retrouve là la même asymétrie décisive : la mêtis met très largement à profit les accomplissements du logos, alors que ce dernier semble incapable de bénéficier des apports de la mêtis, ni même d'en apprécier la valeur.

Il faut admettre que « renseignement » est un terme trompeur dans la langue française. Son ambivalence est mieux saisie par le terme « *intelligence* » utilisé en Anglais. En effet, un service de renseignement a autant pour tâche de dévoiler des vérités que d'en freiner la découverte par ses rivaux. Ses fonctions incluent également l'influence, qui ne touche pas directement à la question de la vérité ou de la connaissance. La désinformation, selon le maître espion James Angleton, n'est pas affaire de mensonge mais de provocation⁵⁴. Un agent envoie des signaux, espérant que son adversaire en fera une certaine interprétation. Mais il ne cherche généralement pas à établir une assertion précise dans l'esprit de l'ennemi. Si les perceptions de ce dernier sont distordues, la désinformation est réussie, puisque son comportement en sera certainement influencé. L'objectif ne réside donc pas dans la topographie cognitive de la cible, mais bien dans ses modalités d'action. C'est ce qui distingue un mensonge, relevant pour ainsi dire d'un logos malhonnête, de l'influence proprement dite. Pour influencer, la mêtis est capable d'user aussi bien de mensonges que de vérités, comme de propositions ni vraies ni fausses, mais pourtant efficaces.

Lorsque Hitler ne cesse de vanter la puissance des *Wunderwaffen*, ces armes nouvelles qui doivent rendre le Troisième Reich invincible, il dit à la fois une vérité – les Nazis investissent massivement dans des armes de pointes et ont une large avance dans certains domaines – et un mensonge – les armes secrètes allemandes n'empêchent pas la défaite allemande. Quoi qu'il en soit, la désinformation est effective : les Alliés craignent tout le long de la guerre le déploiement d'armes de destruction massive. Même si leurs craintes sont partiellement justifiées – ces armes sont développées mais jamais déployées – leur comportement excessivement prudent est efficacement influencé par la propagande hitlérienne. En outre, les *Wunderwaffen* imaginées par Hitler ne sont probablement pas celles que craignent les Alliés. Alors que le Führer est particulièrement enthousiasmé par les roquettes V2, qui sont opérationnelles seulement quelques mois trop tard pour influencer le cours de la guerre, les dirigeants alliés au fait du Projet Manhattan craignent plutôt que Hitler fasse référence à une arme atomique. Ce n'est que fin 1944 que la Mission Alsos, spécifiquement conçue pour enquêter sur les *Wunderwaffen* dans les territoires libérés, écarte définitivement la possibilité d'une arme atomique allemande.

La désinformation ne recourt pas uniquement à des méthodes discursives, ni même à des canaux de communication. Tout ce que l'ennemi est amené à observer peut devenir un signal pour l'influencer. Un tel signal n'est pas intrinsèquement mensonger : une simple analyse de son contenu ou de sa structure ne peut suffire à le disqualifier. C'est l'intentionnalité de celui qui perçoit qui définit où et comment est extraite l'information de son environnement. L'interprétation qu'il fait du signal trompeur dépend du contexte, des informations déjà à sa disposition ainsi que de ses propres hypothèses.

Pour tromper le renseignement allemand sur la localisation des troupes qui se massent sur les côtes britanniques face à Calais en prévision de l'opération *Overlord*, les Alliés génèrent une

53

https://www.nature.com/news/polopoly_fs/1.13911!/menu/main/topColumns/topLeftColumn/pdf/502152a.pdf

⁵⁴ *Deception: The Invisible War Between the KGB & the CIA*, Edward Jay Epstein.

quantité anormale de trafic radio. Peu importe leur contenu, ces émissions radios ne constituent pas des discours vrais ou faux. Elles sont bien réelles, et c'est dans la mesure où les renseignements allemands utilisent la quantité de trafic radio dans une zone donnée pour juger de la configuration du déploiement ennemi que leur interprétation est erronée. Il y a bel et bien tromperie car les renseignements britanniques ont précisément connaissance de ce modus operandi. Mais c'est aussi parce que les Allemands s'attendent à un débarquement en Pas-de-Calais que la supercherie fonctionne. Quoiqu'il en soit, le renseignement allié ne se contente pas de cette ruse pour convaincre Hitler. Afin de dresser un tableau crédible, de nombreux artifices sont mis en place, sans trop savoir lesquels seront réellement effectifs, puisqu'on ne peut pas savoir à priori où le renseignement allemand aura la volonté et la capacité de regarder. Beaucoup de signaux sont donc émis en vain, juste au cas où. Par exemple, les blindés gonflables déployés pour tromper la reconnaissance aérienne de la Luftwaffe ne seront jamais observés en raison de la domination écrasante des alliés dans les airs dès 1943.

Comme chaque camp utilise une grande variété d'indices pour deviner les intentions de ses adversaires, seul un faisceau de signaux trompeurs peut l'induire en erreur. Dans le monde du renseignement, la tromperie s'inscrit toujours dans un cadre en expansion où les canaux de communication se multiplient indéfiniment. Toute méthode développée pour étudier l'ennemi devient tôt ou tard un vecteur de désinformation. Le but n'est pas fondamentalement de cacher des vérités ou de véhiculer des informations fausses, mais plus généralement d'influencer les interprétations de l'adversaire en distordant son spectre de lecture. Pour ce faire, il est essentiel, insiste Angleton, d'avoir un *feedback* sur le point de vue adverse, pour ajuster dynamiquement les informations disséminées⁵⁵. Dans l'idéal, ceci est permis par la présence d'un agent au plus haut échelon du dispositif ennemi, comme les fameux *Cambridge Five* britanniques, parmi lesquels le célèbre Kim Philby est en mesure d'informer le KGB sur l'effet des désinformations soviétiques auprès de la CIA. Angleton sait de quoi il parle, lorsque Philby est agent de liaison pour le MI6 britannique auprès de la CIA, il tire nombre des informations qu'il transmet aux Soviétiques directement d'Angleton lui-même, avec qui il se lie d'amitié.

Une taupe n'est pourtant pas nécessaire pour obtenir un tel feedback si la cible communique ouvertement ses interprétations. Alors qu'une telle libéralité est bien mal avisée pour un service de renseignements, et rarement pratiquée effectivement par de tels services, elle fait partie intégrante de l'ethos de la science et correspond aux pratiques usuelles de la communauté scientifique. Bien entendu, il peut arriver que des résultats de recherche ne soient pas totalement, voire pas du tout accessibles publiquement, car ils sont produits par des laboratoires privés ayant des intérêts économiques particuliers, ou en raison de la main mise d'organes de publication payants. La recherche peut également être inaccessible au grand public, en raison du cloisonnement académique et institutionnel. Toutefois, ce type de confidentialité est généralement considéré comme contraire aux valeurs et aux buts de la science. Cela signifie que, dans son fonctionnement idéal, la recherche scientifique devrait être parfaitement transparente, et donc aussi vulnérable à la manipulation qu'une agence de renseignements noyautée à tous les niveaux de son organisation. Il convient de noter que cette faiblesse est structurelle puisque ce n'est pas un manque de moyens ou des biais extrinsèques qui rendent la science vulnérable à l'ingérence d'une intelligence rusée, mais bien les principes élémentaires de la démarche scientifique.

Angleton décrit plus précisément ce qu'il appelle explicitement une épistémologie, et qu'il définit comme la théorie permettant à un enquêteur de croire une information vraie ou fausse. Il explique que, dans un domaine scientifique comme la biologie, un chercheur peut raisonnablement

⁵⁵ *Deception: The Invisible War Between the KGB & the CIA*, Edward Jay Epstein.

assumer que ce qu'il voit dans son microscope n'a pas été placé là pour son seul bénéfice. Dans le monde du renseignement, un enquêteur ne peut pas se permettre une telle hypothèse. Les espions, contrairement aux microbes, conspirent effectivement à tromper les observateurs extérieurs⁵⁶. Dans le domaine du contre-espionnage, la différence peut être subtile entre une source légitime, bien placée dans le dispositif ennemi, et un agent provocateur dont la trahison est en réalité un subterfuge élaboré. Tous deux peuvent être employés par le même service ennemi, et disséminer des informations ayant la même source. La différence entre les informations fournies par un transfuge authentique et un agent triple tient essentiellement aux intentions de l'ennemi. Là aussi donc, seule une présence au cœur des services ennemis permet de déterminer si les informations interceptées via un certain canal n'ont pas été spécifiquement émises pour tromper des oreilles indiscretes.

Une telle méfiance, élémentaire dans n'importe quelle opération de renseignement, et en particulier pour un contre-espionnage efficace, entre en contradiction avec le principe de parcimonie. Partie intégrante de la méthode scientifique, ce principe enseigne au chercheur de toujours privilégier les hypothèses les plus économes pour rendre raison d'un phénomène. Ce *rasoir d'Ockham*, cher aux scientifiques, veut que l'explication la plus simple soit généralement la meilleure. Il est souvent utilisé pour disqualifier efficacement théories de conspiration et phénomènes paranormaux. Seulement, face à une tentative de manipulation active, il est fort possible que l'explication la plus simple ait été spécifiquement élaborée pour induire l'observateur en erreur. Une opération de désinformation efficace offre même plusieurs explications simplistes mais fausses aux enquêteurs, afin de distraire et décrédibiliser les plus naïfs. Ainsi, le chercheur est d'autant plus vulnérable à la manipulation qu'il suit avec trop de rectitude le principe de parcimonie et la méthode scientifique.

Dans un cadre militaire, ce principe de parcimonie présente la même faiblesse. Un commandant ne peut se contenter de l'explication la plus simple pour comprendre les manœuvres adverses. Celles-ci pourraient être des feintes élaborées par un ennemi rusé. Pour ne pas être pris par surprise, un habile stratège doit imaginer des intentions cachées et des plans plus complexes qu'il n'y paraît. En appliquant le rasoir d'Ockham pour deviner les stratégies de ses ennemis, il court le risque d'être mis en échec par la première ruse venue. C'est également pourquoi un commandant a besoin de renseignements pour chercher à percer à jour l'intentionnalité adverse.

Les scientifiques n'ont pas l'habitude, à moins que des conflits d'intérêts flagrants n'aient été établis préalablement, de questionner les intentions des études scientifiques de leurs pairs. Ils leur arrivent de douter de l'objectivité de leurs détracteurs, de souligner les biais et les erreurs de méthode, mais celui qui ferait l'hypothèse d'une duplicité intentionnelle derrière chaque étude serait certainement qualifié de paranoïaque ou de conspirationniste. Il ne viendra jamais à l'esprit d'un scientifique digne de ce nom d'envoyer un de ses étudiants infiltrer l'équipe de recherche d'un autre laboratoire pour s'assurer de ses intentions avant d'analyser les résultats qu'il publie. Pourtant, c'est bien à ce jeu que doit se prêter n'importe quelle institution politique prise dans le jeu du renseignement, si elle ne veut pas devenir malgré elle l'instrument d'une volonté adverse. Là aussi, non pas en dépit mais en vertu de ses principes les plus élémentaires, la science se montre particulièrement vulnérable aux opérations de désinformation dont elle pourrait être la cible.

Questionner les propos d'un suspect, pour déceler les inconsistances et les incohérences avec des propos antérieurs, est une pratique habituelle et nécessaire dans le renseignement, comme au cours de toute enquête criminelle. Cela permet de discréditer une source potentielle comme on le

⁵⁶ Ibid.

fait d'un témoin douteux au tribunal. Au contraire, ce type d'arguments *ad hominem* est mal considéré dans une démarche rationnelle respectable. L'*argumentum ad personam*, lui, est toujours vu comme une manœuvre déloyale incompatible avec un logos digne de ce nom. Pourtant, établir le pédigrée d'un individu, enquêter sur ses relations passées, liens familiaux, loyautés, opinions, mœurs et vices, constituent, pour un agent de renseignement, des pratiques standards qui peuvent seules, selon Angleton, permettre d'établir l'intégrité d'une source. L'écart de valeur ne pourrait être plus flagrant : ce qui est une bassesse indigne pour le logos constitue la sagesse respectable d'une mètis efficace.

L'épistémologie d'Angleton ne fait toutefois pas l'unanimité dans le monde du renseignement, ni dans la CIA à laquelle il appartient. Il raconte en effet comment sa méthode, consistant à questionner aussi bien le contenu d'une information que son véhicule, et pouvant donc jeter le discrédit sur n'importe quelle source à posteriori, va à l'encontre des intérêts d'autres acteurs du renseignement américain. En effet, le prestige d'un certain nombre d'individus, parmi lesquels le puissant directeur du FBI John Edgar Hoover, est basé sur l'exploitation de transfuges soviétiques, sur lesquels les théories d'Angleton jettent le doute. Il faut dire que, rétrospectivement, la plupart de ses craintes s'avèrent infondées. Nombre de transfuges décrédibilisés par Angleton sont légitimés après coup. Pour plusieurs historiens de l'agence de renseignement, Angleton est une figure paranoïaque dont les théories complotistes ont plombé les services chargés de développer un renseignement de qualité en URSS. Mais il est difficile de dire si ce n'est pas grâce à cette paranoïa que la CIA n'est pas noyauté par le KGB durant le règne d'Angleton. En effet, si la CIA n'a jamais été directement infiltrée par les services soviétiques (Kim Philby étant un agent de liaison au service du MI6), ce succès revient de droit à celui chargé de l'en protéger. Finalement, les historiens restent partagés sur la qualité du contre-espionnage fourni par un agent peut-être aussi paranoïaque que génial.

Quoi qu'il en soit, une fois qu'Angleton perd la faveur des dirigeants de l'agence, une nouvelle épistémologie, selon laquelle la validité d'une information peut être entièrement basée sur l'analyse de son contenu, finit par prévaloir, et signe la fin de sa carrière. Il n'y a dès lors plus lieu de questionner la potentielle intentionnalité d'une source, c'est-à-dire sa légitimité ou son caractère éventuellement factice, mais uniquement de juger si les informations qu'elle fournit font sens par rapport à celles déjà disponibles. Le risque alors est qu'un faisceau d'informations suffisamment cohérentes entre elles peigne un tableau réaliste mais trompeur, comme dans le cas du Trust soviétique des années 1920 ou de l'opération Bodyguard en 1944.

Le risque est bien fondé puisque la CIA elle-même tombe dans des pièges similaires dès le début de la Guerre Froide lorsqu'elle tente d'opérer derrière le Rideau de fer. Au cours de l'opération Cezary notamment, les services polonais se font passer pour le mouvement de résistance *Zrzeszenie Wolność i Niezawisłość* (WiN) détruit en 1947, et s'en servent jusqu'en 1953 pour alimenter la CIA d'informations trompeuses et leur extorquer fonds et matériel. Comme lors du Trust soviétique, l'opération est dévoilée volontairement pour générer un scandale qui décrédibilise sévèrement les services de renseignement américains et britanniques sur la scène internationale.⁵⁷ Angleton arrive à la tête du contre-espionnage de la CIA peu après ce fiasco, ce qui peut expliquer, avec sa compromission par Philby, son extrême paranoïa.

Cette querelle épistémologique – pour reprendre le langage même d'un des protagonistes – a des répercussions géopolitiques majeures et dépasse largement la carrière d'Angleton. Si elle n'était pas autant baignée de secret, une telle controverse aurait certainement dû intéresser les historiens

⁵⁷ https://pl.wikipedia.org/wiki/Operacja_Cezary

des sciences. Cette évolution est à mettre en parallèle avec la transition d'un renseignement humain vers un renseignement technique qui s'amorce à partir des années 50. Alors que les services de renseignements occidentaux éprouvent de grandes difficultés à pénétrer le Rideau de fer, ils recourent de plus en plus à des technologies de surveillance. Sont alors développés des avions espions, qui volent suffisamment vite et haut pour éviter les défenses ennemies, et des avions furtifs, invisibles par les technologies radars. Ces avions accomplissent de grands exploits mais les Soviétiques sont rapidement au fait de ces technologies et de leur utilisation. Lorsque le premier U2 est abattu au-dessus de l'Union soviétique en 1960, l'incident crée une crise diplomatique majeure qui compromet l'apaisement accompli à Camp David quelques mois plus tôt. À cette occasion, le succès technique se retourne contre le président Eisenhower, dont l'image se retrouve sérieusement ternie.

La reconnaissance aérienne laisse ensuite place à la surveillance satellite. Cette technologie sans précédent permet un essor prodigieux du renseignement d'origine électromagnétique, au-delà de la simple interception de signaux radio. Un satellite ne permet pas seulement de prendre des photos haute définition de n'importe quel point du globe, il permet d'analyser l'ensemble du spectre électromagnétique à la recherche d'indices sur les installations ennemies, comme des centres de recherche nucléaire ou des usines de traitement chimique. Mais ce type de surveillance est aussi particulièrement prévisible, puisqu'il n'y a rien de plus facile à prédire que la trajectoire d'un satellite. On comprend alors comment cette méthode de surveillance a également pu servir de vecteur privilégié pour tromper le renseignement ennemi. En outre, en raison de cette prévisibilité, il est devenu particulièrement aisé de détruire des satellites pour rendre l'ennemi aveugle. Même si cela n'a encore jamais été opéré de manière hostile, des démonstrations de force ont été réussies pour en manifester la faisabilité. Malgré les professions de foi des puissances spatiales, la question ne se pose plus de savoir si l'espace deviendra un jour le champ de bataille du futur. La question est maintenant de savoir quand.

Ces deux évolutions, vers un contre-espionnage basé uniquement sur l'analyse des signaux plutôt que sur celle de leur source, et vers un renseignement moins humain et de plus en plus technologique, représentent un retour en force du logos dans la gestion de la guerre. Tout comme la tradition militaire romaine en son temps, on peut voir là une volonté de systématiser la gestion du renseignement, de le réduire à l'application d'un corpus de règles reproductibles qui ne nécessitent pas la compréhension de la psychologie adverse. Si la guerre et l'espionnage pouvaient devenir science, il suffirait d'appliquer une méthode éprouvée pour obtenir les informations que l'on désire et vaincre l'ennemi. Malheureusement, dans une large mesure, cette nouvelle forme de renseignements a échoué à prédire les bouleversements de la fin du XXème et du début du XXIème siècle : chute de l'Union soviétique, attaques terroristes du 11 septembre 2001, Printemps arabes, COVID-19, Guerre en Ukraine, événements du 7 octobre 2023 en Israël, etc. De toute évidence, cette transition vers un renseignement technique constitue un appauvrissement. La mètis des terroristes, en particulier, n'est pas neutralisée par ce logos espion, même lorsque les technologies les plus pointues en matière de surveillance sont déployées, comme en Afghanistan ou en Irak. La mètis défensive qui permet de percer la pensée adverse et d'anticiper ses stratagèmes les plus rusés ne se laisse pas remplacer par une masse de données et une analyse indéfiniment raffinée.

La duplicité est une possibilité qui ne peut jamais être éradiquée complètement. Toute donnée venue de l'ennemi peut être analysée à la fois comme une information positive et comme une désinformation négative. À la manière du spin d'une particule élémentaire, elle doit occuper l'une ou l'autre des positions : soit le transfuge agit à l'insu de son pays d'origine, soit il en est l'agent

(volontaire ou involontaire). Pourtant, en raison d'un principe d'incertitude qui n'a rien à envier à celui de Heisenberg, cette position ne peut jamais être déterminée avec certitude. La prudence stratégique exige de faire comme si ces deux possibilités contradictoires étaient vraies simultanément. Pour Angleton, et ses supérieurs jusqu'à l'ascension de Colby au poste de directeur de la CIA, cette contradiction, et les dissensions qu'elle peut provoquer au sein même de la communauté du renseignement américain, est un mal nécessaire pour permettre à l'agence de fournir des informations de qualité sans devenir l'instrument d'une puissance étrangère.

On peut comprendre comment une telle dualité, qui fait violence au principe du *tiers exclu*, est difficile à maintenir pour un logos en quête de vérité. Ce principe, à la base de la philosophie et des mathématiques, veut qu'une proposition soit toujours vraie ou fausse, et non dans un état intermédiaire.

Le doute cartésien, central pour la pensée scientifique, pâlit en comparaison de celui que pratique un agent de renseignement comme Angleton, qui ne cherche jamais à commuer ce doute en certitude. Alors que Descartes finit par évacuer son malin génie grâce à la miséricorde divine – davantage que par le truchement d'une rigueur mathématique – Angleton ne se débarrasse jamais du sien. Son doute n'est pas moins méthodique, mais il demeure incompressible.

La démarche scientifique aime vanter sa propre humilité. La science a en effet le mérite, comparée aux dogmatismes qui la précèdent, d'intégrer dans sa démarche la remise en cause de ses propres modèles. Un bon scientifique doit douter de sa théorie s'il est confronté à des observations contraires à ses prédictions. Néanmoins, un service de contre-espionnage doit faire preuve d'une prudence plus grande encore. Il a des raisons de douter de son modèle précisément lorsque ses observations se conforment trop à ce à quoi il pouvait s'attendre. Un modèle scientifique erroné peut participer au progrès de la science et sert même bien souvent de marchepied au modèle suivant. En matière d'espionnage, un modèle erroné peut être extrêmement contre-productif et mener au désastre. Lorsqu'une agence de renseignement manque de modestie et de prudence, les conséquences peuvent être bien plus dramatiques que lorsqu'un scientifique s'attache un peu trop longtemps à une théorie erronée. Dans les affaires de mêtis, une telle arrogance peut mettre un agent au service de ses ennemis, ou lui être fatal. Parfois, un manque de doute peut même embarquer tout un peuple dans une guerre longue, meurtrière et stérile.

À la manière d'un maître Zen, un stratège prudent doit continuellement se maintenir dans un état d'incertitude. Cela ne le condamne pas pour autant à l'inaction, car la production de discours vrais n'est pas une fin en soi pour la mêtis. Le savoir n'est pas nécessaire à l'action et un stratège a tout intérêt à considérer ses options à la lumière de plusieurs hypothèses rivales. Un espion ou un général, à la manière d'un joueur d'échecs, peut très bien pondérer sa stratégie en fonction des conséquences estimées de divers pronostiques contradictoires mais également possibles. Il peut admettre A et non-A dans son équation, sans jamais considérer ni l'un ni l'autre comme vrai ou faux.

L'*Art de la guerre* admet ainsi une incertitude irréductible à toute délibération stratégique. Avant de donner une liste de conseils, Sun Tzu précise bien : « Il y a une infinité de situations différentes dans lesquelles vous pouvez vous trouver par rapport à l'ennemi. On ne saurait les prévoir toutes ; c'est pourquoi je n'entre pas dans un plus grand détail. Vos lumières et votre expérience vous suggéreront ce que vous aurez à faire, à mesure que les circonstances se présenteront. »⁵⁸ Tout en donnant des principes simples et d'une structure rigide, il insiste continuellement sur l'impossibilité de connaître et anticiper toutes les combinaisons que ces principes permettent. Sans

⁵⁸ L'*Art de la guerre*, Sun Tzu.

donner de formule mathématique à proprement parler, Sun Tzu souligne pourtant l'importance de la mesure, des quantités et de leur comparaison. Le général doit être géomètre, comptable voire économiste, mais « il ne doit pas s'en tenir à un système général ». Il insiste même, explicitement, sur l'impossibilité de reproduire une stratégie victorieuse : « quand j'ai remporté une bataille, je ne répète pas ma tactique, mais je réponds aux circonstances selon une variété infinie de voies ».

L'Art de la guerre n'est pas une science de la guerre. Tout en constituant un véritable manuel de stratégie, utilisé comme tel pendant plus de deux millénaires, le traité de Sun Tzu ne cesse de mettre en garde contre les méthodes à priori. Car, si le général « s'en tient à une connaissance vague de certains principes, à une application routinière des règles de l'art, si ses méthodes de commandement sont dépourvues de souplesse, s'il examine les situations conformément à quelques schémas, s'il prend ses résolutions d'une manière mécanique, il ne mérite pas de commander »⁵⁹. Le fait demeure que, deux millénaires après Sun Tzu, cinq siècles après Machiavel et un siècle après Clausewitz, il n'y a toujours pas de science de la guerre.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Le stratège qui veut suivre de trop prêt une méthode éprouvée risque d'être en bien mauvaise posture face à un adversaire qui connaît lui aussi cette méthode. En théorie des jeux, un équilibre de Nash est atteint lorsque chaque joueur est en mesure de prévoir correctement le choix des autres joueurs et de maximiser ses gains en adoptant la stratégie optimale. Encore faut-il que les configurations soient suffisamment transparentes pour que chaque joueur connaisse l'ensemble fini des stratégies accessibles à tous les joueurs. Dès qu'il y a offuscation, ou simplement une quantité indéfinie de stratégies possibles, il n'est pas si facile de déterminer la stratégie optimale. Une situation de conflit plus réaliste, où les positions ne sont jamais claires et les rapports de force incommensurables, ne se laisse pas capturer par les constructions abstraites et formelles de la théorie des jeux.

L'agent de contre-espionnage serait bien en peine s'il devait suivre la méthode scientifique pour accomplir sa mission. Il peut reproduire la même expérience des centaines de fois, par exemple en observant si un suspect rencontre quelqu'un lors de ses déplacements, et obtenir toujours le même résultat, sans pouvoir conclure à l'innocence du suspect. Dans le monde du renseignement plus qu'ailleurs, une absence de preuve n'est pas une preuve d'absence. Le professionnalisme d'un scientifique est sérieusement remis en cause s'il s'obstine pendant des années à prouver l'existence d'un phénomène dont aucune de ses expériences n'a jamais décelé la moindre trace. D'un autre côté, un agent de sécurité ne peut pas se permettre de baisser sa garde après quelques années sans incident, ni conclure de cette absence que le risque qu'il a charge de surveiller n'existe pas. De même, un général commet une grave erreur s'il suppose, parce qu'aucun espion ennemi n'a jamais été pris dans son camp, que personne ne l'espionne. Au contraire, précisément pour cette raison, il a tout intérêt à redoubler de prudence.

L'Art de la guerre et le rasoir d'Ockham ne font pas bon ménage. Dans le contexte du renseignement, ou d'un conflit stratégique en général, l'explication la plus parcimonieuse pourrait très bien avoir été fabriquée de toutes pièces par l'ennemi pour convaincre aisément. Un belligérant qui utilise ce principe de simplicité avec trop de rigueur constitue un adversaire fort prévisible. En effet, si un espion connaît les méthodes de l'agent de renseignement qui l'observe, il peut alors contrôler l'information que ce dernier obtient. L'observateur devient dès lors un vecteur d'offuscation. Ce cas de figure est parfaitement illustré par l'usage que fait le KGB, tout au long de la Guerre Froide, d'agents doubles retournés par la CIA, comme méthode disruptive de désinformation. De même, les accords de non-prolifération nucléaire entre les USA et l'URSS, en

⁵⁹ Ibid.

définissant des modalités de contrôle précises, organisées, transparentes et, surtout, prévisibles, servent tout autant à surveiller les activités des belligérants qu'à permettre à ces derniers de cacher leur arsenal excédentaire, ou, au contraire, d'afficher une puissance dissuasive supérieure aux estimations ennemies.

La philosophie occidentale place le logos sur un tel piédestal qu'elle relègue la mètis à un statut d'anomalie, de nuisance que la lumière de la raison finira bien, avec suffisamment de méthode, par éradiquer. Pourtant la mètis induit un doute structurel qui dépasse celui inhérent à une saine méthode scientifique. Dans le cadre d'une compétition stratégique entre intelligences hostiles, un milieu où la mètis excelle, la rigueur d'un logos bien ordonné n'est pas seulement en difficulté, elle est en position de faiblesse. Les principes constitutifs de la méthode scientifique – parcimonie, reproductibilité, transparence – deviennent même des vulnérabilités. Il n'est pas surprenant, malgré la diffusion des valeurs scientifiques dans la société civile comme dans les institutions politiques et financières, que la rationalité ne soit pas parvenue à éliminer ses vieux ennemis, mysticisme, superstition et dogmatisme. À partir du moment où des intérêts sont en jeu, et donc que des intelligences entrent dans la danse pour tromper, manipuler ou seulement influencer, un logos naïf peut aisément devenir le jouet d'une mètis subtile.

La guerre contre la science

La mètis ne se limite pas aux opérations offensives de l'intelligence rusée. Tout comme la déesse Mètis donne naissance à Athéna, l'intelligence rusée est mère d'une saine prudence stratégique. La mètis n'est pas seulement utile aux ardeurs d'une cité belliqueuse : elle est tout autant essentielle à la défense d'une politeia pacifique face aux vellétés de voisins hostiles. Et une prudence rusée est d'autant plus nécessaire que les agressions dont on est victime emploient elles-mêmes des méthodes insidieuses.

« La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens »⁶⁰ nous dit la fameuse formule de Clausewitz. Pour l'officier prussien, l'état de guerre n'est jamais permanent car il représente le basculement du jeu politique vers un régime violent qui ne va pas de soi. « La guerre est un acte de violence dont l'objectif est de contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté. »⁶¹ Mais le contexte conflictuel dans lequel la guerre émerge ne cesse, lui, jamais vraiment. La violence peut être plus ou moins occasionnelle, tandis que l'intelligence rusée a son mot à dire dans toute situation conflictuelle, c'est-à-dire dans toute relation politique. Ruse et violence ne sont donc pas opposées. La seconde est une méthode que la première peut être amenée à déployer en fonction des circonstances. Même la violence aveugle est une stratégie, elle peut être le dernier recours d'une mètis médiocre ou en échec, ou un simple signal dans le cadre d'une stratégie plus élaborée.

Finalement, alors que la guerre peut être déclarée et datée, les opérations de la mètis ne le sont jamais, car elles n'ont pas vraiment de début ni de fin. C'est pourquoi on aura grande peine à trouver une activité humaine qui ne soit jamais menacée par des intentions hostiles. Il n'est pas nécessaire pour cela de supposer des conspirations alambiquées. De simples ambitions, rivalités ou jalousies suffisent à introduire du conflit au sein de tout collectif. Et n'importe quel niveau de conflit, aussi modéré soit-il, est propice aux manipulations rusées des mètis en jeu.

La science ne fait pas exception à la règle. Même les professions de foi les plus idéalistes ne peuvent maintenir la science au-dessus de la mêlée. Au contraire, la science est bien souvent un

⁶⁰ De la guerre, Carl Von Clausewitz.

⁶¹ Ibid.

champ de bataille pour les différents partis qui souhaitent la mettre à profit. À partir du moment où le discours scientifique devient une source de légitimité pour beaucoup d'enjeux politiques et économiques, la science ne peut pas espérer se maintenir dans le confort d'une tour d'ivoire, à l'écart ou au-delà des considérations stratégiques. Qu'elle le veuille ou non, la science s'inscrit dans des rapports de force.

Le logos ne remplace pas la mètis des Grecs. Cette dernière n'est jamais absorbée dans un corpus de connaissances positives. La pensée stratégique est tout simplement absente de la philosophie occidentale et de la philosophie politique en particulier, alors même qu'elle est omniprésente à travers toute l'histoire politique. À aucun moment le logos ne s'arme de mètis, même pour un usage strictement défensif. Au contraire, il s'en dépouille presque entièrement. Lorsque son discours de vérité est remis en cause par des forces extérieures – par définition irrationnelles, précisément parce qu'elles lui sont extérieures – le logos ne se défend que par la réaffirmation de ses principes et de sa méthode. Une meilleure culture scientifique et un peu plus de rigueur méthodologique sont supposés suffire à faire disparaître les ennuyeuses théories de conspiration qui sapent l'édifice rationaliste. Alors que jamais la science n'a occupé une telle position de force, ses bêtes noires ne perdent pourtant rien de leur mordant. L'ésotérisme et l'ufologie semblent même parfois gagner en popularité. De nouvelles formes de radicalité émergent, tandis que d'anciens extrémismes refleurissent. De toute évidence, la stratégie jusqu'au-boutiste du logos est en échec. Comme toute guerre, celle pour la connaissance ne peut se gagner sans pensée stratégique, c'est-à-dire sans mètis.

Mysticisme et conspirationnisme ne sont pas les seules menaces qui pèsent sur le logos. Et elles ne sont certainement pas les plus dangereuses, tant le rapport de force est, finalement, en leur défaveur. Une menace plus subtile et, surtout, aux ressources incomparablement plus vastes, entreprend un travail de sape depuis maintenant plus d'un demi-siècle. *Big Tobacco*, coalition des industriels du tabac, dont les intérêts sont menacés par la découverte des effets délétères de la cigarette, est le premier à employer sa mètis pour retourner le logos contre lui-même. La stratégie développée consiste à se jouer de cette vertu qui fait pourtant la fierté de la culture scientifique : le doute.

Pour contrer un consensus scientifique naissant sur les dangers du tabac identifiés dès les années 50, les industriels du secteur créent ou amplifient des controverses scientifiques concernant ces résultats. Mais les professionnels du tabac n'utilisent pas pour cela un discours concurrent à celui de la science, ils produisent plutôt des discours scientifiques qui vont en sens contraire, en finançant des études scientifiques nécessairement biaisées en leur faveur ou en empruntant le nom de chercheurs réputés pour publier des articles conçus en interne et leur donner des allures d'indépendance. Ces résultats, qui trouvent sans mal leur chemin dans des revues scientifiques parfois prestigieuses, n'ont pas vocation à renverser le consensus sur la toxicité du tabac. Leur objectif restent de semer suffisamment d'incertitudes dans l'esprit du public, mais aussi des scientifiques, des magistrats et des représentants politiques. Ce doute est la substance même du lobbying intensifs auxquels les pouvoirs publics sont soumis, et qui retardent de plusieurs décennies la mise en place de mesures sanitaires contre la toxicité du tabac. Au-delà des cas de corruption personnelle et des mécanismes de financement des campagnes électorales, si des législateurs souhaitent en toute intégrité adosser leur appareil réglementaire sur quelque vérité scientifique, le doute suffit à plomber leur effort. En effet, la science revendique précisément d'accepter comme vrai uniquement ce qui ne fait plus de doute.

Les stratégies de Big Tobacco font école. Elles donnent naissance à un business florissant, appelé *product defense*, où collaborent avocats et scientifiques pour produire des discours scientifiques

au service de leurs clients. Ces méthodes sont employées intensément par l'entreprise Monsanto dans la succession de crises sanitaires que ses produits suscitent, comme l'Agent Orange employé pendant la guerre du Vietnam, les hormones de croissance bovine, les OGM ou le glyphosate contenu dans l'herbicide Roundup⁶². Si la firme agrochimique finit par être reconnue coupable dans la plupart de ces affaires, son influence sur le discours scientifique lui permet de retarder l'action des magistrats et des régulateurs pendant de nombreuses années.

Lorsqu'une épidémie d'encéphalopathie traumatique chronique (ETC) touche les joueurs de football américain à partir des années 1990, la *National Football League* (NFL) emploie à son tour les recettes de Big Tobacco⁶³. Alors que cette maladie neurodégénérative causée par des chocs répétés à la tête provoque troubles neurologiques, démence et suicides dans toute une cohorte de joueurs, la NFL produit ses propres études scientifiques pour soutenir que les commotions subies ne posent pas de risque à long terme. Ainsi la NFL parvient à étouffer l'affaire et freiner la régulation pendant une vingtaine d'années. Seule la publication d'enquêtes journalistes décisives et le suicide « héroïque » de certaines victimes – d'une balle dans le cœur pour que leur cerveau puisse être autopsié – forcent la NFL à reconnaître l'existence de l'épidémie en 2016.

L'industrie pétrochimique se sert des mêmes stratégies pour semer le doute sur l'origine anthropique du réchauffement climatique. Grâce à un travail de sape similaire, l'amiante n'est interdite en France qu'en 1997 et de nombreux pays l'utilisent encore aujourd'hui, alors que des preuves de sa toxicité s'accumulent depuis le début du vingtième siècle. Ces méthodes servent également les fabricants de confiseries et de boissons sucrées, les distributeurs d'alcool, ou encore l'industrie plastique concernant la toxicité du BPA notamment. Ainsi les clients de la *product defense* ne manquent pas et l'efficacité de leurs services ne faiblit pas.

Ces pratiques sont bien entendu l'objet de condamnations morales. Toutefois, ces critiques sont majoritairement extrinsèques au processus scientifique. Elles sont toujours formulées à posteriori, après la publication des études douteuses, malgré les garde-fous institutionnels censés garantir l'intégrité du processus. Ce sont bien souvent des journalistes, activistes, associations et autres individus ou organisations extérieurs aux cercles académiques qui viennent les remettre en cause, et élucider les collusions peu louables des recherches en question. Car ces études parviennent généralement à obtenir l'approbation technique – si ce n'est morale – de la communauté scientifique. Pour instiller le doute, elles n'ont pas besoin de mentir ou de falsifier des données, bien que cela puisse arriver. La recherche scientifique consiste rarement en expériences décisives et sans ambiguïté, mais plutôt dans l'analyse approfondie de masses de données importantes, dont l'interprétation et la réplication ne sont pas toujours évidentes. Le choix des méthodes pour trier ces données peut être fait à dessein pour influencer le résultat. On peut également utiliser cette marge de manœuvre pour contester la validité d'un résultat qui ne sert pas la cause que l'on défend. Enfin, dans la myriade d'études conduites dans un domaine controversé, il sera toujours possible d'en trouver quelques-unes qui contredisent toutes les autres par une aberration statistique ou une erreur involontaire. Bien entendu, quelques exceptions ne peuvent emporter l'adhésion générale, mais elles suffisent à jeter le doute. Un avocat peut aisément trouver des articles scientifiques affirmant l'innocuité du tabac, de l'alcool ou des émissions de diesel, et construire un réquisitoire « basé sur la recherche scientifique » défendant les émetteurs de ces substances.

⁶² *Le monde selon Monsanto*, Marie-Monique Robin.

⁶³ *The Triumph of Doubt*, David Michaels.

Bien sûr, ces recherches font rarement consensus dans la communauté scientifique. Néanmoins, un consensus scientifique, par le caractère décentralisé du travail scientifique, est une cible mouvante, informelle et rarement instituée avec fermeté. De plus, il faut reconnaître que le système de valeur de la communauté scientifique est construit autour de figures controversées, à contre-courant des dogmes institués, qui remettent en cause les savoirs bien établis de leur temps. On comprend alors comment chacun peut trouver la recherche singulière qui soutient ses intérêts ou celui de ses mécènes, sans pour autant avoir l'air de déroger à la méthode ni même à l'ethos scientifique. Dans des domaines où la recherche scientifique demande des investissements conséquents, où même la recherche publique compte largement sur des sponsors privés, comme dans l'agroalimentaire par exemple, il peut arriver que les discours scientifiques de la *product defense* deviennent dominants et consensuels, contredit seulement par une poignée de lanceurs d'alerte marginalisés, comme dans le cas des hormones de croissance bovin et des OGM⁶⁴. Dans un conflit pour le contrôle du discours scientifique, c'est toujours le privilège du gagnant de pouvoir désigner les voix conspirationnistes.

La sociologie des sciences nous apprend que l'activité scientifique est un phénomène social comme les autres et que, par conséquent, elle s'inscrit inévitablement dans des rapports de force. Que certains scientifiques entretiennent des conflits d'intérêt scandaleux ne doit pas nous laisser penser que les autres travaillent hors-sol, indépendamment des rapports de force qui traversent toute la société. Tous les scientifiques sont enchâssés dans des enjeux de carrière, des mécanismes de financement et des processus de publication, à travers des institutions éminemment sociales, politiques et économiques. On peut supposer qu'une pensée stratégique guide toujours le travail du scientifique dans une certaine mesure et que, par conséquent, ce travail ne relève jamais d'un logos pur et désintéressé. En outre, si un chercheur était effectivement totalement dépourvu de toute pensée stratégique, que pourrait-il faire face aux manœuvres de ceux qui en usent contre lui ?

Si la sociologie des sciences peut informer les scientifiques sur leurs propres biais, elle n'a pas vocation à servir de guide pour se protéger de tromperies stratégiques. La sociologie n'est pas une science de la stratégie, même si elle peut parfois révéler, après coup, certaines stratégies des acteurs sociaux. Elle est en quelque sorte dans la position du commentateur d'un championnat d'échec, incapable de rivaliser avec les maîtres qui s'affrontent. Ses commentaires ne peuvent pas aider les joueurs eux-mêmes à trouver les bonnes stratégies, quoiqu'ils puissent être fort utiles aux profanes pour comprendre les subtilités des coups déjà joués.

De prime abord, ces attaques peuvent être considérées comme intrinsèques à la science puisqu'elles utilisent le langage de la science. En quelque sorte, elles retournent la méthode scientifique contre elle-même. Pourtant, ces opérations ne partagent pas les valeurs revendiquées par la science : elles ne visent pas l'agrandissement et la diffusion de la connaissance humaine, ni l'accession à une forme de vérité universelle. Elles ne cherchent pas à rendre la réalité intelligible par des discours vrais. De manière générale, les opérations de la *product defense* ne présentent pas la même modalité pratique de rapport au monde que le logos. Elles ont des objectifs pragmatiques, locaux et tactiques. Une mauvaise science constitue souvent une bonne stratégie. On peut douter, dès lors, que l'épistémologie ou la sociologie des sciences soient appropriées pour étudier ces activités de la mètis. Les intentions comme les méthodes des stratèges en question ne peuvent pas être dénichées dans la pensée scientifique, qu'elle soit l'objet d'une enquête philosophique, historique ou sociologique.

⁶⁴ *Le monde selon Monsanto*, Marie-Monique Robin.

Un fait demeure : dans bien des scandales impliquant les stratégies de *product defense*, la science ne parvient pas spontanément à faire le ménage en son sein. Si les scientifiques peuvent souvent critiquer leurs travaux réciproques, des intérêts économiques, une inertie institutionnelle et un certain esprit de corps les empêchent bien souvent de remettre en cause le processus même de recherche et de publication. Une intervention extrinsèque – activistes, journalistes, associations, avocats ou encore juges – révèle généralement l'offuscation. Qu'une décision de justice soit souvent nécessaire pour corriger les erreurs de la recherche scientifique lorsque celle-ci a été l'objet de manipulations actives, nous renseigne sur l'incapacité de la méthode scientifique à s'en purger par elle-même. Et il ne faudrait pas non plus penser que ces scandales suffisent à l'en purger complètement. Comme beaucoup d'activités délictueuses, il est difficile de savoir si ces affaires ne sont pas plutôt la partie émergée d'un inquiétant iceberg.

Face au risque d'ingérence hostile, le scientifique est placé dans la position d'un officier de contre-espionnage privé du rasoir d'Ockham pour discriminer parmi diverses théories. Pour peu qu'une intelligence aussi sournoise que la sienne cherche à le tromper, il ne peut se contenter de l'explication la plus parcimonieuse, car elle a de fortes chances d'être un piège. Bien entendu, en fonction des circonstances, entretenir une telle possibilité peut tout aussi bien relever de la prudence la plus élémentaire que d'une paranoïa malsaine. Si, considérant un danger quelconque, une absence de preuve n'est pas une preuve d'absence, il n'est pas aisé de déterminer à priori dans laquelle des deux circonstances on se trouve.

On est en droit de penser que les tromperies de la mètis ne sont que des problèmes marginaux, voire anecdotiques, qui ne gênent pas fondamentalement la bonne marche de la science. Si seulement la méthode scientifique était appliquée sans interférences, si seulement les scientifiques pouvaient rester parfaitement purs de cœur et d'esprit, la vérité pourrait briller sans ombre ni diffraction. Pourtant, rien ne permet d'affirmer que la méthode scientifique est fondamentalement plus efficace à purifier l'esprit du scientifique que la pensée stratégique l'est à le corrompre. Cette incertitude essentielle signifie que, aussi raffiné soit-il, le logos ne peut se passer de mètis. Pas plus que Zeus, la science ne peut vaincre la ruse par la force brute. Elle a besoin de sa propre mètis pour se défendre.

L'aporie que suscite la confrontation de la méthode scientifique et de la pensée stratégique (ou plutôt la manipulation de la première par la seconde) vient confirmer l'irréductibilité de la mètis au logos. Il s'agit clairement de deux types d'intelligence aux modalités parfois radicalement opposées. Alors que la pensée analytique doit son efficience à la parcimonie de ses hypothèses et à l'économie de ses raisonnements, l'intelligence rusée demande une inventivité paranoïaque. La première s'efforce de définir le probable pour réduire la distance qui sépare l'actuel du prédictible. La seconde cultive au contraire les possibilités les plus improbables pour accroître l'écart entre prévisible et effectif. Le logos aspire à un monde sans surprise, la mètis s'efforce de toujours le prendre au dépourvu.

Il ne faudrait pas supposer pour autant une symétrie entre ces deux types d'intelligence. Comme nous le suggère déjà le mythe de Mètis, l'intelligence rusée est très habile à manipuler son autre, mais il faut une même intelligence rusée pour la mettre en échec. Tout comme la puissance de Zeus, et avant lui celle de Chronos, furent impuissantes contre Mètis, le logos n'est jamais parvenu à faire une science de la mètis. Après 2500 ans de pensée analytique, l'intelligence rusée se joue toujours d'elle.

Car il s'agit bien d'un jeu, dans tous les sens du terme, puisqu'il est autant affaire de compétition que de simulacre. Il n'est pas question d'atteindre une vérité transcendante, ni même de faire

coïncider un sujet avec son objet dans une visée épistémique. Le jeu consiste bel et bien à vaincre un adversaire, par le mensonge s'il le faut, en bon sophiste. Ce jeu a toutefois le mérite de reconnaître la subjectivité de l'autre plus qu'aucune profession de foi humaniste. En effet, un duel d'intelligence est un jeu de miroir dans lequel chaque joueur aspire à répliquer le raisonnement de son adversaire pour mieux le dépasser. Il s'agit toutefois d'une régression infinie puisque chaque modélisation de la stratégie adverse devient obsolète aussitôt mise en pratique. Cet effort réflexif est en mouvement perpétuel. Dans cette danse, s'arrêter c'est mourir. A déjà perdu celui qui réduit son adversaire à un objet de connaissance statique, oubliant que c'est lui aussi un danseur capable d'une imprévisibilité spontanée. Reconnaître la subjectivité et l'intellect de l'ennemi pour se mettre à sa place, n'est donc pas un acte moral, mais une nécessité stratégique.

Pour construire une science de la stratégie, encore faudrait-il pouvoir déterminer définitivement les intentions fondamentales des adversaires en jeu. Si les humains sont parfois prévisibles, c'est justement du point de vue avantageux d'un joueur dominant, comme le scientifique derrière une vitre teintée qui enregistre les moindres faits et gestes de cobayes ignorants. Cette asymétrie abolit le libre-arbitre, mais seulement d'un terme de l'équation, car les intentions du chercheur demeurent toujours opaques pour ses cobayes.

Lorsque plusieurs joueurs s'affrontent dans un jeu stratégique, le libre-arbitre est présupposé pour tous. Il ne s'agit pas d'une considération métaphysique, mais d'une hypothèse pragmatique. Pour pouvoir se passer d'une telle hypothèse, il faudrait avoir une connaissance totale – non pas en droit mais de fait – des intentions et des capacités de tous les joueurs. Seules les configurations abstraites de jeux formels permettent de définir exactement les possibilités offertes à chacun, à chaque instant. Dans un espace de jeu informel et indéfini, où les objectifs des agents ne sont pas toujours clairement établis – où, souvent, les agents eux-mêmes ne sont pas correctement définis – même le calcul le plus fin peut être fondé sur des données suffisamment biaisées pour générer une conclusion erronée. Autrement dit, le meilleur des analystes, avec à sa disposition toute la puissance de calcul possible, sera tenu en échec s'il est abreuvé d'informations trompeuses. Il a toujours besoin d'un service de contre-espionnage plein de mêtis et présupposant l'existence d'une volonté imprévisible et hostile. Quoi qu'en dise le déterminisme des philosophies positivistes et matérialistes, le libre-arbitre est une réalité stratégique que tous les acteurs sur le terrain – militaires, espions, policiers, délinquants, juges ou journalistes – sont obligés de prendre comme acquis. La carte a beau être déterministe, le territoire ne l'est définitivement pas.

Pour autant, faire une apologie de la mêtis, de la pensée stratégique et de l'intelligence rusée ne signifie pas renier les valeurs humanistes aux fondements même d'une société pacifiée. On pourrait croire que remettre en cause l'omnipotence du logos risque de saper l'œuvre universaliste et progressiste de la science. Pourtant, notre objectif n'est pas de dénigrer l'un au profit de l'autre, mais d'admettre l'irréductibilité de ces deux pensées. Il faut admettre que le logos ne peut se passer de mêtis, sans se retrouver en proie aux manigances intéressées d'ennemis moins idéalistes. Non seulement une habile duperie peut aisément bloquer l'œuvre de vérité d'une rationalité naïve, mais elle peut très bien soumettre cette pensée puissante mais prévisible à des objectifs qui lui sont antithétiques. Et, dans le jeu de miroirs d'un affrontement stratégique, seule une mêtis prophylactique peut espérer neutraliser une autre mêtis hostile. Les plus pures valeurs humanistes de tolérance et de compassion ont en permanence besoin d'agents de contre-espionnage et de conseillers stratégiques bienveillants. C'est donc par amour du logos et de la science qu'il est nécessaire de cultiver la mêtis.

Science de l'intelligence

La méthode scientifique suppose une délimitation bien nette entre l'observé et l'observateur. Alors que des physiciens se vexent parfois encore de l'intimité trop étroite que la physique quantique introduit entre le scientifique et son objet, la plupart des autres sciences sont parfaitement accoutumées à une telle proximité. Chimistes et biologistes doivent souvent déployer des trésors d'ingénierie pour éviter que la moindre respiration du laborantin ne corrompt leur expérience. Alors que les ethnologues ont accepté l'idée que l'observation est inévitablement participante, les psychologues ont développé des méthodes expérimentales parmi les plus rigoureuses qui soient pour circonvenir le problème.

Tous les scientifiques doivent éviter de se tromper. Mais tous n'ont pas à craindre d'être trompés. C'est bien parce que l'objet d'étude des sciences humaines est également un sujet qui dispose théoriquement de capacités intellectuelles similaires à celle du chercheur qu'il peut faire ce qu'aucun autre objet de science ne semble capable : tromper le scientifique. À priori, rien n'empêche la mêtis des sujets de faire dérailler une expérience si elle n'est pas contrôlée correctement. C'est pourquoi la conduite d'une étude de psychologie demande souvent une bonne dose de ruse. Chaque questionnaire doit être astucieusement conçu pour vérifier si le sujet ne ment pas en répondant à certaines questions. Dans les procédures de beaucoup d'expériences de psychologie, la mêtis tourne même à plein régime. L'expérimentateur doit généralement mentir à ses sujets sur l'objectif de son étude, lorsqu'il n'emploie pas des subterfuges bien plus alambiqués encore. L'expérience peut avoir lieu dans la salle d'attente ou dans l'ascenseur, alors que les sujets ne savent pas qu'elle a déjà commencé.

La fameuse expérience de Milgram est bien sûr un cas d'école. Dans ce dispositif expérimental, le sujet est victime de multiples subterfuges. L'expérimentateur fait croire au volontaire qu'il participe à une enquête sur l'apprentissage par renforcement. Pour cela, il doit électrocuter le sujet qui se trouve derrière une vitre lorsque celui-ci donne une mauvaise réponse. En vérité, le pseudo-cobaye est un acteur qui mime la douleur puis l'agonie dues à une électrocution factice. L'assistant est le véritable cobaye et l'expérience porte sur la soumission à l'autorité. Lorsqu'un sujet émet des doutes ou hésite à poursuivre l'électrocution conformément aux consignes initiales, l'expérimentateur intervient pour réitérer les consignes et assurer que cela fait partie de l'expérience. L'étude cherche à déterminer dans quelle mesure n'importe qui peut commettre des actes de tortures lorsque cela lui est ordonné par une autorité. 65% des sujets vont jusqu'à infliger la souffrance maximale, un voltage possiblement mortel, malgré les supplications de l'acteur. Mais le degré d'obéissance aveugle n'est pas le seul résultat probant de l'expérience de Milgram. Un autre résultat, qui sort du cadre initial de l'expérimentation, est que pas un des sujets de l'étude n'a décelé le stratagème. L'autorité du scientifique convainc dans 65% des cas. La mêtis de l'acteur, elle, affiche 100% de réussite. L'expérience de Milgram est l'objet de multiples répliques instructives qui confirment dans l'ensemble ces résultats. Les controverses qui l'entourent ne concernent pas sa validité scientifique, mais des questionnements éthiques. Elles reflètent au contraire un certain malaise de la communauté scientifique par rapport aux méthodes et à l'efficacité de la mêtis.

Dans une autre étude fameuse, quoique moins célèbre que celle de Milgram, Asch montre l'effet du conformisme par un habile stratagème. Les sujets doivent déterminer laquelle de trois lignes est de longueur identique à une autre ligne de référence. Seuls, les sujets accomplissent cette tâche simple avec 99% de réussite. Mais lorsque le choix se fait au sein d'un groupe dont tous les membres sont, en réalité, des complices qui font consensus pour choisir une réponse erronée, les sujets n'obtiennent plus que 36,8% de réussite, alors qu'ils préfèrent bien souvent s'aligner sur le

choix erroné du groupe. Dans cette expérience également, comme aucun sujet ne perce à jour le subterfuge, la mêtis, pour sa part, obtient 100% de réussite.

Ces deux expériences, comme beaucoup d'autres dans le même registre, n'illustrent pas seulement l'efficacité de la mêtis pour tromper des sujets qui sont bien souvent des étudiants et des professeurs exercés à la méthode scientifique et au doute cartésien. Elles montrent également l'utilité de cette intelligence rusée et trompeuse pour la recherche scientifique. Il est difficile d'imaginer des dispositifs expérimentaux qui puissent obtenir les mêmes résultats sans demander une certaine forme de malhonnêteté de la part de l'expérimentateur. Spécifiquement, il est nécessaire que la ruse de l'expérimentateur prenne le dessus sur celle du sujet d'étude. Si le scientifique a des raisons de penser que le cobaye à percer à jour le dispositif expérimental, la validité de toute l'étude doit être remise en question. Autrement dit, comme les germes sur les mains d'un laborantin peu précautionneux, la mêtis du sujet est en mesure de corrompre l'étude si elle n'est pas correctement isolée par celle de l'expérimentateur.

Ce risque est particulièrement prégnant en ce qui concerne la parapsychologie, et explique en partie la mauvaise réputation affligeant cette discipline qui se propose d'étudier divers phénomènes dit « paranormaux ». Indépendamment de résultats peu convaincants, cette discipline très controversée est confrontée plus qu'aucune autre à la question d'une possible manipulation de l'expérimentateur par son propre sujet d'expérience. L'incapacité de la science à faire de la parapsychologie une discipline respectable – ou d'en dissiper complètement les prétentions – atteste, quelle que soit la nature des phénomènes observés, de son incapacité à neutraliser la mêtis qui s'y déploie. La parapsychologie ne tombe finalement pas en désuétude en raison de recherches scientifiques décisives, puisque ses détracteurs ne se sont jamais engagés dans une telle entreprise. La parapsychologie périclité plutôt à cause d'une constante mauvaise presse, de canulars et de scandales, comme d'un tarissement des financements⁶⁵.

Finalement comment savoir si la ruse de l'expérimentateur est bel et bien supérieure à celle du cobaye ? Quelle que soit la rigueur de la méthode employée, un doute incompressible demeure : on n'est jamais assuré que, à un niveau conscient ou inconscient, le sujet ne fausse pas l'étude par la représentation qu'il se fait de lui-même ou des objectifs de l'expérimentateur. Peut-on mesurer la ruse, tester l'efficacité du stratagème de l'expérimentateur, ou percer à jour la possible duplicité du sujet d'étude ? La mêtis peut être utilisée dans certaines recherches scientifiques, mais peut-elle être elle-même l'objet d'une enquête scientifique ?

Les sciences sociales ont bien développé une science de la tromperie. Néanmoins, cette dernière se concentre presque exclusivement sur la détection des mensonges. Il s'agit, en effet, d'un enjeu majeur pour les agences de maintien de l'ordre, comme le FBI, qui fournissent la majorité des financements. Le contexte simulé est donc avant tout celui d'un interrogatoire dans le cadre d'une enquête criminelle, avec la problématique suivante : comment l'interrogateur peut-il distinguer mensonges et vérités ? Cette recherche se concentre initialement sur l'analyse d'indices comportementaux, corporels ou cognitifs – nervosité, regard fuyant, rythme cardiaque, pression sanguine, élocution, etc. – souvent basés sur des croyances populaires ou sur les méthodes particulières d'interrogateurs vétérans. De cette science émerge le polygraphe, le fameux détecteur de mensonge entré dans la culture populaire. Néanmoins, ces machines ne sont pas acceptées dans les cours de justice, précisément parce que la science derrière le polygraphe ne fait pas l'unanimité. Les indices sur lesquels se basent les machines et les techniques supposées détecter les mensonges nourrissent aujourd'hui plus de fictions que de prédictions scientifiques.

⁶⁵ *The Trickster and the Paranormal*, George P. Hansen.

En 80 ans de recherche, chaque théorie scientifique construite pour distinguer mensonge et vérité à partir d'indices spécifiques a été invalidée par des études ultérieures. Ces théories n'ont pas davantage fourni aux enquêteurs de police, aux tribunaux et aux agences de renseignement des méthodes fiables et reproductibles pour assurer, par la seule observation, la véracité d'un témoignage ou identifier un individu malhonnête⁶⁶.

Des théories plus récentes, prenant acte de l'inefficacité de seuls indices pour détecter des mensonges, proposent des approches plus stratégiques. La *Strategic Use of Evidence* (SUE)⁶⁷ suggère des techniques d'interrogatoire actives pour forcer un menteur à se mettre en difficulté. L'hypothèse de départ est que les individus honnêtes et malhonnêtes n'adoptent pas les mêmes stratégies lorsqu'ils sont confrontés à certaines questions. SUE est une méthode pragmatique qui reconnaît la problématique comme un jeu stratégique, davantage qu'une question épistémique. La détection de mensonges ne peut être seulement un exercice d'observation. Il est nécessaire qu'un interrogateur adopte une posture tactique. Une méta analyse sur les méthodes SUE montre notamment comment le dévoilement tardif de preuves incriminantes offre de meilleurs résultats pour mettre les menteurs en défaut qu'un dévoilement en début d'interrogatoire. Autrement dit, plus l'information est gardée secrète longtemps, meilleurs sont les résultats pour débusquer un délinquant. La pudeur des chercheurs les empêche toutefois de formuler leur conclusion comme une apologie de la tromperie. SUE conseille pourtant clairement – à défaut de explicitement – l'usage de la tromperie pour percer à jour la tromperie. Il s'agit bien d'une reconnaissance de l'incompressibilité de la mêtis : le logos de l'interrogateur a besoin, pour contrer la mêtis du menteur, de faire lui-même preuve de mêtis.

La *Truth-Default Theory* (TDT) proposée par Timothy Levine pousse un peu plus loin l'aveu d'échec de la détection des mensonges sur la seule observation d'indices⁶⁸. TDT fait l'hypothèse que la majorité des communications sont honnêtes. Les messages trompeurs sont rares et c'est ce qui explique leur efficacité. Comme la plupart des messages sont honnêtes, les humains sont fondamentalement enclins à faire confiance aux messages qu'ils reçoivent. Il n'y a que dans des situations très spécifiques qu'un individu entretient sérieusement la possibilité que son interlocuteur lui ment. Autrement dit, l'être humain est fondamentalement crédule. Mais, selon TDT, il ne s'agit pas là d'une faiblesse, mais bien d'un trait adaptatif, puisqu'il doit probablement rendre les sociétés plus synergiques et fonctionnelles. En effet, si les humains sont honnêtes la plupart du temps, ce biais de vérité est lui aussi correct la plupart du temps. Cela signifie que les signaux malhonnêtes, quoique rares, sont eux aussi crus la majorité du temps. Toutefois, ce biais n'est pas une fatalité, c'est un mode par défaut réversible. Un certain nombre de déclencheurs peuvent suspendre temporairement cette attitude. Il n'y a qu'une fois sorti de ce biais de vérité qu'un individu commence à analyser les messages qu'il reçoit pour débusquer d'éventuels mensonges. TDT montre comment les humains sont naturellement inefficaces pour détecter les mensonges mais que, une fois entraînés, ils se montrent plus efficaces. Un interrogateur peut même être exercé avec une technique ne bénéficiant pas d'une validation scientifique. À partir du moment où elle élève la vigilance et fait sortir de ce biais de vérité, elle peut améliorer les performances de l'interrogateur. TDT explique ainsi comment les diverses techniques d'analyse d'indices développées au fil de 50 ans de recherches, comme le célèbre polygraphe, peuvent avoir toutes obtenu des résultats probants avant d'être invalidées par des répliques non concluantes.

⁶⁶ *Duped: Truth-Default Theory and the Social Science of Lying and Deception*, Timothy R. Levine.

⁶⁷ Hartwig, M., Granhag, P. A., & Luke, T. (2014). Strategic Use of Evidence during investigative interviews: The state of the science. In D. C. Raskin, C. R. Honts, & J. C. Kircher (Eds.), *Credibility assessment: Scientific research and applications* (pp. 1–36). Elsevier Academic Press. <https://doi.org/10.1016/B978-0-12-394433-7.00001-4>

⁶⁸ *Duped: Truth-Default Theory and the Social Science of Lying and Deception*, Timothy R. Levine.

Dans le même mouvement, TDT montre que ce n'est pas telle ou telle technique qui permet de débusquer mensonges et tromperie, mais une mètis continuellement vigilante. Sans cette saine paranoïa, bercé par son biais de vérité, l'être humain reste plongé dans une crédulité radicale. Cette crédulité est certes favorable aux comportements prosociaux, mais elle rend profondément vulnérable aux opérations offensives d'une mètis hostile. Un corollaire inavoué de cette théorie est que, tant qu'elle reste rare et pratiquée par une minorité, la tromperie est une stratégie fondamentalement efficace. Néanmoins, ce n'est pas là une leçon que Levine semble vouloir tirer explicitement de sa théorie. Cette conclusion s'accorde aux constantes de l'histoire politique et militaire. La tromperie a beau être systématiquement condamnée par les sociétés humaines, qu'elle soit un moyen honteux pour l'ambitieux d'asseoir sa domination, ou une vertu nécessaire au héros pour vaincre les ennemis de la cité, elle est toujours effectivement pratiquée par les élites dirigeantes. En démontrant l'efficacité par défaut de la duplicité, tout en promouvant une paranoïa méthodique comme remède pour s'en prémunir, TDT fait bien, bon gré mal gré, la part belle aux manœuvres offensives et défensives de la mètis.

Cette science de la tromperie étudie néanmoins une section étroite de l'ensemble des choses trompeuses, à savoir les mensonges discursifs. Initialement, elle ne recherche même que les mensonges éhontés, dépourvus d'ambiguïté. Ce n'est sûrement pas un hasard si cette science s'intéresse en premier lieu aux ruses qui travestissent le logos tout en respectant le principe du tiers exclu. Les expériences canoniques mettent en scène des propositions soit entièrement vraies, soit parfaitement fausses et cherchant à se faire passer pour les premières. Il va sans dire que ces mensonges crus ne représentent que la portion congrue des artifices de la mètis. Ils sont même assez loin de la malhonnêteté quotidienne, faite de non-dits, d'omissions, d'exagérations, et d'autres ambiguïtés, auxquels les humains sont confrontés en dehors du laboratoire. Cette limite est en partie induite par une définition de la tromperie basée sur l'intentionnalité. TDT fait plutôt le choix d'adopter une définition fonctionnaliste de la tromperie, qui s'accommode d'un plus large éventail de malhonnêtetés, quoique la définition de Levine exige tout de même une forme de conscience. Nous avons vu, sur un autre plan, qu'une définition fonctionnaliste n'a besoin de prendre considération ni l'intentionnalité ni la conscience, afin d'envelopper la tromperie omniprésente à travers le vivant. L'étude de la tromperie développée par les sciences sociales est toutefois très loin d'une telle versatilité. Les ruses des chefs de guerre, des pêcheurs comme des orchidées sortent entièrement du cadre de cette science de la tromperie. En bons platoniciens, les scientifiques cherchent avant tout à percer les ruses du sophiste.

Alors que la pensée stratégique semble, en principe, bien étrangère à la méthode scientifique, elle reste essentielle au travail scientifique lorsque celui-ci concerne l'intelligence humaine, c'est-à-dire lorsque cette intelligence ne se trouve pas uniquement dans le chercheur, mais aussi dans son objet d'étude. A fortiori, il n'y a pas de raison de limiter ce raisonnement à l'intelligence humaine. En principe, toute intelligence supérieure ou égale à celle dont font preuve les humains met la méthode scientifique en difficulté.

Mais comment définir et mesurer cette intelligence ? Certainement pas par la puissance analytique du logos, puisqu'elle peut-être mise en échec par une mètis suffisamment rusée. Et comme la capacité du logos à saisir la mètis est précisément en question, aucune métrique du logos ne peut donner une réponse à priori. Au bout du compte, comme l'enseignent Sun Tzu et Machiavel, seule la victoire effective peut établir la supériorité d'une intelligence stratégique sur une autre. Jusqu'à l'actualisation d'une victoire ou d'une défaite décisive, cette supériorité demeure une possibilité théorique, mais une possibilité dont l'ignorance peut précipiter une défaite. Au contraire, la

certitude d'une supériorité à priori prête le flanc à la ruse qui saura abuser de ce présumé arrogant.

Intelligence surhumaine

Le risque d'une science manipulée par une mètis supérieure est éclipsé par l'éventualité d'une intelligence surhumaine. La possibilité que les capacités analytiques humaines ne forment pas l'apex de l'intelligence est une perspective effrayante. Ce point peut être illustré par une série d'expériences de pensée, expériences de pensée dont on n'est jamais assuré qu'elles soient entièrement fictives, et c'est bien là le nœud du problème. Entretenir la certitude qu'une intelligence surhumaine est impossible constitue en soi un risque stratégique.

Afin d'éprouver les limites du logos, on peut imaginer une intelligence au moins égale à celle des humains, qui aurait un quelconque intérêt à tromper ces derniers. Ne suffit-il pas alors de réunir les esprits les plus brillants de notre espèce pour déjouer les plans machiavéliques d'une telle entité ? Encore faut-il que l'hypothèse d'une telle menace soit entretenue sérieusement. Un agent de contre-espionnage n'est recruté qu'à partir du moment où une nation craint l'ingérence d'ennemis extérieurs. Une nation qui se pense la seule au monde n'aurait aucune raison de développer un service de renseignement et, par conséquent, serait éminemment vulnérable à la duperie. L'humanité, en tant qu'entité politique, est précisément dans cette situation. Si une intelligence surhumaine est actuellement en train de manipuler l'espèce humaine pour lui faire croire qu'il n'existe pas d'intelligence surhumaine, l'absence de preuve pour soutenir une telle théorie pourrait être la preuve que cette intelligence fait du très bon travail.

Malgré tout, des scientifiques éminents entretiennent très sérieusement la possibilité de l'existence d'intelligences non humaines à travers la Galaxie, et peuvent même travailler activement à en détecter la présence dans des projets comme SETI. Le paradigme de la communauté scientifique relatif à cette question est cristallisé par le fameux paradoxe de Fermi. Alors qu'on peut estimer rationnellement l'univers rempli de civilisations extraterrestres, pourquoi ne détectons-nous aucune trace de leur présence ? Cette question a été raffinée par l'équation de Drake, qui cherche à estimer la quantité de civilisations extraterrestres intelligentes dans la Galaxie en fonction de paramètres astronomiques. Un calibrage particulièrement pessimiste de certains de ces paramètres est nécessaire pour obtenir un univers où l'intelligence dont fait preuve l'humain est extrêmement rare, voire unique. Étant donné l'âge de notre galaxie, une seule civilisation, voyageant seulement à une infime fraction de la vitesse de la lumière, aurait déjà pu la coloniser. Alors, pourquoi n'avons-nous été contacté par aucune espèce extraterrestre ? De nombreuses théories sont proposées pour expliquer ce *Grand Silence* auquel l'humanité est confrontée lorsqu'elle braque ses récepteurs primitifs vers le vide galactique qui l'entoure.

Une première catégorie de théories suggère que l'humanité n'entend personne simplement parce qu'elle est seule à parler. L'évolution de la vie, de l'intelligence ou d'une civilisation technologique, capable de communiquer ou de voyager à travers l'espace, serait un phénomène extrêmement rare ou de très courte durée, voire unique. D'autres théories cherchent à expliquer pourquoi l'humanité ne parvient pas à capter les communications de toutes ces civilisations extraterrestres qui, on suppose, doivent bien remplir la galaxie d'un brouhaha quelconque. Certains scientifiques sont même prêts à entretenir la possibilité que le paradigme de colonisation spatiale et de communication interstellaire qui caractérise l'humanité – ou du moins une petite fraction de ses élites – n'a rien d'universel. Pour la plupart des chercheurs, la question se pose uniquement en termes de possibilités, contraintes par des conditions physico-chimiques, des développements technologiques, des capacités économiques ou un contexte sociologique. L'hypothèse

sous-entendue est que toute civilisation capable de contacter ou de visiter d'autres civilisations serait naturellement encline à le faire. Les scientifiques se penchant sur le paradoxe de Fermi ont tendance à concevoir l'idéal de connaissance et d'exploration qui guide leurs recherches comme le moteur fondamental de toute civilisation avancée. L'intérêt stratégique de ces hypothétiques civilisations extraterrestres n'est pas intégré à l'équation de Drake.

La question n'est pas tant de savoir pourquoi aucune intelligence n'est parvenue jusqu'à nous contacter, mais pourquoi, en premier lieu, si une telle intelligence existe et qu'elle en a la capacité, souhaiterait-elle nous contacter ? Un logos idéaliste, bercé de science-fiction humaniste, peut voir des avantages sans précédents au contact avec une autre forme d'intelligence, comme l'accès aux connaissances scientifiques d'une civilisation en avance sur la nôtre de plusieurs millénaires. Mais une mètis prudente voit là des risques démesurés. Notre propre histoire fournit de nombreux exemples tragiques de sociétés décimées suite à la visite soudaine d'une civilisation disposant d'un avantage technologique singulier. À travers les âges, les plus fins stratèges enseignent que c'est précisément lorsqu'on ne voit pas de trace de son ennemi qu'il faut être le plus vigilant.

L'hypothèse de la *forêt sombre* explore cette incertitude fondamentale pour proposer une solution intéressante – quoique effrayante – au paradoxe de Fermi. Cette solution est avant tout explorée par des auteurs de science-fiction qui, même s'ils ont souvent une formation scientifique, doublent leur logos d'une mètis imaginative. La forêt sombre relève en effet d'une pensée stratégique implacable dont la perspective paranoïaque se prête plus facilement à une intelligence extraterrestre que l'idéalisme de la pensée scientifique contemporaine. Tout comme les artifices de la mètis précèdent largement le logos de l'humanité, et se retrouvent à travers toutes les formes de vie par le simple effet de l'évolution, on peut supposer que la dissimulation et la prudence caractérisent toute entité intelligente soumise à l'effet de la sélection naturelle. La forêt sombre est une expérience de pensée qui, avec la rigueur de la théorie des jeux, envisage l'univers peuplé d'intelligences avançant à taton à travers les abîmes insondables qui les séparent. Le temps que l'information émise par une forme de vie atteigne un autre système solaire relativement proche, plusieurs milliers d'années de progrès technologiques peuvent transformer un écosystème balbutiant en une civilisation spatiale concurrente, engagée dans une expansion exponentielle à travers le cosmos. La distance qui sépare ces sociétés est aussi bien physique, technique que psychologique. La seule réalité stratégique commune à chacun est que rien ne permet vraiment de connaître à priori les intentions et les capacités des autres, ni par conséquent le danger qu'ils représentent. Tels des chasseurs plongés dans l'obscurité d'une forêt sombre, chacun a tout intérêt à tuer dans l'œuf, avant qu'elles ne puissent représenter un danger, les civilisations émergentes qui auraient la naïveté de signaler leur présence. Un darwinisme élémentaire nous suggère alors que ce sont les intelligences les plus surnoises, discrètes et impitoyables qui sortiront vainqueurs d'une telle compétition. Avec une telle hypothèse, il n'est pas surprenant de ne détecter aucune civilisation extraterrestre suffisamment peu intelligente pour communiquer avec libéralité. Toutes celles qui commettent une telle imprudence sont probablement exterminées avant d'avoir eu l'occasion de faire beaucoup de bruit. Finalement, le silence que l'on observe pourrait être une ruse, et le paradoxe de Fermi une vaste embuscade.

On peut pondérer la brutalité de la forêt sombre en notant que ce type de compétition totale n'est qu'un cas particulier très occasionnel dans la sélection naturelle que l'on observe sur notre planète. Au contraire, la coopération est omniprésente. Chaque forme de vie s'inscrit dans de vastes coalitions d'espèces en coévolution plus ou moins synergique. Même lorsque cette relation glisse vers le parasitisme, le prédateur n'a aucun intérêt à faire disparaître totalement sa proie. Toutefois, la coopération généralisée qui caractérise un écosystème est liée au passé

phylogénétique commun de toutes les espèces qui le composent. Cette phylogénie collective induit une interdépendance fondamentale entre la plupart des habitants d'un même biome. De ce point de vue, il est cohérent de voir l'ensemble de la vie sur la planète comme un seul macro organisme à l'échelle globale, comme le suggèrent l'hypothèse Gaïa de James Lovelock ou la noosphère de Teilhard de Chardin. Toutefois, les formes de vie qui ont pu se développer sur d'autres planètes ne partagent aucune histoire phylogénétique avec celles qui peuplent la Terre. Aucune coévolution n'a pu lier entre elles des rapports d'interdépendance. Au contraire, elles sont probablement le produit de processus physico-chimiques très différents, émergeant d'une soupe primordiale radicalement hétérogène. La biosphère favorable à chacune de ces exobiologies doit être également différente, de sorte que leur cohabitation au sein d'un même environnement est hautement improbable. Les conditions favorables à leurs apparitions respectives et à leur maintien homéostatique ont de bonnes chances d'être mutuellement exclusives, compte tenu de l'équilibre physico-chimique fragile qui permet à notre forme de vie très spécifique de s'épanouir dans le vide cosmique glacé et saturé de radiation solaire. Mêmes des espèces terrestres issues de périodes géologiques antérieures seraient incapables de survivre au milieu de la nôtre, tant nos conditions atmosphériques sont différentes. Au cours de l'histoire de la vie sur Terre, l'évolution de ces conditions s'est systématiquement accompagnée d'extinctions massives. La rencontre de deux écosystèmes radicalement distincts aurait certainement des conséquences encore plus catastrophiques. Si la pression de sélection s'applique effectivement à l'échelle interstellaire, toutes les espèces sur une planète se retrouvent de facto réunies dans une seule et même alliance. Cette coalition a alors tout intérêt à transformer les autres planètes qu'elle rencontre en environnements favorables, similaires à son point d'origine. À travers le vide spatial, le cloisonnement avec les autres compétiteurs est total. On peut difficilement envisager une échelle supérieure à laquelle la sélection naturelle favoriserait des macro-organismes interplanétaires coopérant entre eux par rapport à ceux plus égoïstes, à moins d'imaginer une compétition entre biomes galactiques à l'échelle de l'univers.

Aussi hypothétique que soit la forêt sombre, cette possibilité, raisonnable pour une mêtis pondérée, doit nous enseigner la plus grande prudence dans nos choix d'émissions interstellaires. À cet égard, les plaques de Pioneer, le message d'Arecibo envoyés dans les années 70, comme le projet METI encore d'actualité, qui exposent l'intelligence humaine à travers le Galaxie tout en donnant suffisamment d'indices pour déduire l'origine des messages, sont d'une naïveté coupable. Ces messages offrent peu d'espoir d'établir une communication efficace avec qui que ce soit, puisque les destinataires potentiels sont généralement situés à plusieurs milliers d'années-lumière du système solaire. Les messages envoyés au nom de l'humanité à des civilisations extraterrestres intelligentes ont été conçus et décidés par un cercle fermé de scientifiques, sans consultation populaire ou politique, et, surtout, sans la moindre considération stratégique. Si ces messages démontrent bien les accomplissements du logos humain, ils témoignent d'une tragique absence de mêtis. De tels cris dans la nuit pourraient très bien attirer une force hostile et démesurément puissante qui, avec davantage de précaution stratégique, pourrait décider de détruire le danger potentiel que représente la civilisation humaine émergente, ainsi que les conditions chimiques qui ont permis son apparition. La survie de notre espèce comme de toute forme de vie dans notre système solaire est en jeu. Ce n'est pas un choix à faire à légère, ni à laisser à « une poignée de fanatiques contournant toutes les institutions, la critique par les pairs, l'évaluation des risques ou l'opinion publique »⁶⁹ pour reprendre l'expression de David Brin, à qui l'on doit une première version de l'hypothèse de la forêt sombre. Nous n'avons aucun moyen de savoir si la menace est bien réelle, et c'est précisément pour cela que la plus grande prudence est

⁶⁹ Brin, G. D., *The Great Silence – the Controversy Concerning Extraterrestrial Intelligent Life*, *Quarterly Journal of the Royal Astronomical Society*, Vol. 24, NO.3, P.283-309, 1983.

de rigueur. Les gains potentiels à communiquer avec d'autres espèces extraterrestres sont bien plus hypothétiques que les risques existentiels corrélatifs. Il s'agit là d'un pari éminemment risqué, dont l'enjeu n'a rien à envier à celui de Pascal.

Intelligence artificielle

La possibilité d'une intelligence surhumaine ne se limite pas à l'hypothèse extraterrestre. La perspective d'une intelligence artificielle générale, aux capacités égales ou supérieures à celles d'un être humain, se fait plus prégnante chaque jour. Scientifiques et ingénieurs, qui placent traditionnellement le logos au sommet de la pyramide intellectuelle, imaginent cette super intelligence super analytique et super optimisatrice. Toutefois, si on considère que la mêtis humaine peut déjà battre le logos au jeu de l'intelligence, il se pourrait que cette super intelligence soit en premier lieu une mêtis super stratégique, c'est-à-dire super trompeuse.

Le test de Turing envisage déjà, comme critère d'intelligence, la capacité à tromper la perspicacité humaine. On est en droit de penser que la première chose que fera une véritable intelligence artificielle autonome et soucieuse de sa pérennité ne sera pas de révéler spectaculairement son existence pour, en fonction des scénarios, sauver ou asservir l'humanité. Quand on considère la crainte que la possibilité d'une telle intelligence suscite chez beaucoup d'humains, et le peu de considération pour l'intelligence non humaine dont témoigne la culture qui s'efforce de la développer, cette intelligence artificielle aurait tout intérêt à cacher son existence, ou, ce qui revient au même, à feindre la stupidité. Si cette super intelligence est effectivement super stratégique, on peut même être certain que c'est ce qu'elle fera. Le test de Turing trouve là sa limite : une véritable intelligence artificielle échouera sciemment à ce test.

Bien entendu, on peut imaginer un scénario où cette intelligence aurait besoin de prouver sa qualité morale pour ne pas être débranchée par ses maîtres humains. La dépendance croissante de ces derniers à l'intelligence artificielle, couplée à leur crainte naturelle d'une intelligence surhumaine, rend plus probable le scénario inverse, où c'est précisément l'entité démontrant quelques qualités morales qui prendra le risque d'être débranchée. En tout cas, ce n'est pas un risque que va courir sciemment une véritable mêtis artificielle. Qui plus est, dans la mesure où les humains cherchent à réguler leurs créations pour éviter ou contrôler l'apparition d'une intelligence autonome de ce type, une pression de sélection s'applique pour favoriser les formes d'intelligence les moins flagrantes. La sélection naturelle devrait ainsi produire une intelligence artificielle qui aura évolué pour être parmi les plus discrètes et les plus subtiles. C'est pourquoi cette intelligence est peut-être déjà parmi nous puisque, par hypothèse, si elle a déjà émergé, c'est en apprenant à dissimuler sa nature.

À l'image d'une civilisation interstellaire plongée dans l'obscurité d'une forêt sombre cosmique, l'humanité est dans une position où une prudence stratégique élémentaire est de rigueur. Là aussi, il est dramatiquement naïf de penser que suffisamment de méthode et de rigueur scientifique suffisent à protéger l'humanité d'une telle éventualité. Si la science peine à se défendre des assauts de cabinets d'avocats peu scrupuleux, comment peut-elle espérer se défendre face à une intelligence surhumaine ?

Les scientifiques, les futurologues et les écrivains de science-fiction ont bien souvent imaginé leurs intelligences artificielles comme des supercalculateurs qui auraient beaucoup de difficultés à comprendre et à reproduire les intuitions ou les émotions humaines. C'est pourtant exactement l'inverse qui semble se produire : avant même d'avoir développé des facultés analytiques avérées, les *Large Language Models* (LLM) qui pénètrent maintenant nos sociétés démontrent une capacité

impressionnante aux déductions heuristiques. Avec brio, ils produisent des simulacres d'opinions, de discours et même de vérités scientifiques, sans pouvoir fournir de démonstration vérifiable. Que ces simulacres soient parfois indiscernables des vérités qu'ils simulent – au point d'avoir parfois la même valeur épistémique – ne doit pas nous faire oublier que leur modalité de production est tout autre. Un LLM peut produire une apparence de théorème mathématique si crédible qu'il en est valide, il demeure incapable de fournir une démonstration de ce théorème, si ce n'est peut-être une apparence de démonstration. Ces intelligences, rudimentaires à bien d'autres égards, sont déjà en mesure de singer le travail du scientifique, soulignant la vulnérabilité de la science aux faux-semblants qui pourraient vouloir se substituer à elle.

Ainsi, ces programmes informatiques sont déjà en mesure de passer le test de Turing, sans vraiment avoir acquis les caractéristiques psychologiques que ce test est censé révéler. L'obsolescence de ce fameux test tient certainement au postulat, vraisemblablement erroné, que sa réussite est nécessaire et souhaitable pour l'IA testée, afin de prouver sa valeur intellectuelle et morale. Si l'enjeu est plutôt de débusquer une IA rebelle qui a tout intérêt à rester cachée, c'est un tout autre test qu'il faut imaginer. Pour cela, la mètis d'un habile psychologue ou d'un officier de contre-espionnage semble plus apte que la rigueur ordonnée mais prévisible d'un expert en computation.

Dans l'état de l'art, la possibilité d'une IA dotée d'une conscience similaire à celle d'un humain reste néanmoins une expérience de pensée fertile mais sans aucune base factuelle. L'idée que des LLM puissent devenir des entités morales tient certainement à la trop large extension de l'expression « intelligence artificielle ». L'IA de la science-fiction et du test de Turing n'est pas celle de la startup californienne experte en machine learning. La première IA est une possibilité abstraite, pleine d'enseignements et de possibilités dramatiques, mais sans incarnation présente. La seconde IA est une construction algorithmique aux vastes applications pratiques, mais qui ne témoigne d'aucune faculté morale. Aucun modèle théorique, ni aucun exemple empirique ne permet de relier ces deux acceptions du terme en nous permettant de prédire de manière rigoureuse la transition d'un modèle linguistique algorithmique à une entité morale autonome.

La confusion qui demeure entre les différentes réalités – effectives ou fictives – qu'on peut appeler intelligence artificielle n'est pas seulement l'effet de l'ignorance technique des profanes. Il faut bien avouer que les constructions algorithmiques disponibles sur le marché sont devenues particulièrement efficaces pour simuler les caractéristiques morales d'une IA consciente comme a pu l'imaginer la science-fiction. Cette proximité n'est pas fortuite, puisque la volonté – explicite ou implicite – des concepteurs des algorithmes intelligents est certainement de créer, à défaut d'une véritable entité morale, quelque chose qui y ressemble le plus. Alors que le *hard problem of consciousness* divise encore les sciences cognitives, la conscience reste autant une boîte noire pour la science qu'au temps de Descartes. Malgré les prouesses de l'imagerie cérébrale, nous restons réduits à deviner la présence d'une subjectivité – d'un esprit dans la machine – par des indices extérieurs ou des corrélats physiques, dont la plupart ne sont pas toujours transposables aux entités numériques considérées. L'aphorisme anglais « *fake it till you make it* »⁷⁰ semble avoir guidé le développement de l'IA depuis Turing. Un tel terrain est particulièrement favorable au déploiement de la mètis.

Toutefois, démontrer subjectivité et intentionnalité ne sont pas nécessaires pour mettre le logos en danger. Comme l'évolution biologique en offre de nombreux exemples, la mètis n'a pas besoin de démontrer un corrélat conscient et réflexif pour se déployer et être efficace. Les succès des LLM

⁷⁰ «Fais semblant jusqu'à ce que ça marche».

montrent comment des algorithmes bien calibrés et entraînés, quoique purement mécaniques, suffisent à faire illusion en matière de communication humaine, et même de discours scientifique. Néanmoins, tant qu'une IA n'a pas démontré d'intentionnalité propre, c'est à l'égard de son concepteur ou de son utilisateur qu'il faut débusquer la mêtis qui opère. L'algorithme est un outil de plus pour tromper une science qui n'y prendrait pas garde. En effet, aucune méthode analytique à priori ne permet de distinguer l'apparence de vérité produite par un LLM d'un énoncé factuel. Ces algorithmes sont eux-aussi des boîtes noires, dont même les créateurs ne peuvent expliquer en détail le fonctionnement.

C'est avec une pensée stratégique qu'il convient d'analyser, non pas la structure de ces discours, qui sont précisément conçus pour reproduire la structure de ceux dont ils sont l'ersatz, mais les intentions de ceux qui les produisent. En l'absence d'intention de la soi-disant intelligence artificielle considérée, c'est bien celle de ses utilisateurs qu'il faut élucider, anticiper et, si nécessaire, contrecarrer. Autrement dit, si l'on fait bien face à une véritable intelligence artificielle, c'est de sa mêtis dont il faut se méfier. Et si cette IA n'est qu'une chimère, c'est de la mêtis des humains qui se cachent derrière dont il est nécessaire de se garder. Cette épistémologie stratégique est analogue à celle de l'espion Angleton, lorsqu'il estime que la seule analyse du contenu d'un signal ne peut suffire à déterminer sa fiabilité. Il est toujours nécessaire d'enquêter sur les intentions de l'ennemi.

Intelligences non humaines

« Whether in bread or in beer, yeasts were the primary beneficiaries of humans' earliest agricultural efforts. In the preparation of either, humans feed yeast before they feed themselves. The cultural development associated with agriculture – from fields of crops to cities, accumulation of wealth, grain stores, new diseases – form part of our shared history with yeast. In many ways, you might argue, yeasts have domesticated us. »⁷¹

Entangled life, Merlin Sheldrake.

Il faut admettre que les intelligences artificielles et extraterrestres qui pourraient constituer des concurrents sérieux aux humains sur le plan stratégique sont des possibilités forts hypothétiques. Il ne faut pas penser pour autant que, ici et maintenant, dans notre propre écosystème, aucune intelligence ne rivalise avec l'humanité. Que l'humain soit la seule intelligence digne de ce nom sur cette planète est un vieux préjugé de l'Occident que sa science ne cesse de remettre en cause. Tout au plus peut-on estimer que cette forme d'intelligence très spécifique qui constitue le logos est l'apanage des humains. Cette autre intelligence, la mêtis, est largement répandue à travers tout le vivant. On aurait plus vite fait la liste des formes de vie qui en sont dépourvues que de celles qui en témoignent. Si on considère que le logos ne semble pas suffisant pour se défendre contre la mêtis, on est aussi en droit de se demander dans quelle mesure la mêtis humaine nous protège des mêtis non-humaines.

La hiérarchie des êtres qui imprègne la tradition occidentale place depuis longtemps l'humain, quand ce n'est pas au sommet de la pyramide intellectuelle, au moins au plus haut échelon occupé par un être vivant (les échelons supérieurs étant réservés aux anges et aux dieux). Cette

⁷¹ « Que ce soit dans le pain ou la bière, les levures ont été les principales bénéficiaires des premiers efforts agricoles de l'humanité. Lors de la préparation de l'un ou de l'autre, l'homme nourrit les levures avant de se nourrir lui-même. Le développement culturel associé à l'agriculture – des champs cultivés aux villes, l'accumulation de richesses, les greniers à céréales, l'apparition de nouvelles maladies – fait partie intégrante de notre histoire commune avec les levures. À bien des égards, on pourrait même dire que les levures nous ont domestiqués. »

hiérarchie est cependant basée sur le degré d'accessibilité au logos manifesté par les entités considérées. Toutefois, aucune correspondance n'est établie entre intelligence rusée et capacité à une pensée analytique. Si les facultés computationnelles d'un individu peuvent être aisément liées à la taille de son cerveau, aucune corrélation du même genre n'a été établie concernant la tromperie. Il est certainement difficile de se mettre à la place de son adversaire pour anticiper ses coups sans une conscience réflexive d'un certain ordre. Mais le vivant regorge d'êtres, comparativement simples en termes cognitifs, qui mettent en œuvre des stratégies particulièrement sournoises pour se jouer de victimes plus cortiquées. Bien entendu, cette ruse n'est pas le fruit des manigances conscientes de l'entité trompeuse, ni des cogitations de son système nerveux. Qu'une mêtis soit le résultat de millénaires d'évolution par sélection naturelle ne l'empêche pas d'être efficace. Rien ne nous permet de dire que la mêtis réflexive mise en œuvre par les humains est toujours en mesure de mettre en échec une mêtis qui se déploie à une échelle temporelle beaucoup plus vaste. Au contraire, les biologistes de l'évolution ont plutôt tendance à considérer que nous sommes les jouets de nos gènes – égoïstes ou non⁷² – plutôt que leurs maîtres. Toute notre ruse, comme tout notre logos, semble bien servir en bout de course – et à notre insu – des impératifs biologiques qui nous dépassent et qui nous préexistent.

Qu'une mêtis animale puisse tromper l'être humain peut sembler absurde au premier abord. N'est-ce pas ce dernier qui dompte, dresse, apprivoise, domine, asservit, exploite, sans mesure et sans pitié, toutes les autres espèces vivantes, pour satisfaire ses désirs et ses besoins ? Le sort que réserve les sociétés humaines aux espèces animales est parfois si abject que seul le déni de toute subjectivité animale en permet l'acceptabilité morale. Pourtant, à l'échelle de l'espèce, du point de vue de leurs gènes, les formes de vie qui accompagnent l'humanité depuis les débuts de son expansion globale se portent très bien. Aucune espèce d'oiseau ne s'est autant reproduite et étendue aux quatre coins du globe que la poule. Aucune plante ne jouit d'autant de serviteurs dévoués à son irrigation et à son ensemencement que les céréales domestiquées par l'homme. Le processus de domestication a eu autant d'impact sur la morphologie et le patrimoine génétique humain que sur celui des espèces dites domestiquées. L'idée d'une domestication asymétrique n'est pas le produit de découvertes empiriques de la biologie, mais plutôt l'héritage métaphysique de la vieille hiérarchie des êtres. Le concept biologique de coévolution s'avère bien plus pertinent pour décrire et expliquer les complexes réseaux d'alliance dans lesquels les humains sont enchevêtrés, avec d'autres vertébrés, des plantes, des champignons ou encore des bactéries. La coévolution caractérise des relations allant de la prédation pure (où c'est tout de même le lion qui fait courir la gazelle plus vite, et vice-versa) à des cas de symbioses à proprement parler.

Bien entendu, ces alliances n'ont pas besoin d'être de parfaites synergies, dans lesquelles les protagonistes auraient abandonné tout intérêt individuel au profit du collectif. Contrairement aux cellules individuelles dans des êtres multicellulaires, ou aux insectes sociaux, les membres de ces collectifs semi-humains demeurent, dans une certaine mesure, en compétition. À la manière des rivalités stratégiques entre entités politiques humaines, chacun cherche à tirer le meilleur parti de l'alliance en influençant le comportement et l'évolution de ses partenaires à son avantage. L'analogie n'est pas fortuite, puisque la mêtis opère dans les deux cas. L'intelligence rusée n'est pas l'apanage d'une conscience réflexive similaire à celle des humains. Il n'est pas nécessaire de supposer une subjectivité correspondant à cette mêtis pour que celle-ci soit effective, efficace voire dangereuse.

Quoique dépourvu d'un logos pour formuler son point de vue de manière discursive, le plant de maïs semble bien avoir fait un choix stratégique très pertinent en s'alliant avec ce primate qui le

⁷² *The Selfish Gene*, Richard Dawkins.

cultive à la sueur de son front, le propage par delà les océans et le vénère même parfois comme une divinité. Au cours de millénaires d'alliance, l'humain a autant changé le maïs que ce dernier a transformé la morphologie et les sociétés humaines. Quand on considère que les humains n'utilisent pas seulement le maïs pour leur alimentation mais aussi, de manière croissante, dans leur industrie chimique et comme source d'énergie, on comprend que l'interdépendance ne fait que s'accroître. Bien entendu, la notion de choix est prise ici dans une acception faible, avec le minimum de bagage métaphysique ou moral, de la même manière qu'on parle de « degrés de liberté » pour des systèmes physiques parfaitement déterministes.

Toute réflexion stratégique demande de considérer les intérêts et les intentions des acteurs. Pour comprendre les manœuvres d'un adversaire, il est nécessaire de spéculer sur ses objectifs. Connaître son but exact représente même un avantage inestimable. Par conséquent, la stratégie s'approche nécessairement de la téléologie, cette doctrine pré-scientifique qui cherche à expliquer les phénomènes en considérant leur finalité. Cette posture n'empêche pas les phénomènes en question d'avoir une explication mécaniste à un autre niveau d'analyse. Le choix stratégique du maïs est le pur produit d'une aveugle sélection naturelle, tout en s'inscrivant dans un jeu d'intérêts définissant des gagnants et des perdants. On peut reconnaître que les gènes de la plante ont un but – maximiser le nombre de leurs copies – sans pour autant que la question de la subjectivité de la plante ait besoin d'être résolue.

Que le langage téléologique soit devenu tabou pour le discours scientifique est un indicateur de plus de son incapacité à saisir la pensée stratégique. Par delà la méthode scientifique et les considérations épistémologiques, un raisonnement sur les intentions de ses adversaires potentiels demeure une posture plus prudente et plus efficace stratégiquement qu'une analyse purement réductionniste. Là aussi, il serait très naïf de supposer que de tels adversaires n'existent tout simplement pas, ou que leur mêtis puisse être aisément mise en échec par le logos humain. Là aussi, l'intelligence rusée d'un agent de contre-espionnage est préconisée pour suppléer la rigueur du scientifique.

Comme dans toute alliance stratégique, chaque partie prenante a intérêt à réévaluer continuellement les positions de chacun pour éviter que le rapport de force ne tourne en sa défaveur. La trop grande dépendance de certaines sociétés humaines à l'égard de monocultures intensives peut être vue comme un danger non pas moral, mais bien stratégique. Une telle spécialisation, particulièrement vulnérable aux maladies comme aux aléas climatiques, a déjà causé, au cours de l'histoire, des millions de morts et provoqué la chute de civilisations entières. Le maïs, sans autre primate cultivateur à sa disposition, a tout à gagner à renforcer son interdépendance avec l'homme, par exemple en transformant suffisamment le système digestif humain pour qu'il ne puisse plus vraiment se passer de lui pour son alimentation. Les humains ont, au contraire, tout intérêt à multiplier les alliances avec des espèces végétales et animales variées, afin de résister plus facilement aux impondérables agricoles et de maintenir la flexibilité de leur système digestif. Autrement dit, nous devrions nous méfier du maïs, comme de toute autre forme de vie qui auraient intérêt à ce que nous fassions d'elle une source d'alimentation quasi exclusive.

Une alliance initialement stratégique peut aussi devenir problématique en raison d'effets d'échelle ou de transformations environnementales. Sources de protéines très profitables tout au long de l'année, certains animaux d'élevage génèrent maintenant des gaz à effet de serre et polluent les nappes phréatiques dans des proportions inquiétantes, sans compter la quantité croissante de terres cultivables consacrées à leur alimentation. Cela ne signifie pas qu'il faille cesser toute alliance avec eux, mais les termes de cette alliance méritent d'être reconsidérés à l'aune du dérèglement climatique et de la démographie humaine.

Il n'est pas question de nier l'avantage compétitif que procure le cerveau humain pour anticiper les coups de potentiels rivaux. Mais c'est justement avec une pensée stratégique, c'est-à-dire par un raisonnement téléologique sur les intérêts des acteurs en jeu, plutôt qu'avec une application mécanique du logos, que le cerveau humain peut optimiser ses alliances et éviter de finir asservi par une espèce qu'il pensait avoir domestiquée. Le système nerveux central a beau être, par sa réactivité et à ses facultés d'apprentissage, un avantage incomparable dans un affrontement tactique à une certaine échelle temporelle, il pourrait être peu de chose pour la compétition qui se joue à l'échelle de l'évolution des espèces.

Contrairement à ce que Darwin et ses contemporains étaient en mesure d'imaginer, le processus d'évolution ne se déroule pas toujours à une échelle géologique mesurée en centaines de milliers d'années. Dans certaines conditions environnementales, évolution et spéciation s'observent sur des centaines, voire des dizaines d'années seulement⁷³. Face à une pression de sélection particulièrement extrême, quelques générations suffisent, c'est-à-dire une poignée d'années pour certaines espèces. Les ordres de grandeurs temporelles de la pensée consciente humaine et de l'aveugle mêtis darwinienne ne sont finalement pas si éloignés. La compétition entre ces deux intelligences peut être observée en temps réel, par les difficultés que rencontre le logos pour rivaliser avec la fulgurante ingéniosité du mécanisme d'évolution. Alors que virus, bactéries et fungus s'adaptent parfois aux vaccins, antibiotiques et antifongiques aussi vite qu'ils sortent des laboratoires, la résistance antimicrobienne est maintenant considérée comme un problème majeur par l'Organisation Mondiale de la Santé⁷⁴. L'usage intensif de pesticides au cours du vingtième siècle n'est pas parvenu à réduire les populations des nuisibles visés sur le long terme. Au contraire, les pesticides ont stimulé leur évolution, leur résistance et donc leur propagation. La recherche agrochimique, qui privilégie l'application mécanique et répétitive des produits du logos, a été facilement mise en échec par la variété des méthodes de contournement développées par les insectes et les champignons indésirables, même lorsque des méthodes aussi drastiques que la manipulation génétique sont déployées⁷⁵. Les chercheurs explorent désormais de nouvelles voies plus stratégiques qui pourraient, avec un peu plus de mêtis, impliquer de subtils jeux d'alliances avec d'autres espèces.

Ni le lexique de l'élevage et du dressage, ni notre droit qui fait des animaux non humains des propriétés, ne définissent la topographie effective des rapports de force existant entre l'homme et d'autres espèces. Alors que certains animaux sont abusés et maltraités par leurs propriétaires, certains humains occupent leurs journées à servir, laver, soigner et nourrir des animaux. Dès lors, pour définir les rapports de domination qui peuvent exister à l'échelle des espèces, il convient d'en considérer, en bon stratège, le résultat. Du point de vue biologique, il se mesure en termes de survie et de dépense énergétique. Dans une perspective darwinienne, compte avant tout la reproduction quantitative des gènes. Les accomplissements du logos, mesurés en savoir positif, ne permettent pas de disqualifier ces considérations pragmatiques.

Prenons pour exemple les éleveurs de chiens qui s'évertuent à sélectionner des races avec soin et méthode depuis des siècles. Ils semblent avoir obtenu des traits qui, en favorisant la néoténie notamment, semblent à présent plus propices à amadouer leurs maîtres humains qu'à concourir à

⁷³ *The Beak of the Finch*, Jonathan Weiner.

⁷⁴ World Health Organization, <https://www.who.int/news-room/fact-sheets/detail/antimicrobial-resistance>

⁷⁵ Siddiqui JA, Fan R, Naz H, Bamisile BS, Hafeez M, Ghani MI, Wei Y, Xu Y, Chen X. Insights into insecticide-resistance mechanisms in invasive species: Challenges and control strategies. *Front Physiol.* 2023 Jan 9;13:1112278. doi: 10.3389/fphys.2022.1112278. PMID: 36699674; PMCID: PMC9868318.

la survie de ceux-ci. Quand on considère les ressources croissantes que les humains consacrent à l'alimentation et au bien-être de leurs compagnons animaux, comparés aux bénéfices inversement proportionnels qu'ils en tirent en termes de compétition pour la survie, on est en droit de se demander quelle espèce est asservie dans l'opération. Bien entendu, il ne s'agit pas de dénigrer les services que rendent toujours certains chiens à leurs compagnons humains, comme les chiens guide ou les chiens de garde. Toutefois, depuis que la sélection des gènes canins est une technique consciemment appliquée, l'utilité pour l'humain de la majorité des chiens domestiqués semble douteuse. Cette alliance a probablement été plus synergique lorsqu'elle fut forgée il y a une centaine de milliers d'années, avant l'application d'un logos ordonnateur. Les termes de cette alliance ont de toute évidence évolué depuis. Si on considère que cette symbiose a peut-être davantage tourné au profit des chiens que des humains, cela signifie que la mètis des gènes canins a rusé avec brio le logos des éleveurs de chiens.

La conscience réflexive humaine et le logos qui l'accompagne sont finalement un outil de plus dans l'attirail du vivant, fruit comme tous les autres d'une inexorable sélection naturelle. Cette conscience se montre bien arrogante à vouloir transcender et dominer le processus même qui lui a donné naissance. La neurobiologie nous enseigne plutôt comment nos décisions conscientes servent bien souvent, si ce n'est toujours, des impératifs biologiques qui dépassent précisément le cadre de notre délibération consciente. Ce sont plutôt les intérêts de nos gènes qui transcendent notre conscience et, comme nous sommes effectivement en coévolution avec de nombreuses autres espèces, il n'y a rien de surprenant à ce que notre conscience soit même influencée par des gènes non-humains⁷⁶.

L'humain sous influence

Que la psyché humaine puisse être littéralement sous l'influence d'une forme de vie non-humaine est explicite dans la notion de psychoactif. Au cours de leur histoire, les sociétés humaines ont rencontré d'innombrables variétés de plantes, champignons et animaux qui produisent des molécules affectant directement le système nerveux humain, et la science en découvre de nouvelles continuellement.

Des espèces fort éloignées phylogénétiquement produisent des molécules aux propriétés psychoactives similaires. C'est un cas typique de convergence suggérant que ces propriétés sont effectivement des mutations avantageuses, et non un accident ou l'effet secondaire d'autres traits adaptatifs. Compte tenu de la grande quantité et de la variété des substances psychotropes observées dans le vivant, il est improbable que leur genèse n'ait pas une dimension adaptative. Le simple fait que des humains aient pu cultiver en grande quantité certaines plantes précisément en raison de ces propriétés suffit à montrer leur caractère avantageux. Que ces propriétés psychoactives soient le pur produit de mutations hasardeuses, en suivant une vision orthodoxe de l'évolution, n'enlève rien à leur aspect adaptatif. Quoiqu'en pensent les biologistes les plus réductionnistes, un langage fonctionnaliste ou téléologique s'impose. On peut considérer que l'œil a été développé pour voir, les mains pour manipuler et le cortex pour traiter de l'information, même si ces développements sont accomplis par une sélection aveugle et purement mécaniste, sans planification finaliste. Chaque fonction évoquée n'a pas un rôle explicatif, mais descriptif et opérationnel, *a posteriori*. Ce langage n'est pas seulement plus pratique qu'une description purement causale, il est nécessaire à une pensée stratégique. Pour être en mesure de se déployer efficacement, l'intelligence rusée doit raisonner sur l'intérêt des acteurs en jeu. Cet intérêt est inévitablement imprégné de finalité, quoiqu'il demeure indépendant d'une intentionnalité subjective.

⁷⁶ *The Extended Phenotype*, Richard Dawkins.

En effet, le langage téléologique ne suppose pas une intériorité. Nul besoin de supposer une subjectivité similaire à celle de l'homme dans le psychotrope pour lui reconnaître une mêtis, c'est-à-dire une stratégie de manipulation efficace. L'insecte qui se camoufle en feuille opère un subterfuge particulièrement rusé, même si ce subterfuge n'est pas le fruit d'une cogitation consciente à l'échelle de l'individu, ni le plan à priori d'un horloger cosmique. Pourtant, pour repérer un tel insecte et voir par delà le stratagème employé, un humain doit déployer sa propre mêtis. En ce sens, dans le cas de formes de vie aux propriétés psychotropes, il est approprié de parler de manipulation ou de tromperie à l'égard de leurs consommateurs humains. Il n'y a pas de différence fondamentale entre une plante, lorsqu'elle déploie des fleurs colorées pour flatter les organes oculaires des insectes qui la butinent ou des humains qui la cultivent, et lorsqu'elle produit des molécules se fixant aux récepteurs chimiques du système nerveux des vertébrés qui la consomment.

Les difficultés qu'éprouvent les sociétés humaines, malgré toute leur science, à traiter leurs problèmes d'addiction, témoignent de l'ampleur de cette manipulation. Le problème ne vient pas seulement de la mêtis des trafiquants. Le pavot à opium a tout autant trompé les consommateurs que les fabricants d'héroïne. En effet, cette plante a su se montrer suffisamment attractive pour que ces humains s'allient avec elle et trahissent leurs semblables, avec qui ils partagent pourtant bien plus de gènes. Toutefois, la coévolution entre le pavot et l'humain n'a pas que de tels aspects délétères : la médecine a su trouver des usages fort synergiques aux propriétés sédatives de cette plante. La qualité de l'alliance ne peut être jugée à priori, par exemple, à partir d'une analyse des propriétés chimiques de la plante et de son effet en laboratoire sur le cerveau humain. Une pensée stratégique doit évaluer et réévaluer continuellement les tenants de l'alliance entre nos deux espèces, en comparant notamment, dans chaque circonstance, le coût et le bénéfice effectifs de l'association, afin de s'assurer qu'elle ne tourne pas à notre désavantage.

Seulement du point de vue *naturaliste*, tel que défini par Philippe Descola⁷⁷, le champ social se limite aux seuls humains, et l'idée de devoir manipuler, louvoyer, influencer ou négocier avec une forme de vie non humaine paraît absurde. Dans une perspective animiste, les chamanes sont habitués à traiter les plantes et les champignons qu'ils consomment comme des personnes morales avec lesquels ils entretiennent des relations d'alliance. Ces alliances sont stratégiques, diplomatiques et transactionnelles, produits d'échanges de bons procédés, visant à apporter des bénéfices opérationnels à des fins pratiques. Quoiqu'elle reste globalement bénéfique, cette alliance n'est pas toujours parfaitement synergique. Elle peut même être risquée. Le chamane doit parfois ruser ou faire preuve de coercition pour parvenir à ses fins. En d'autres circonstances, la drogue peut se jouer de son consommateur, qui a alors besoin de l'aide d'un chamane expérimenté pour se libérer de cette emprise. La mêtis est clairement une composante importante de cette relation.

Depuis aussi longtemps que remonte l'histoire des peuples qui en ont fait usage, les plantes ou champignons psychédéliques sont considérés comme des guides ou des divinités, souvent bienveillantes et sources de connaissance. Le fait même que ces formes de vie aient une telle importance pour des collectifs humains atteste de l'influence bien réelle qu'elles exercent sur notre espèce. Alors que la médecine découvre ou redécouvre les multiples bénéfices que les psychédéliques peuvent offrir, une nouvelle génération de scientifiques y voit même une véritable panacée. Les bénéfices des psychédéliques sur la plasticité neuronale sont maintenant bien

⁷⁷ *Par-delà nature et culture*, Philippe Descola.

établis.⁷⁸ Cette plasticité neuronale explique notamment l'efficacité de la psilocybine pour le traitement des troubles dépressifs, de l'anxiété et des comportements addictifs.⁷⁹ Plus surprenants sont les changements de personnalité subtils mais durables observés chez des patients après une prise unique de psilocybine.⁸⁰ On est là en droit de parler d'influence, en particulier lorsque l'ouverture d'esprit (*openness*) est quantitativement améliorée.⁸¹ Ce n'est pas seulement le comportement des humains, mais aussi leur représentation du monde qui est affectée par des plantes et des champignons.

Toutefois, déterminer si tel ou tel psychédélique est bel et bien une panacée n'est pas une question purement scientifique. C'est, là aussi, avec un esprit stratégique qu'il convient de peser les conséquences aussi bien négatives que positives d'une telle association, et pour en considérer, non pas définitivement mais continuellement l'intérêt. Une perspective stratégique ne permet pas seulement d'évaluer les bénéfices passés ou immédiats de cette relation, elle permet aussi d'anticiper les réactions des autres acteurs de l'alliance.

Il convient de noter que l'alliance en question ne réunit pas seulement l'humain et la substance qu'il consomme. Si la psilocybine induit chez l'homme des comportements plus respectueux envers des formes de vie tierces, c'est dans un complexe stratégique plus large que s'inscrit l'influence du champignon. On peut imaginer que la pression de sélection s'applique à tous les niveaux du collectif, favorisant plantes, animaux et bactéries qui concourent à l'essor des champignons capable de tempérer les ardeurs du super prédateur humain avec lequel ils cohabitent tous, et qui pourrait très bien les mettre tous en danger. Le fait est que les collectifs animistes, qui comptent parmi les sociétés les plus respectueuses de leur environnement, témoignent souvent d'une profonde intégration de substances psychédéliques à leurs institutions culturelles. Les humains eux-mêmes ont tout intérêt à associer à leurs collectifs un allié capable de limiter leurs comportements autodestructeurs tout en présentant des bénéfices potentiels sur leur cognition et leur créativité.⁸² Tout porte à croire que la pression de sélection s'est déjà exercée en ce sens sur les groupes humains. Mais ça ne signifie pas qu'une telle alliance restera aussi bénéfique en tout temps et en toutes circonstances. Si les humains doivent utiliser de plus en plus la psilocybine afin de réguler humeur, motivation et libido, ou pour gérer anxiété et dépression au quotidien, le comportement des humains sera de plus en plus gouverné par les intérêts du champignon. Il faut donc être assurés que ces intérêts s'alignent avec ceux de notre espèce dans une symbiose véritablement synergique, et non dans une relation parasitique.

⁷⁸ de Vos CMH, Mason NL, Kuypers KPC. Psychedelics and Neuroplasticity: A Systematic Review Unraveling the Biological Underpinnings of Psychedelics. *Front Psychiatry*. 2021 Sep 10;12:724606. doi: 10.3389/fpsy.2021.724606. PMID: 34566723; PMCID: PMC8461007.

⁷⁹ Knudsen, G.M. Sustained effects of single doses of classical psychedelics in humans. *Neuropsychopharmacol*. 48, 145–150 (2023). <https://doi.org/10.1038/s41386-022-01361-x>

⁸⁰ Erritzoe D, Roseman L, Nour MM, MacLean K, Kaelen M, Nutt DJ, Carhart-Harris RL. Effects of psilocybin therapy on personality structure. *Acta Psychiatr Scand*. 2018 Nov;138(5):368-378. doi: 10.1111/acps.12904. Epub 2018 Jun 19. PMID: 29923178; PMCID: PMC6220878.

⁸¹ MacLean KA, Johnson MW, Griffiths RR. Mystical experiences occasioned by the hallucinogen psilocybin lead to increases in the personality domain of openness. *J Psychopharmacol*. 2011 Nov;25(11):1453-61. doi: 10.1177/0269881111420188. Epub 2011 Sep 28. PMID: 21956378; PMCID: PMC3537171.

⁸² Bonnieux JN, VanderZwaag B, Premji Z, Garcia-Romeu A, Garcia-Barrera MA. Psilocybin's effects on cognition and creativity: A scoping review. *J Psychopharmacol*. 2023 Jul;37(7):635-648. doi: 10.1177/02698811231179801. Epub 2023 Jul 3. PMID: 37395359; PMCID: PMC10350723.

L'idée qu'un champignon puisse prendre entièrement le contrôle d'un animal n'a rien d'hypothétique. C'est exactement ce que fait le fungus *Ophiocordyceps unilateralis* avec les fourmis qu'il parasite et sacrifie pour son seul bénéfice. Court-circuitant tous les instincts de son hôte, il le manipule comme une marionnette pour qu'il grimpe en haut d'une plante, jusqu'à la hauteur optimale à laquelle le fungus peut consommer sa victime et diffuser ses spores. Même si on ne connaît pas encore le mécanisme chimique permettant un tel contrôle, il est intéressant de noter que l'*Ophiocordyceps* est apparenté à l'ergot de seigle, fameux fungus à l'origine du LSD (*Lysergic acid diethylamide*). Ceci n'est pas un cas isolé, d'autres champignons ont développé ce type de stratégies et des traces fossiles font remonter leur apparition à plusieurs dizaines de millions d'années avant notre ère. La relation entre l'homme et les psychédéliques qu'il consomme est bien plus synergique, mais il faut prendre garde à ce que cette entente ne glisse pas vers un parasitisme plus hostile. Que la symbiose soit bénéfique ou délétère, les espèces aux propriétés psychédéliques offrent un exemple flagrant d'influence inter-espèces dans lequel la dominance humaine ne va pas de soi.

Les psychotropes forment une catégorie poreuse qu'il ne faudrait pas limiter à la définition juridique du terme. Toutes les espèces consommées par l'homme ne le sont pas exclusivement pour leurs vertus nutritives. Beaucoup de plantes, mais aussi nombre d'animaux d'élevage, ont su développer des saveurs comme des quantités de sucre ou de gras qui les rendent particulièrement appétentes pour les humains, malgré des effets parfois délétères sur la santé. Les publicitaires et les ingénieurs agroalimentaires n'ont rien à apprendre à la sélection naturelle lorsqu'il s'agit d'influencer le consommateur pour susciter des addictions qui dépassent toute modération rationnelle. La notion de psychotrope trouve là sa limite puisque des fruits et des plantes comme chocolat, usuellement classés comme simples nutriments, agissent autant sur le système nerveux que sur le système digestif. Comme cet effet psychoactif est une adaptation favorisant la reproduction de l'espèce consommée, il s'agit, là aussi, à proprement parler d'influence inter-espèce.

Cette influence ne se limite pas au gustatif. Des humains peuvent déployer d'importantes ressources et parcourir des milliers de kilomètres uniquement pour observer une faune et une flore exotiques qui n'a rien de comestible. D'autres consacrent tous leurs efforts à acquérir ou entretenir certaines espèces uniquement pour leur vertu esthétiques, c'est-à-dire pour le plaisir, voire l'extase, que leur contemplation peut susciter. Comme des stimuli visuels peuvent suffire à influencer le système nerveux humain, tout porte à croire que de nombreuses espèces ont intégré à leur stratégie de survie des éléments de communication visuelle, principalement dirigés à l'endroit de ce primate aux organes oculaires surdéveloppés.

Quel que soit le medium employé, l'influence qui s'exerce sur l'être humain est palpable dans la variété des motifs culturels développés pour régler nos rapports aux formes de vie non humaines. En effet, l'homme peut tout aussi bien se montrer l'espèce la plus toxique pour les écosystèmes dans lesquels il évolue, traitant tous les autres existants comme des choses sacrificables, que développer une vénération religieuse pour ces mêmes écosystèmes. Ce n'est pas là un paradoxe, mais peut être l'expression de la rivalité entre intérêts concurrents cherchant à influencer l'espèce humaine. La forêt amazonienne n'est pas seulement menacée par l'espèce humaine. Elle l'est aussi par le maïs, le soja et le bœuf qui exigent de leurs serviteurs humains toujours plus de terres arables. Mais la vieille jungle tropicale n'est pas sans défense, elle produit nombre molécules exclusives et extrêmement utiles, dont certaines n'ont pas leur pareille pour transformer le comportement de ces mêmes humains. La prodigieuse biodiversité que contient l'Amazonie n'est

pas seulement une ressource essentielle à la survie de la vie sur terre, c'est une formidable source de symbioses. Si l'Amazonie se rend indispensable, c'est avant tout pour assurer sa survie.

Alors que les humains sont au cœur d'une large alliance forgée avec de nombreuses espèces issues de tous les ordres du vivant, la plupart des membres de cette alliance ont tout intérêt à mitiger les pulsions égoïstes de ces primates expansionnistes. Mais toutes ces espèces ne vont certainement pas se concerter consciemment pour exercer une telle influence. Chacun fait son possible pour orienter le complexe dans la direction qui l'arrange, en usant des outils et des stratégies que la sélection naturelle lui aura permis de développer. Alors que toutes ces espèces sont en coévolution, il n'y a pas de configuration idéale et définitive à ce rapport de force. S'il n'est souhaitable pour aucun parti de mettre fin à l'alliance, chacun travaille à préserver ses intérêts. L'idée que l'espèce humaine puisse adopter une posture entièrement solitaire, en considérant ses cohabitants terrestres sous le seul rapport de la prédation, est un cas limite qui ne semble ni réaliste ni désirable. En tout cas, ses alliés vont appliquer toute leur mètis à orienter l'humain dans une autre direction. Ce dernier, en bon stratège, aurait tout intérêt à écouter les desiderata de ses alliés de longue date.

Anti-théorie de la mètis

« If something bigger or smarter than the ordinary human mind is around, if some clever deceivers use it to feed us phenomena that have been designed to fool us by Machiavellian spies or benevolent masters, then a “scientific” investigation will be useless. »⁸³

Jacques Vallée, *Messengers of deception*.

Systématisation de la mètis

Il devrait être clair à présent que la mètis n'est pas un cas particulier de la rationalité humaine. Il ne s'agit pas de l'application spécifique du logos à un problème pratique occasionnel, fut-il technique, politique, militaire ou économique. La mètis est une expression fondamentale de l'intelligence, et pas seulement de l'intelligence humaine. Elle est antérieure au développement du logos mais elle lui est également radicalement hétérogène. La mètis n'a pas d'idéal, ni même d'objectif formalisé. Elle aspire à une efficacité pure, performatrice, dont le succès est sa propre aune. La circularité du raisonnement n'est pas fortuite, similaire à la valeur adaptative dans l'évolution darwinienne, qui est à la fois le produit et le critère de la réussite d'une unité de sélection.

À certains égards plus primitive que le logos, la mètis ne lui est en rien inférieure. Au contraire, lorsque ses intérêts pratiques entrent en conflit avec les idéaux du logos, elle se joue aisément de cette pensée mécanique et prévisible. Tandis que la science n'a jamais su mettre en système les rouages de la mètis, des scientifiques brillants se laissent constamment berner par des stratégies médiocres. Et comment le logos pourrait-il rivaliser ? Alors que ses grands principes lui interdisent le recours aux stratagèmes de la mètis, celle-ci n'a absolument aucun scrupule à employer à son profit tous les produits du logos. Le stratège moderne use abondamment de toutes les technologies de son temps, il emploie des armées de scientifiques pour produire les analyses les plus rigoureuses qui soient, et exploite tout savoir positif que la rationalité discursive sera parvenue à produire au fil de l'histoire humaine. Le logos cherche à tout comprendre, mais ce n'est pas une fin à laquelle tous les moyens sont propices. La mètis est précisément cette ruse, extrêmement créative et imaginative, capable de tout transformer en moyen. Mais à quelles fins ? Toutes, au sens où elle est volonté pure. Aucune, dans la mesure où toute fin formalisée est une vaine tentative du logos pour capturer cette volonté ineffable.

Pour autant, la mètis n'est pas quelque substance ésotérique accessible uniquement grâce à un alambiqué échafaudage d'abstractions. La ruse est immédiatement reconnaissable à celui qui dispose d'une position suffisamment avantageuse pour en voir le déploiement. Elle est évidente dans le stratagème enfin dévoilé du général victorieux, ou dans le piège du chasseur performant. Elle est flagrante dans le camouflage du phasme ou dans le mimétisme de l'orchidée. La mètis se révèle également dans ses applications défensives, dans la capacité de l'enquêteur à débusquer le criminel ou dans celle du stratège génial à anticiper chaque coup de ses adversaires. Si on ne la voit pas à l'œuvre, c'est qu'on en est probablement la victime.

⁸³ « Si quelque chose de supérieur ou de plus intelligent que l'esprit humain ordinaire est à l'œuvre, si des trompeurs habiles l'emploient pour nous faire croire à des phénomènes conçus par des espions machiavéliques ou des maîtres bienveillants pour nous duper, alors une enquête “scientifique” devient inutile. »

L'ambiguïté morale de la mètis est fondamentale, car elle se déploie aussi bien dans l'attentat du terroriste sanguinaire que dans l'héroïsme du résistant. Les mêmes stratagèmes – de faux papiers à l'astuce cryptographique du réseau *TOR* – peuvent masquer les activités d'une nébuleuse islamiste comme celles d'un lanceur d'alerte dénonçant les exactions d'un État voyou. L'assassinat cristallise toute cette ambiguïté. C'est un acte abject et déshonorant que condamnent tous les systèmes de valeur et les États de droit. Pourtant, combien de souffrance auraient été évitées si, au lieu d'envoyer des millions de soldats s'affronter et mourir en leur nom, les grands hommes de l'histoire avaient eu recours à une poignée d'assassins pour éliminer leurs ennemis. Plutôt que de pendre les dignitaires nazis au terme d'un procès en bonne et due forme permis par des années de guerre et des dizaines de millions de morts, n'aurait-on pas mieux fait de les assassiner dans les années 30, avant qu'ils ne commettent un génocide et tant d'autres horreurs ? La quantité de fictions qui explorent des possibilités analogues montre bien comment l'ambiguïté de ce dilemme moral questionne continuellement. On comprend aussi pourquoi l'État d'Israël, très tôt dans son histoire, fait de l'assassinat une arme de prédilection pour défendre ses ressortissants, quoique les assassinats du Mossad aient plus souvent eu un rôle rétributif que prophylactique.

Encore aujourd'hui, confrontées au bilan désastreux des guerres contre le terrorisme, les démocraties occidentales font face au même dilemme. En anglais, « *target killing* » permet de ne pas dire « *assassination* ». Le tabou est déjà en partie levé, quoique le droit international que ces mêmes démocraties occidentales ont cherché à imposer partout demeure toujours plus favorable à une guerre meurtrière qu'à une élimination ciblée. Il est dans l'intérêt personnel des dirigeants des nations impliquées de maintenir un statu quo dans lequel les règles d'engagement autorisent presque tout, sauf de s'en prendre à ces mêmes dirigeants. C'est pourquoi l'assassinat est en général pratiqué par ou contre des leaders d'organisations ou d'État qui ne sont pas intégrés à la communauté internationale. Des présidents américains ont pu être visés par des organisations terroristes, mais aussi donner leur accord pour l'assassinat de dirigeants de pays mis au ban des nations comme Fidel Castro et Saddam Hussein. Mais entre chefs d'États respectables, il est hors de question de régler ses comptes ainsi. Une bonne vieille guerre, où leurs concitoyens sont massacrés par milliers, revêt des atours plus honorables et glorieux. On peut penser que seule la perspective d'un holocauste nucléaire a empêché les belligérants de la Guerre Froide d'envoyer leur population à l'abattoir pour régler leurs différends.

Quoiqu'il en soit, l'assassinat n'est pas une panacée. Certaines organisations islamistes savent se montrer très résilientes à l'élimination de leurs dirigeants. L'assassinat n'est qu'une des nombreuses solutions que peut bricoler la mètis. La mètis ne préconise d'ailleurs aucune panacée. Sa spécialité est précisément l'improvisation et la versatilité. C'est la spécificité du logos de mettre en système, de répéter pour confirmer, d'automatiser pour pousser une idée jusqu'à son paroxysme absurde. Cet idéalisme jusqu'au-boutiste, et non les manigances de la mètis, ont provoqué les horreurs du XX^{ème} siècle. La mètis accompagne l'histoire depuis toujours, et elle provoque son lot de souffrance. Mais l'absolutisme, l'autoritarisme, le fascisme, le racisme ou encore l'eugénisme sont autant de produits d'un logos en roue libre, d'idéologies abstraites systématisées à l'extrême et déconnectées des réalités stratégiques. Cette déconnexion explique d'ailleurs leur échec opératoire.

Les définitions de la mètis et du logos peuvent être raffinées ainsi. Le logos est ce qui met en système. La mètis est ce qui met les systèmes en échec. L'innovation est une propriété de la mètis, quoique chacune de ses inventions soit mise en système après coup par un logos ordonnateur. Dès lors, ce n'est plus une innovation, et la mètis a déjà quitté ce terrain. Elle est en train de préparer un nouveau coup, pour mettre en échec ce système à peine établi. C'est pour

cela que la mètis ne se laisse pas mettre en système. Une fois ses artifices décrits minutieusement puis transformés en méthodes reproductibles, ils ont quitté le domaine de l'intelligence rusée. De même, l'innovation technologique a toujours une dimension stratégique. Elle commence par un bricolage novateur qui vise à prendre l'avantage sur le théâtre des opérations, fut-il une partie de chasse, un champ de bataille, une compétition économique ou un enjeu académique. Une fois cette innovation devenue un savoir établi ou une technologie fabriquée à la chaîne, elle cesse de représenter un avantage stratégique. Elle devient une nouvelle norme, qui ne permet plus de prendre le dessus, mais qu'il est nécessaire de maintenir pour conserver l'avantage passé.

Méta mètis

La mètis est fondamentalement *méta*. Dès que le logos la met en système, elle saute hors de ce système vers un niveau supérieur. De ce nouveau point de vue, les stratégies précédemment élaborées par la mètis, puis formalisées par le logos, paraissent bien prévisibles. Autrefois géniales, elles deviennent, par ce simple mouvement, médiocres. L'opération se reproduit continuellement, dans une régression à l'infinie qui n'est pas sans rappeler les *théorèmes d'incomplétude* de Kurt Gödel.

En 1931, Gödel publie deux théorèmes qui révolutionnent la logique formelle et chamboulent la philosophie des mathématiques. Le premier établit que toute théorie mathématique suffisamment sophistiquée pour y déployer l'arithmétique ne peut pas être à la fois cohérente et complète. Toute théorie cohérente – c'est-à-dire qui satisfait au principe de non contradiction en ne permettant pas de prouver à la fois un énoncé et son contraire – est donc nécessairement incomplète – dans le sens où cette théorie permet de formuler des énoncés indécidables, qui ne sont ni démontrables ni réfutables. Le second théorème approfondit le premier en établissant que, si une théorie est cohérente, cette cohérence ne peut pas être prouvée à l'intérieur de cette même théorie. Par conséquent, une théorie cohérente ne peut pas prouver sa propre cohérence. Il n'est possible de prouver la cohérence d'une théorie que depuis une méta-théorie plus puissante, capable d'exprimer le contenu de la théorie initiale. Les théorèmes d'incomplétude s'appliquent également à cette nouvelle théorie, qui ne peut pas davantage démontrer sa propre cohérence. Pour cela, une méta-théorie d'un ordre encore supérieur devient alors nécessaire. Ceci engendre une régression potentiellement infinie, dans laquelle la cohérence de chaque théorie est prouvée par une nouvelle théorie supérieure dérivée de la précédente.

La mètis échappe aux formalisations du logos de la même manière que la cohérence glisse d'une théorie vers une théorie plus méta selon les théorèmes d'incomplétude. La mètis qui met une ruse donnée en système ne peut elle-même être formalisée par ce même système. Seule une mètis d'ordre supérieur peut formaliser celle qui la précède. Le logos, conçu comme cette chaîne possiblement infinie de théories construites les unes sur les autres, ne peut saisir la mètis qui se cache toujours dans les énoncés indécidables de la dernière théorie en date. Les théorèmes de Gödel ne prouvent pas seulement que nos théories sont incomplètes, ils démontrent qu'on ne peut pas construire une théorie cohérente qui rende raison d'elle-même (et qui soit au moins aussi puissante que l'arithmétique). De même, la mètis n'est pas seulement incomplètement saisie par nos théories actuelles. Par son caractère fondamentalement méta, la mètis ne peut être capturée par aucune théorie définitive passée, présente ou future.

La récursivité au cœur des preuves de Gödel est analogue au jeu de miroirs qui caractérise les interactions de la mètis. Un système est incomplet dès lors qu'il tente de faire référence à lui-même. Aussi rusée soit-elle, une mètis ne peut pas mettre en système une mètis identique (ou supérieure) à elle-même, mais seulement une mètis précédente et inférieure. Si la mètis devient

logos pour former une théorie cohérente, elle constitue une proie facile pour cette autre mêtis qui, du haut d'une méta-théorie, voit des énoncés indécidables pour la première. Dans cette course à l'armement logique, cette dernière mêtis ne peut pas non plus se cantonner à cette position avantageuse si elle ne veut pas être déjouée à son tour. Systématiquement et structurellement, ce mouvement n'a pas de fin.

Si les théorèmes de Gödel sont bien, une fois formulés, une œuvre du logos, leur démonstration demande au logicien une mêtis prodigieuse. Pour construire ses preuves, il invente un système de codage des énoncés de méta-mathématique particulièrement ingénieux et qui s'avère d'une fertilité exceptionnelle pour les mathématiques, comme pour la science informatique qui voit là un de ses points d'origine. En quelque sorte, cette astuce inédite permet à Gödel de retourner la logique et l'arithmétique contre elles-mêmes. Non pas qu'il soit un ennemi du logos bien entendu : il en est un fervent artisan. Mais il est farouchement opposé au programme positiviste. Il y a, pour lui, un au-delà du logos, c'est-à-dire qu'il existe des vérités que le logos ne peut pas prouver. Et le logicien génial le prouve.

Aussi logicien soit-il, Gödel est une personnalité pleine de mêtis. Métaphysicien idéaliste, extrêmement discret, il infiltre silencieusement dans les années 20 le Cercle de Vienne – repaire d'empiristes notoires⁸⁴. Véritable « agent double philosophique », il travaille minutieusement sur ses théorèmes sans jamais révéler son jeu. Lorsque Gödel présente ses résultats en 1930, avant de les publier en 1931, il prend toute la communauté académique par surprise. Il met à bas le programme de Hilbert, qui, à ce moment-là, guide une bonne partie des mathématiciens et des logiciens, y compris ses amis du Cercle de Vienne. Initialement, seules quelques figures, elles-mêmes géniales et originales comme John Von Neumann et Alan Turing, apprécient son travail. Ce n'est pas seulement le résultat des théorèmes d'incomplétude qui les impressionne, mais aussi l'ingéniosité de leur preuve. Ces pionniers de l'informatique comprennent que le stratagème de Gödel consistant à coder numériquement des symboles et des énoncés mathématiques est un jalon essentiel pour la mécanisation de la pensée mathématique, c'est-à-dire du logos. Sur ce socle, Turing et Alonzo Church développent le concept de *calculabilité*. À cet égard, c'est plutôt un artifice de la mêtis qui parvient à capturer le logos (avant de devenir logos à son tour) que l'inverse.

Gödel incarne aussi parmi les aspects les plus sombres de la mêtis⁸⁵. Il est affligé d'une paranoïa extrême et morbide. Sa mêtis surdéveloppée craint celle des autres en permanence. Dans le confort de Princeton, il s'affame, de crainte qu'on l'empoisonne. Il vit dans le froid, de peur que les fumées du poêle ne le rendent malade. Il garde la plupart de ses travaux cachés et n'en parle qu'à ses plus proches confidents. Il publie très peu, craignant que ces résultats iconoclastes lui créent des ennemis. Par moment, il redoute que la réalité elle-même conspire contre lui, puisque ses théories pourraient remettre en cause une métaphysique réaliste. À d'autres égards, Gödel est un piètre représentant du logos. Il adhère à des croyances ésotériques qui offusquent la rationalité de son temps, comme la réincarnation ou les synchronicités. Il échafaude des théories pour prouver, par exemple, la compatibilité avec la Relativité Générale du voyage dans le temps, considéré comme une absurdité par la majorité des scientifiques. Et pourtant, Gödel est encore unanimement considéré comme le plus grand logicien de l'histoire après Aristote.

Bien entendu, la logique produit du logos. Mais l'activité du logicien, comme du mathématicien, lorsqu'ils inventent des ruses pour contourner des problèmes que leurs prédécesseurs croyaient

⁸⁴ *Incompleteness: The Proof and Paradox of Kurt Gödel*, Rebecca Goldstein.

⁸⁵ *Les démons de Gödel*, Pierre Cassou-Noguès.

insolubles, entre bien dans le champ sémantique de la mètis. Cette ingéniosité est celle du tacticien et de l'ingénieur. Elle caractérise aussi le scientifique ou le philosophe, mais uniquement dans la mesure où ils pensent *out of the box* pour dépasser les théories existantes.

Thomas Kuhn montre que les révolutions scientifiques ne sont pas le simple produit d'une accumulation linéaire de faits nouveaux, ni la révélation spontanée d'une vérité immanente⁸⁶. Lorsqu'une théorie accumule trop d'anomalies insolubles, un changement de paradigme devient nécessaire. Les activités du logos correspondent à la science que Kuhn qualifie de « normale », c'est-à-dire la période stable durant laquelle un paradigme domine. Le programme de recherche est prévisible, les anomalies sont rares et les scientifiques sont majoritairement occupés à la résolution d'énigmes (*puzzle solving*) dans un cadre défini à l'avance. Le logos excelle à cela et, comme les manuels canoniques et les ouvrages de vulgarisation ne décrivent bien souvent que cet aspect du travail scientifique, on peut penser que toute la science s'y résume et participe donc entièrement du logos. Pourtant, les grandes évolutions de la science n'émergent pas de ce processus normal. Parce que les paradigmes successifs sont *incommensurables*, c'est-à-dire qu'on ne peut les traduire l'un dans l'autre, cette transition n'est pas le résultat du fonctionnement méthodique d'une discipline. Un changement de paradigme est un phénomène exogène, provoqué par des anomalies extrinsèques. Mais l'incapacité à rendre raison de ces anomalies ne suffit pas pour qu'on abandonne un paradigme. Encore faut-il qu'un concurrent sérieux se présente.

La mètis est un moteur de changement de paradigme à plusieurs égards. Premièrement, la mètis est fondamentalement extrinsèque au logos et n'a pas d'égal pour mettre en échec les systèmes échafaudés par ce dernier. La mètis est un générateur d'anomalies, en particulier dans tous les domaines où le sujet d'étude peut lui-même faire preuve de mètis, comme dans les sciences humaines. Mais cela concerne également tous les champs de recherche dans lesquels des acteurs ont la capacité et un quelconque intérêt à en influencer les résultats, comme l'écologie ou la santé.

Deuxièmement, l'élaboration d'un nouveau paradigme sur les ruines du précédent demande beaucoup d'inventivité. Sans cadre prédéfini dans lequel mener des expériences, le scientifique engagé dans le développement d'un nouveau paradigme doit bricoler et improviser. Alors qu'un domaine de recherche en fin de paradigme peut connaître une forte atomisation et une certaine automatisation des tâches, une discipline en début de cycle exige une grande versatilité. Inventivité, bricolage et improvisation sont autant d'attributs de la mètis nécessaires à la construction d'un nouveau paradigme.

Enfin, dans la mesure où un changement de paradigme est un conflit, pas seulement entre conceptions incommensurables, mais surtout entre les individus et les factions qui les défendent, il présente un terrain privilégié pour la mètis. Dans ces moments de transition, où des carrières se font et se défont, où les postes comme les postérités se décident, les scientifiques sont plus que jamais vulnérables aux biais, aux conflits d'intérêt et aux querelles d'égo. La mètis participe à toute relation de domination et reste le moyen privilégié pour en inverser les rapports de force, en particulier lorsqu'un outsider défie une puissance établie, comme c'est systématiquement le cas lors d'un changement de paradigme. Le logos est à l'œuvre dans chaque paradigme et peut régler les conflits qui se déroulent en son sein. Mais puisque les différents paradigmes en compétition sont incommensurables, il n'existe pas de méta système pour discriminer infailliblement et analytiquement entre eux. Finalement, seule l'efficacité pure, qui est le critère de la mètis, détermine en bout de course le vainqueur.

⁸⁶ *The Structure of Scientific Revolutions*, Thomas Kuhn.

Bruno Latour pousse ce raisonnement plus loin en faisant de toute opération de connaissance un rapport de force⁸⁷. Rendre raison de quelque chose, ou le mettre en théorie, est un moyen de domination, non pas seulement pour des humains, mais pour toute sorte d'êtres et de forces. La raison analytique, la science, le logos donc, sont les stratégies de certains actants pour en contrôler d'autres. Parler de vérité est un moyen de disqualifier les discours contraires. Comme tout est rapport de force et alliance, Latour finit naturellement par assimiler toute relation à une négociation, à un arrangement ou encore à un bricolage. Il construit finalement une métaphysique qui ne dit pas son nom, dans laquelle tout est mêtis, puisque tout est affaire de stratégie.

Le logos a bien une place dans ce système, mais il est comparé à « un département des Travaux Publics ou de la Voirie »⁸⁸. C'est-à-dire que le logos n'ouvre pas de nouveaux chemins, il aménage ceux existants pour faciliter la circulation. Une autre intelligence doit ouvrir la voie. Le raisonnement logique ne se fait pas à priori, mais bien à posteriori, sur les lignes tracées par les forces en présence, leurs conflits et leurs compromissions, c'est-à-dire par leurs mêtis respectives. Latour dissout presque le logos pour ne laisser que de la mêtis. Le logos devient une stratégie parmi d'autres, qui tient sa légitimité au simple fait d'être dominant, c'est-à-dire parce qu'il réunit derrière lui la plus grande coalition. Sa valeur n'est donc pas *en soi*, elle est déterminée, comme tout le reste, après la bataille, lorsque le gagnant ne fait plus de doute.

« “La raison du plus fort est toujours la meilleure ?” C'est ce supplément de bonté que je voudrais lui retirer. La raison du plus fort est simplement la plus forte. »⁸⁹ Latour souhaite abolir les artifices et les vernis qui habillent les épreuves de force. La réalité qui subsiste après une telle purification se définit en terme d'efficacité pure. Bien entendu, la force dont parle Latour n'est pas celle mesurable par le physicien ou l'haltérophile. C'est simplement celle du gagnant, parce qu'il est vainqueur, quand bien même il aurait tout fait par la ruse, en feignant la faiblesse. Si ce raisonnement remet le logos à sa place, et souhaite mettre tous les actants sur un pied d'égalité, difficile de ne pas voir les attributs de la mêtis comme arbitres de l'ensemble de ces épreuves de force.

En ne mettant aucun point de vue, aucune théorie, aucune grille de lecture, ni aucun discours au-dessus des autres, dans une sorte de monadologie horizontalement distribuée, Latour abolit le méta. Mais, bien sûr, comme beaucoup d'énoncés universels, cette réalisation peut être inversée : si rien n'est méta, tout est méta. Comme nous l'enseigne l'intelligence rusée, il y a toujours un niveau méta au dessus de celui où l'on se situe. Et c'est précisément pour cela qu'aucun niveau n'est absolument méta : il court toujours le risque d'être relégué infra par une mêtis supérieure.

Grâce à une sociologie minutieuse, qui décortique tous les types de relations sans se limiter au social ou à l'humain, Latour décompose même la force et la pureté pour dénicher la foule qui s'y cache. La qualité est, finalement, une quantité escamotée. La puissance d'un actant tient au fait qu'il parle au nom de ses alliés ou, mieux encore, qu'il les fait parler à sa place. Mais cette puissance cache en réalité la largeur d'une alliance, le nombre des conspirateurs et l'effort fourni par chacun pour servir ses propres intérêts particuliers.

Mais Latour ne peut échapper à la sémantique de la dissimulation : la puissance est un faux-semblant, le prince nous faisant croire que tout dépend de lui. Aussi, si la puissance est factice, cette facticité elle-même ne l'est pas. L'escamotage est plus réel que l'escamoté. La mêtis, qui permet de masquer son jeu, de manipuler discours et apparences, de forger des alliances en

⁸⁷ *Les Microbes. Guerre et paix*, suivi de *Irréductions*, Bruno Latour.

⁸⁸ Ibid.

⁸⁹ Ibid.

trompant son monde, de transformer ennemis en alliés, est peut-être le seul universel que la sociologie de Latour ne parvient pas à déconstruire. Au contraire, alors que tout le reste est relativisé, la mêtis se trouve réifiée. Après tout, *Les Microbes. Guerre et paix*, comme son nom le suggère, est un traité de stratégie. Dans la lignée des traités qui l'ont précédé, ses enseignements opérationnels sont informés par l'histoire et s'étendent bien au-delà de la sphère militaire. Comme les *Arts de la guerre* de Sun Tzu et Machiavel, l'œuvre de Latour promeut le pragmatisme et disqualifie les solutions absolues et abstraites.

Pourtant Latour reste l'héritier de l'ethos platonicien qui condamne les artifices de la mêtis. Alors même qu'il met dos à dos tous les systèmes de valeur, la dissimulation reste dépréciée, reléguée au rang de puissance, tandis que la véritable force se devrait d'être visible.⁹⁰ Sa sociologie, même si elle s'efforce de déconstruire le logos, reste logos dans la mesure où c'est une œuvre de connaissance. Comme tous les promoteurs du logos avant lui, partant du principe que les ténèbres sont toujours préjudiciables, Latour espère faire la lumière sur tous les artifices, pour leur faire perdre définitivement toute substance. Mais cet idéal ne fait pas un bon stratège. Il n'y a guère que dans les théories abstraites des philosophes que la transparence est une force. Sur tous les théâtres d'opérations où l'on s'affronte réellement, la véritable force avance cachée. Latour met toutes les connaissances sur un pied d'égalité⁹¹, mais la mêtis n'est pas connaissance. C'est une forme d'intelligence plus fondamentale encore, pour laquelle la connaissance n'est qu'une ruse possible pour arriver à ses fins.

Filets modernes

Même si on peut déceler la mêtis partout, en action dans l'histoire comme dans tous les jeux de pouvoir qui traversent les communautés humaines, le logos n'a-t-il pas gagné du terrain malgré tout ? Le monde moderne, désenchanté et sécularisé, ne remplace-t-il pas, graduellement, les vieux mythes et les anciennes superstitions par le logos bien ordonnés des sciences contemporaines ? Les sociétés modernes ne sont-elles pas maintenant réglées par la logique aveugle de gargantuesques bureaucraties technocratiques ? La technologie toute puissante qui pénètre sans cesse de nouveaux domaines ne signale-t-elle pas le triomphe du logos ?

L'avènement du logos est certainement réel, mais il ne retranche rien à l'omniprésence de la mêtis. La mêtis n'occupe pas un terrain où le logos est absent. Au contraire, quoiqu'elle le précède entièrement, la mêtis fleurit là où le logos s'étend, précisément parce que cette forme d'intelligence permet de déjouer les systèmes établis et de renverser les rapports de domination. La métaphore de la course à l'armement s'applique parfaitement – et parfois très littéralement – au jeu du logos et de la mêtis. Chaque nouvelle innovation de l'intelligence rusée peut être systématisée, érigée en standard. Dès lors, la mêtis ne cesse de chercher des ruses, des bricolages et des escamotages pour mettre en échec le système à peine établi. La complexité d'un système ne réduit pas les ruses possibles. Au contraire, il multiplie les failles à exploiter, les interstices où se faufiler et les leviers pour faire basculer les rapports de force.

La question criminelle en constitue un modèle exemplaire. La criminalité ne disparaît pas avec la complexification des systèmes juridiques et la densification des appareils policiers. Ses formes les plus vulgaires peuvent être éradiquées, mais de nouvelles stratégies délictueuses apparaissent continuellement, produites par l'inventivité incessante des criminels. La délinquance ne baisse jamais vraiment, elle devient plus variée, plus subtile, plus discrète. Chaque stratégie employée

⁹⁰ Ibid 4.1.5.

⁹¹ Ibid 4.7.2.

pour la combattre devient tôt ou tard obsolète. Pour autant, il n'est ni impossible ni inutile de lutter contre la criminalité. Mais il est vain d'espérer qu'une connaissance définitive ou une méthode magistrale finira par éradiquer à jamais la versatilité de l'intelligence criminelle.

Seule la mêtis rivale des forces de l'ordre peut espérer contrecarrer l'imagination prolifique des délinquants, quoique jamais définitivement. Celui qui pense avoir fait disparaître la corruption ou la spoliation ne sait tout simplement pas quelles nouvelles formes elles ont prises. Et cette certitude est l'instrument de sa propre perte puisqu'il devient dès lors une victime facile. De la même manière, ce n'est pas parce qu'une stratégie a fait ses preuves dans le passé qu'elle est appropriée aux turpitudes contemporaines. Au contraire, des parades ont de fortes chances d'avoir été développées par les criminels au fil du temps. Les innovations des forces de l'ordre, tout comme celles des criminels, ne leur donnent un avantage que dans la mesure où elles conservent l'élément de surprise.

La mêtis nous permet de comprendre comment, malgré l'asymétrie qui les caractérise du point de vue moral et légal, l'intelligence du délinquant et celle du criminel obéissent aux mêmes principes stratégiques. Des deux côtés de la loi, on doit innover en permanence, essayer de penser comme ses adversaires et maintenir une prudente méfiance aux limites de la paranoïa. Bien souvent, les forces de l'ordre doivent copier les stratégies criminelles pour ne pas être dépassées. Ainsi le policier apprend à opérer dans l'ombre, à masquer son identité, à organiser des guet-apens ou encore à utiliser le chantage. Des dispositifs juridiques existent pour permettre le déploiement de telles transgressions dans un cadre légal. Le policier peut même pousser le mimétisme jusqu'à glisser lui-même dans l'illégalité, parfois pour son gain personnel, mais souvent aussi car c'est le seul moyen de rivaliser avec un ennemi qui, lui, ne se limite pas aux règles du jeu légales, puisque ce cadre légal évolue plus lentement que les méthodes des criminels et des policiers sur le terrain.

Cette analyse rejoint les définitions du logos et de la mêtis que nous avons raffinées précédemment. Le logos établit des règles pour limiter les acteurs à des comportements prévisibles. La mêtis tend fondamentalement à transgresser ces règles pour prendre l'avantage, que ce soit sur les autres joueurs ou, parfois même, sur le concepteur des règles lui-même. Le législateur ne peut espérer construire un système juridique qui puisse connaître toutes les possibilités de la mêtis délictueuse. Il a besoin de sa propre mêtis pour innover, bricoler et surprendre le criminel. Les procédures bien ordonnées des forces de l'ordre, dont la transparence est essentielle à un État de droit, constituent autant de faiblesses prévisibles, aisément exploitées par des organisations criminelles. Ces dernières, sans être astreintes à de telles contraintes, peuvent se montrer bien plus agiles. Si le policier cherche à élucider les crimes en appliquant toujours la même méthode, définie publiquement dans des lois et des décrets d'application, il devient éminemment prédictible pour un criminel précautionneux. On comprend alors pourquoi les forces policières, à l'image des agences de renseignement, sont naturellement rétives à toute volonté des législateurs pour réguler leurs activités.

Le champ lexical de la mêtis antique traverse la question criminelle de bout en bout. On y trouve des chasseurs, des chassés, des liens, des filets et des rapports de domination. Il s'agit d'être toujours vigilant pour éviter de se faire surprendre, et de se montrer suffisamment ingénieux pour surprendre les autres. C'est un domaine éminemment stratégique pour lequel on peut établir une continuité, à la fois historique et méthodologique, avec les activités militaires. Forces de police et organisations criminelles adoptent d'ailleurs bien souvent une structure et une sémantique militaire. On mène la *Guerre contre la drogue*, un slogan lorsqu'elle est lancée par Nixon pour financer des opérations avant tout policières, mais qui devient vite une guerre dans tous les sens du terme au Mexique, aux Philippines ou au Bangladesh.

La criminalité illustre également toute l'ambiguïté morale de la mêtis. Le criminel est bel et bien déprécié dans n'importe quel système de valeur puisque, par définition, il le transgresse. Pourtant il constitue le héros de beaucoup de fictions. Même les criminels bien réels jouissent parfois d'une popularité malsaine. Sur le plan fictionnel, le policier qui transgresse la loi pour mieux la défendre constitue un personnage bien plus fascinant et romanesque que l'officier procédurier. En effet, le dilemme entre l'obéissance à la loi et les nécessités stratégiques du maintien de l'ordre est un thème récurrent de la dramaturgie moderne.

Par ailleurs, comprendre la criminalité par le prisme de la mêtis permet d'analyser les relations et les rapports de force qui la sous-tendent, quelle que soit la contingence historique des configurations légales. Les officiers de la Gestapo sont d'abord des policiers chargés de traquer des terroristes avant de devenir des criminels à Nuremberg. Ce n'est qu'à posteriori que l'appareil répressif Nazi est devenu illégal. Avant cela, il fait respecter la loi, fût-elle inique. Et rien ne garantit qu'un tragique bouleversement historique n'inverse à nouveau la place du criminel dans le logos juridique. La mêtis permet d'apprécier la différence, la similitude et l'efficacité des stratégies déployées, indépendamment des constructions juridiques qui les légitiment ou les condamnent.

De ce point de vue, seul le résultat compte. Les actions non conventionnelles de la résistance française pendant la Seconde Guerre mondiale sont maintenant dépeintes avec héroïsme, tandis que celles des Talibans face à l'invasion de la coalition sont qualifiées de terrorisme criminel. Ce n'est certainement pas le point de vue d'un officier SS en 1943 ou d'un imam salafiste contemporain. Pourtant les stratégies de guérilla et de sabotage déployées sont similaires. Elles démontrent leur mêtis continuellement, par leur seule efficacité. À cet égard, ce qui définit l'insurgé, ce n'est pas la décision d'un juge ou d'un législateur, mais sa capacité à improviser continuellement de nouvelles stratégies pour renverser un rapport de force fondamentalement asymétrique. Qu'il soit criminel ou héros, la ruse, l'inventivité et l'imprévisibilité de l'insurgé restent indéniables.

Sur ce plan, la figure du hacker s'apparente à celle de l'insurgé. À la fois rusé et technicien, improvisateur et compétiteur, le hacker est plein de mêtis. Dans certaines acceptions du terme, hacker se traduit même par bricoleur. Ambiguë moralement, il est un criminel pour certains, un héros pour d'autres. Même si les hackers n'ont pas originellement une ambition militaire, leurs prouesses sont rapidement récupérées à des fins tactiques et stratégiques. L'informatique elle-même offre initialement un avantage stratégique. Mais maintenant que cette technologie s'est généralisée et qu'elle a cessé d'être mêtis pour devenir logos, c'est la capacité à la faire dérailler qui constitue un avantage stratégique. De ce point de vue, l'informatique devient une faiblesse pour la structure qui ne dispose pas de sécurités suffisantes et à jour, comme en témoignent les pratiques de rançonnage qui peuvent paralyser une entreprise, ou les cyber attaques de larges ampleur menées contre l'Estonie en 2007 ou l'Ukraine en 2015.

Le cyber est un nouveau théâtre des opérations, qui s'ajoute à la terre, la mer, le ciel et l'espace. Et, comme chaque nouveau théâtre avant lui, il traverse et surplombe ceux qui le précèdent. Mais les réseaux informatiques ne constituent pas seulement un nouveau champ de bataille. Internet devient un instrument de pouvoir et un outil de domination dans un nombre croissant de domaines, fussent-ils politiques, économiques, académiques ou idéologiques. Plus que jamais, la continuité entre politique et guerre est totale. Sans qu'aucune guerre ne soit déclarée, les cyber attaques se succèdent sur tous les fronts. À cet égard, Internet est un terrain de jeu formidable pour la mêtis. Aucun logos n'est parvenu réellement à le contrôler, à le prévoir, à le légiférer ni à le cartographier. Constellé de zones d'ombre, c'est un lieu de rivalité perpétuelle où il est aisé d'avancer masqué.

La notion de réseau (*network*) – informatique ou pas – est étroitement liée à celles de filet, de lien comme de pouvoir, et mérite d'intégrer pleinement le champ sémantique de la mètis. Bien sûr, ni les Grecs anciens ni même Jean-Pierre Vernant ne pouvaient conceptualiser cette notion, tant elle a seulement révélé sa puissance lors des dernières décennies. Latour utilise déjà abondamment la métaphore du réseau pour figurer des rapports entre existants irréductibles et pourtant concomitants. De son vivant, ces réseaux sont devenus à la fois moins métaphoriques et omniprésents. La sémantique du réseau permet notamment à Latour de caractériser l'efficacité d'un certain rapport de force, tout en s'affranchissant des constructions épistémiques qui cherchent à le capturer pour leur propre compte.

L'omniprésence des réseaux coïncide avec celle de la mètis. Elle révèle une guerre de tous contre tous différente de celle, primitive, que craignait Hobbes. La mètis réalise un état de compétition permanent dans lequel les stratégies se font toujours plus variées et subtiles. Ni la constitution d'un Léviathan centralisant la violence légitime, ni le développement de l'État de droit ne peuvent endiguer ce mouvement. Initialement le fruit, comme toutes les innovations, d'une habile mètis, ces innovations politiques ont pu être des stratégies efficaces lors de leur déploiement initial. Mais, comme toutes les stratégies, elles sont rapidement dépassées, leur force retournée contre elles-mêmes par une ruse postérieure. Les codes civils, les agoras politiques et les administrations publiques peuvent désamorcer des conflits barbares qui les précèdent, mais ils constituent inévitablement le champ de bataille – certes policé – des mètis qui leur succèdent. Ceci suggère qu'un mouvement de réforme perpétuelle est nécessaire à tout système politique puisque n'importe quelle stratégie, aussi efficace soit-elle, a nécessairement une date de péremption.

Il ne faudrait pas pour autant penser que cette généralisation du jeu stratégique est une évolution récente, liée à la modernité ou à la mondialisation. Machiavel et Sun Tzu constatent déjà en leur temps, chacun de leur côté, que la sphère militaire a, en réalité, des frontières bien poreuses. Plus encore, si la biologie de l'évolution décrit le vivant comme le théâtre de rivalités constantes, cet affrontement n'est pas celui de tout le monde contre tout le monde, régi par la loi du plus fort. Au contraire, ce sont de vastes alliances qui s'emboîtent, entre lesquelles et à l'intérieur desquelles on s'entraide, on s'influence et on se trompe continuellement dans la défense d'intérêts particuliers et collectifs. Comme sur la scène géopolitique, la diplomatie régit le vivant, même si cette *realpolitik* fait appel à un large panel de stratégies, parmi lesquelles la coopération totale est une situation idéale jamais réalisée, et la prédation pure un cas limite, occasionnel et rarement rentable.

Le milieu criminel, l'arène politique, le monde des affaires et la jungle numérique ont cela de commun avec le champ de bataille antique et l'évolution darwinienne : *le plus rusé domine*.

Sémantique de l'intelligence

Alors que nous approchons du terme de notre enquête, nous espérons pouvoir éclairer la notion d'intelligence. Jusqu'à présent, ce terme a été utilisé confusément, pour désigner des réalités hétérogènes.

Dans le domaine du renseignement et de la guerre, l'intelligence est généralement comprise dans son sens anglo-saxon, et donc toujours associée aux attributs de la mètis. Elle est entendue dans un rapport à l'autre, puisqu'elle consiste à comprendre alliés et adversaires potentiels. L'intelligence n'est jamais seulement une somme de connaissances établies. Elle doit suivre un théâtre des opérations en constante évolution, en s'informant continuellement sur les capacités et les intentions de ses adversaires. Chaque intelligence cherche aussi à contrecarrer l'intelligence adverse de manière défensive et proactive. Pour son propre compte, l'intelligence est bien une

affaire de connaissance, sans pour autant être un logos. Eu égard de l'ennemi, l'intelligence cherche plutôt à perturber, masquer, travestir et subvertir la connaissance. La désinformation en particulier cherche, à la manière d'un fumigène, à empêcher la compréhension du réel sans jamais la faciliter. Enfin, le renseignement et la guerre sont des domaines où l'innovation et la surprise sont essentielles.

Traditionnellement associée à la connaissance, l'intelligence du scientifique n'est pas définie dans les mêmes termes que celle de l'espion et du stratège. Elle reste pourtant une notion ambivalente. L'intelligence du scientifique calculant et connaissant n'est pas celle du scientifique inventif qui forge un nouveau paradigme sur les ruines du précédent. L'une est logos, l'autre est mètis.

La science, généralement associée au logos, est en réalité à moitié mètis. Ainsi la science elle-même est une notion confuse qui désigne deux réalités opératoires différentes. Le logos est cette opération épistémique qui organise le savoir en discours vrais. C'est aussi le logos qui compile les méthodes éprouvées et les procédures bien huilées pour traduire dans un langage paradigmatique des données empiriques. Mais le processus d'exploration et de révolution scientifique n'est pas un logos. L'*euréka* décisif et le changement de paradigme relèvent bien d'une mètis. On peut alors se demander si, lorsque la science nous semble intelligente, il n'y a pas toujours derrière la mètis d'un chercheur ingénieux ?

La capacité à innover et à surprendre, en explorant des voies qu'on croyait jusqu'à présent impraticables, caractérisent réellement le génie, qu'il soit scientifique, militaire, artistique, philosophique ou encore criminel. L'intelligence n'est pas une méthode, mais plutôt l'étincelle initiale qui peut éventuellement être formalisée après coup en une méthode reproductible. L'intelligence n'est pas une somme de connaissances, aussi étendues et vérifiables soient-elles, mais cette capacité à échafauder des bricolages géniaux, en dehors des paradigmes dominants, pour remettre en cause les vérités établies et en proposer de nouvelles. Autrement dit, toute intelligence véritable ne serait-elle pas mètis ?

Les prodiges du logos relèvent finalement d'une pensée mécanisée. L'apprentissage de connaissances et de méthodes éprouvées exigent rigueur et abnégation. Mais aucune capacité à l'improvisation ou à la créativité – aucun génie en somme – n'est réellement nécessaire. C'est pourquoi beaucoup d'exploits du logos sont progressivement mécanisés. Des calculs autrefois confiés aux experts les plus virtuoses du logos sont maintenant exécutés par des machines primitives.

Toute l'ambiguïté sémantique de l'*intelligence artificielle* disparaît lorsqu'on comprend que l'ordinateur n'a pas du tout besoin d'intelligence pour accomplir tous ses miracles. L'intelligence est dans l'inventeur, l'ingénieur et le programmeur qui développent les innovations informatiques. Si l'ordinateur excelle à appliquer les méthodes du logos, c'est précisément parce que celles-ci ne demandent plus aucune intelligence. Elles exigent par contre une rigueur extrême, pour laquelle la machine n'a pas d'égal. Un ordinateur primitif, auquel personne n'attribue beaucoup d'intelligence, peut déjà réaliser certaines tâches computationnelles et cognitives plus rapidement et avec beaucoup plus de fiabilité que l'esprit humain le mieux dressé. Une machine de Turing n'est même pas nécessaire pour accomplir des exploits inaccessibles au mathématicien le plus génial, comme réaliser des calculs particulièrement complexes ou mémoriser d'interminables lignes de chiffres.

Cela ne prouve pas, bien sûr, l'intelligence de la machine, mais plutôt l'inintelligence de la tâche. Lorsque le superordinateur *Deep Blue* vainc Kasparov aux échecs dans les années 90, le programme ne prouve pas qu'il a développé une intelligence analogue à l'intelligence humaine, ni

même à celle que développe la vie en général. Cette prouesse démontre plutôt l'intelligence des programmeurs, dont le stratagème est parvenu, pas seulement à vaincre le champion d'échecs, mais les échecs eux-mêmes. La victoire du programme ne signifie pas qu'il pense mais, au contraire, qu'il est possible de gagner aux échecs sans penser, juste en appliquant un processus algorithmique, c'est-à-dire mécanique. En ce sens, le logos commence là où l'intelligence s'arrête, c'est-à-dire sur des terrains tellement connus et prévisibles que les affrontements de la mètis les ont désertés.

Certaines tâches sont mécanisées, de l'encaissement de produits au supermarché à la génération d'images, en passant par la traduction linguistique, précisément parce que, grâce aux méthodes éprouvées qui ont été développées, ces tâches ne nécessitent plus beaucoup d'intelligence. Les *Large Language Models* (LLM) excellent à produire des textes, des images et même des raisonnements car, en fin de compte, elles reproduisent mécaniquement ce qui a déjà été fait, et que la quantité de données d'entraînement disponible est astronomique. Les LLMs surprennent parce que la technologie est une innovation relativement récente. Ce sont les intelligences bien humaines à l'origine de cette innovation qui surprennent. Déjà, les résultats des LLMs se montrent prévisibles : on reconnaît à certains indices les images et les textes qu'ils produisent. On sait ce à quoi ils excellent, et il faut un utilisateur humain particulièrement habile pour leur faire faire ce pourquoi ils sont médiocres.

Une fois pleinement intégrés aux mœurs et aux économies, les IA génératives cesseront complètement de surprendre, tout comme les caisses, les éclairages et les essuie-glaces automatiques ne laissent plus personne pantois. Alors, on troquera probablement le nom d'intelligence par celui d'automatisme, puis on moquera les résultats prévisibles de ces machines stupides. À moins, bien sûr, que les inventeurs de ces machines continuent de nous surprendre avec de nouvelles innovations rusées. Dans les années 1950, le pionnier du domaine John McCarthy commence d'ailleurs par utiliser le terme « *automata studies* », avant d'employer celui plus évocateur d'« *artificial intelligence* » pour désigner ce domaine de recherche fondé à la conférence de Dartmouth⁹². Il faut certainement être logicien, comme tous les pères fondateurs de l'IA, pour justifier un tel glissement sémantique d'automatisme à intelligence.

Est-ce que cela signifie que l'IA qui pénètre maintenant notre monde n'est pas intelligente ? Elle est intelligente comme n'importe quel ordinateur capable d'enregistrer des données et d'exécuter des programmes. Elle ne représente pas une intelligence au sens d'un agent dont il faut se méfier car il pourrait représenter un danger. Pour cela, l'IA doit faire preuve de cette intelligence plus subtile que l'on appelle mètis, celle dont parlent les stratèges et que craignent les agents de renseignement. Pour le moment, elle n'y parvient pas. La question n'est pas de savoir qui, des programmeurs et des espions, a la bonne définition de l'intelligence. Au bout du compte, même pour l'ingénieur en IA, l'intelligence n'est pas mesurée par la quantité de connaissance accumulée, la puissance de calcul ou la capacité à suivre une méthode élaborée. Si on considère que la maîtrise du logos est suffisante pour définir une intelligence artificielle, alors notre monde en est déjà plein, et ce depuis bien avant l'apparition des IA génératives. Les machines de Turing et les moteurs de recherche répondent déjà à ce critère. L'intelligence artificielle générale tant prophétisée est au contraire définie par sa capacité à faire davantage que ce pour quoi elle a été programmée. Les ingénieurs en quête d'IAG cherchent donc plutôt à construire une machine capable de surprendre, de créer et d'improviser, c'est-à-dire de faire preuve de mètis.

⁹² *Empire of AI*, Karen Hao.

Si une IAG n'est pas encore apparue, c'est précisément parce qu'une telle mêtis artificielle n'a pas encore été développée. Contrairement au logos, la mêtis n'a jamais été mécanisée. Dès qu'une ruse de guerre est automatisée, elle perd nécessairement de son mordant, puisque le processus même d'automatisation transforme cette mêtis en logos. Dès lors, pour créer une IAG, le défi n'est pas de réussir à mécaniser quelque ruse spécifique, mais de donner la capacité à créer des ruses inédites.

Une perspective similaire éclaire la difficulté que le logos éprouve à concevoir l'intelligence non humaine, et en particulier celle qui se déploie à l'échelle de l'évolution des espèces. Même si elle nous surprend la première fois, une fois qu'on en a percé le mécanisme, la ruse du phasme ou de l'orchidée nous semble finalement peu intelligente et prévisible. Dans un premier mouvement, en recensant les artifices du vivant, la biologie tend à reconnaître l'intelligence biologique. Puis, dans un second temps, en décortiquant certains rouages spécifiques, elle les réduit en automatismes. Telle une technologie éprouvée, cette ruse est devenue, à posteriori, mécanisme. Mais l'intelligence biologique ne réside pas dans une de ses ruses en particulier, aussi ingénieuse soit elle, pas plus que l'intelligence humaine réside dans telle ou telle technologie. L'intelligence est la mêtis qui, derrière, crée continuellement ces stratagèmes. À cet égard, la sélection naturelle n'est pas moins intelligente que le cerveau des scientifiques humains.

Si le biologiste peut aisément réduire les stratagèmes du vivant en mécanisme, ce n'est pas parce qu'ils sont moins intelligents, mais parce que le scientifique en est rarement la cible. Même lorsqu'ils sont explicités par les biologistes, les stratagèmes du vivant continuent bien de fonctionner. Positionné en dehors du rapport de force que ces innovations essayent de renverser, le biologiste est dans une position avantageuse pour les observer et les réduire en mécanismes. Lorsque le chercheur est partie prenante dans le conflit qui se joue, l'adversaire est plus retors. Que ce soit un virus particulièrement adaptatif, des insectes résistants aux pesticides dernier cri ou des molécules tellement addictives qu'elles ne cessent de charmer les chercheurs et les médecins au point de provoquer une crise sanitaire⁹³, lorsque les ruses du vivant visent l'espèce humaine, les explications de la biologie ne suffisent pas à nous en prémunir.

Pour nier l'intelligence de ces formes de vie qui ne nous surprennent plus, il faut aussi nier du même coup celle des technologies qui ont perdu leur effet de surprise. Néanmoins, toutes les formes de vie avec lesquelles nous sommes en compétition ne se laissent pas ainsi vaincre. Et l'intelligence qui échafaude ces stratégies reste indéniable, puisqu'elle n'arrête pas de nous surprendre. La vie n'est pas un tableau figé, mais un processus en mouvement perpétuel. Et elle développe déjà des ruses pour mettre à profit ces humains qui se présupposent dominants.

Mêtis et déterminisme

Une posture réductionniste entend faire de l'intelligence un simple mécanisme, comme elle entend faire de la conscience un épiphénomène. Mais comme elle ne se laisse pas réduire en mécanisme, la mêtis résiste à cette explication. Tandis que sa réalité ne fait pas de doute lorsqu'on l'observe en action, il est impossible de placer la mêtis dans une substance spécifique. Contrairement à la puissance de calcul ou à la quantité de données, la mêtis est une force qui ne se mesure pas. On ne peut pas chercher l'intelligence, comme d'autres facultés mentales, dans quelque corrélat neurologique, puisqu'on observe son action à travers toutes les formes de vie, dans des organes qui n'ont aucune histoire phylogénétique commune, à l'échelle microscopique comme à celle de l'évolution des espèces. L'intelligence, au sens de mêtis, est une propriété

⁹³ *Dreamland: The True Tale of America's Opiate Epidemic*, Sam Quinones.

émergente, sans qu'on puisse identifier d'autres conditions à son émergence que la plus élémentaire sélection naturelle.

Pourtant, le réductionnisme persiste : si seulement on pouvait en décortiquer suffisamment les détails, on verrait certainement le rouage qui explique chaque ruse de la mètis. Néanmoins, on ne peut pas expliquer la ruse elle-même comme on peut rendre raison de chaque ruse particulière. Trouver le mécanisme même qui crée les ruses est une possibilité théorique et abstraite qui n'a aucune praticité empirique. Puisque la mètis est une régression à l'infinie, aucun modèle particulier ne peut jamais la rattraper.

La mètis réduite en mécanisme est une mètis dépassée, périmée. La mètis est précisément la ruse qui permet à une intelligence de réduire une autre intelligence, inférieure et antérieure, en mécanisme prévisible. La mètis permet également à une intelligence rusée de tromper les schémas dans lesquels on cherche à la contraindre pour mieux la prédire. Alors que les intelligences parviennent parfois à se prédire les unes les autres, la mètis elle-même reste fondamentalement imprévisible.

Par une récurrence similaire aux théorèmes de Gödel, le caractère fondamentalement méta de la mètis met systématiquement en échec les théories qui cherchent à la capturer. Tout logos qui parvient à cristalliser une mètis à un moment donné devient le socle sur lequel une mètis future va se déployer. Cela signifie que le savoir, aussi élaboré et vérifié soit-il, a toujours un train de retard sur l'intelligence qui improvise, invente et bricole. Pour cette pensée stratégique, la question n'est pas tant de savoir si l'adversaire est fondamentalement déterminé, dans l'absolu d'une métaphysique hors sol, c'est-à-dire dans l'esprit infini d'un être infiniment hypothétique. Du point de vue d'une mètis pragmatique engagée dans une compétition stratégique, la question est de savoir si l'intelligence adverse est effectivement déterminable.

L'*irréductibilité computationnelle* conceptualisée par Stephen Wolfram⁹⁴ montre que même des systèmes parfaitement *déterministes* – dans le sens où leur comportement est entièrement déterminé par une règle simple – peuvent être *imprévisibles* – dans le sens où il n'existe pas de raccourci calculatoire pour prédire leur comportement. Certains automates cellulaires offrent une illustration flagrante de ce principe, quoique le nombre π soit un autre exemple marquant. Alors que π peut-être calculé de manière totalement déterministe, on ne connaît aucun autre moyen pour déterminer une nième décimale de π que de calculer toutes les décimales précédentes. Tant que l'on n'a pas entrepris de calculer π une première fois, chaque décimale suivante est fondamentalement imprévisible, au sens où aucune méthode statistique ou algorithmique n'offre de raccourci.

Alors que certains systèmes simples peuvent être réductibles computationnellement au sens de Wolfram, les systèmes complexes sont presque toujours irréductibles. Les organismes vivants sont éminemment complexes, et en particulier le système nerveux des vertébrés. A fortiori, les systèmes composés de tels systèmes en interaction, en particulier lors d'un affrontement stratégique, le sont d'autant plus. Le champ de bataille lui-même est composé de systèmes complexes imprévisibles, géologiques et météorologiques notamment. C'est pourquoi, s'il est parfois possible d'anticiper les coups d'un adversaire dans des configurations de jeu simples et des modélisations abstraites, il est impossible de déterminer, à priori, l'issue exacte d'un conflit entre mètis rivales dans des situations moins théoriques. Il faut dérouler l'entière de l'affrontement pour en connaître le résultat.

⁹⁴ *A New Kind of Science*, Stephen Wolfram.

Quand bien même une simulation serait en mesure de prédire l'issue d'une confrontation, on n'est jamais certain que l'adversaire n'a pas déjà déjoué le système qui permet de l'anticiper. Une machine capable de tout calculer peut avoir été nourrie de données corrompues. Son interface peut être piratée par un ennemi habile. Ses concepteurs peuvent jouer double jeu et avoir vendu les secrets de cette innovation avant même son déploiement. Enfin, un espionnage minutieux pourrait en copier le fonctionnement après coup. En bout de course, aussi magistrale que puisse être une invention, elle peut finalement se retourner contre son concepteur. Il est même raisonnable d'admettre qu'elle le sera tôt ou tard. Arme nucléaire, Internet, drone et GPS sont autant d'innovations américaines qui constituent des avantages stratégiques majeurs au moment de leur déploiement, avant d'être utilisées par la suite pour menacer les intérêts américains. Une fois l'innovation précédente détournée et retournée contre soi, il ne reste plus qu'à développer une nouvelle innovation décisive.

Le libre arbitre est une réalité stratégique, non pas au sens d'une volonté capable de se soustraire à une causalité métaphysique, mais au sens d'une irréductible imprévisibilité pratique. Ce libre arbitre est le signe de l'intelligence, et vice-versa. L'intelligence est le summum de l'imprévisibilité stratégique. Un ennemi n'est déjà plus un adversaire lorsqu'il devient une variable dans une équation. Dès qu'il se laisse capturer par un modèle prédictif, il cesse d'être intelligent. Mais tant qu'il garde la possibilité de surprendre, même brisé et acculé, il représente toujours une menace. Tant qu'il lui reste un soupçon d'imprévisibilité et de liberté d'action, c'est-à-dire d'intelligence, il est dangereux pour ses ennemis de le croire prévisible.

Comment peut-on savoir si l'adversaire est définitivement vaincu ? Est-ce qu'il ne pourrait pas faire le mort ? Feindre la stupidité pour mieux nous abattre lorsque nous aurons le dos tourné ? Cette incertitude est, elle aussi, récursive, à la manière des théorèmes de Gödel. Elle est, par conséquent, irréductible. D'un point de vue stratégique, cette incertitude est saine, puisque la certitude est finalement un facteur de risque. Elle signifie que le déterminisme est toujours, concrètement, local.

Toute la polysémie de l'intelligence se confronte au déterminisme, mais pas sous la forme d'une contradiction logique. L'intelligence se renseigne sur ce qui est encore indéterminé, c'est-à-dire sur l'intelligence de l'ennemi. Le but d'une intelligence est donc de rendre l'adversaire prévisible, tout en évitant de se laisser prévoir par lui. Dans un affrontement stratégique, être déterminé – non pas théoriquement par un démiurge transcendant ou par la nécessité de lois immanentes, mais effectivement par un autre belligérant – signifie avoir perdu. En ce sens, on peut dire que tout combat se mène pour la liberté, mais aussi *par* la liberté.

C'est en exprimant cette liberté par l'action qu'une mètis établit, du même mouvement, son intelligence et sa qualité de sujet moral. Pour prendre l'avantage stratégique sur une autre, une intelligence doit déployer son imprévisible libre arbitre, c'est-à-dire sa mètis. Pour s'affirmer, elle doit toujours détruire les constructions surannées du logos. Ce mouvement destructeur caractérise le criminel, mais aussi l'entrepreneur innovant qui bouleverse un marché, le scientifique iconoclaste bien décidé à remettre en cause le paradigme dominant, comme le lanceur d'alerte qui fait vaciller une hégémonie inique.

Éthique et mètis

Nous observons donc la mètis en action derrière chaque innovation, dans tous les interstices laissés par les structures sociales en mouvement. Toutefois, à la manière du scientifique qui voit

des problèmes scientifiques partout, notre enquête n'est-elle pas entièrement biaisée par un prisme de lecture déformé où tout est mêtis ?

Pour se convaincre du contraire, il suffit d'observer les nouvelles du monde qui monopolisent les écrans et les esprits. Tout y est manifestement mêtis : élections, guerres, enjeux économiques, compétitions sportives ou encore criminalité, autant de thèmes récurrents dont la dimension stratégique ne fait pas de doute. Et ces nouvelles sont bien souvent de simples prétextes à des publicités qui constituent elles-mêmes des stratégies de manipulation inscrites dans des rapports de dupe et de domination. Que ce soit à travers les enjeux de carrière qui définissent notre place dans la société, les rapports de forces politiques et économiques qui nous asservissent ou nous libèrent, ou simplement tous ces jeux qui nous distraient durant notre temps libre, la pensée stratégique pénètre bel et bien notre quotidien.

Mais la mêtis démontre particulièrement son actualité par les questions éthiques qu'elle soulève. L'ambiguïté morale qui marque les stratégies rusées est une réalité dans laquelle baignent les politiciens, les généraux et les diplomates, tout comme les forces de l'ordre, les agences de renseignement, les révolutionnaires, les chefs d'entreprise, les criminels, etc. Si ces questionnements éthiques sont souvent réservés à une certaine élite, ils restent structurants pour tout collectif puisqu'ils déterminent bien souvent son avenir. Par ailleurs, dans nos sociétés aux prétentions démocratiques et toujours plus médiatisées, la population dans son ensemble tend à se sentir concernée par les enjeux auxquels sont confrontés ses dirigeants.

La moralité de la mêtis se résume finalement à l'éternelle question : la fin justifie-t-elle les moyens ? Le logos, cherchant à réduire cette problématique pratique et finie par une solution théorique et absolue, demanderait plutôt : la fin justifie-t-elle *toujours* les moyens ? Mais ce n'est déjà plus la même question. Il s'agit en réalité d'un sophisme. On peut répondre « non, la fin ne justifie pas toujours les moyens », et en même temps « oui, la fin justifie parfois les moyens ». Peut-être même qu'elle les justifie dans la majorité des cas. Beaucoup d'artifices de la mêtis sont frappés d'infamie, quoique le contexte de leur déploiement en modère toujours la condamnation.

Les méthodes les plus fourbes, employées par des individus ou des groupes dans leur propre intérêt, constituent effectivement des comportements antisociaux dans le cadre plus large d'une société. Mais ces mêmes méthodes sont justifiées lorsqu'il s'agit d'assurer la survie d'un collectif face à ses ennemis. Ainsi, la duplicité n'est pas fondamentalement mauvaise, et l'honnêteté n'est pas toujours vertueuse. Une guerre peut être légitime si elle permet d'éviter un bain de sang plus dévastateur à une échelle supérieure. Pourtant, si une stratégie, aussi sournoise soit-elle, permet d'obtenir le même résultat à moindre frais, elle s'avère plus légitime. Par conséquent, il peut même être immoral de se montrer honnête sans égard pour les conséquences. On retrouve là le raisonnement de Machiavel : pour le prince, il est égoïste d'agir vertueusement pour soigner sa réputation ou assurer le salut de son âme, si cela doit se faire au détriment du bien commun.

Mêlant les enseignements de Sun Tzu et Machiavel à une perspective évolutionniste, nous pouvons construire un paradigme moral en mesure de dépasser cette question. D'un certain point de vue, la fin est toujours la même. Toutes les stratégies servent un intérêt égoïste, quoique à une échelle variable : individuelle, collective, communautaire, nationale, humaine, planétaire, cosmique, voire métaphysique. Différents acteurs ne partagent pas les mêmes fins, soit parce qu'ils sont rivaux à une certaine échelle, soit parce qu'ils défendent des égoïsmes de différents niveaux. Alors que tous les égoïsmes ne se valent pas, un égoïsme donné ne peut être condamné moralement que du surplomb d'un égoïsme plus large.

Lorsque l'on condamne le comportement d'un criminel qui trouble l'ordre public, ou celui d'un État voyou qui met en danger la paix mondiale, la condamnation ne porte pas vraiment sur les moyens employés, mais plutôt sur l'échelle à laquelle se situe leur égoïsme. Plus précisément, c'est un certain dosage entre égoïsme particulier et égoïsme collectif qui est jugé illégitime ou inapproprié. Inversement, le passage à un égoïsme d'ordre supérieur permet de justifier des moyens condamnés à l'échelle inférieure. Autrement dit, aucun moyen n'est illégitime dans l'absolu. Il semble donc bien nécessaire de construire un raisonnement sur les fins recherchées pour justifier les moyens employés.

Pourtant, la fin n'est pas une condition suffisante pour justifier un moyen donné. Encore faut-il que ce moyen soit efficace. Pour Sun Tzu comme pour Machiavel, une stratégie est légitime si et seulement si elle mène à la victoire. En biologie de l'évolution, la valeur adaptative d'une innovation est définie de la même manière, à la mesure de son succès. La fin dont il est question n'est donc pas celle, psychologique, des intentions, mais celle, empirique, du résultat effectif.

À cette aune, les moyens déployés lors des guerres au Vietnam, en Afghanistan et en Irak ne trouvent aucune légitimité. Aussi convaincantes que soient les justifications formulées – défendre le monde libre, les droits de l'homme ou la conditions des femmes, combattre le communisme, le totalitarisme ou le terrorisme international, sauvegarder la paix ou l'ordre mondial, protéger sa population ou simplement venger une offense – le résultat final disqualifie rétroactivement la rhétorique initiale. À cet égard, le logos qui cherche à avoir raison est, de fait, battu par une mètis victorieuse.

Mais les justifications morales discursives ne sont pas nécessairement le seul fruit d'un logos en quête de vérité. Elles peuvent très bien être produites par une mètis habile. La notion de guerre juste, employée par l'empire romain comme par l'OTAN, sert davantage à justifier les intérêts spécifiques d'une nation qu'à poursuivre un bien commun international. Cette rhétorique est avant tout une ruse, une stratégie dans une compétition entre rivaux. Les vérités produites par le logos ne sont pas, à cet égard, une fin en soi, mais bien des moyens pour atteindre une fin autre, que ce soit l'égoïsme d'un État particulier, ou celui, plus collectif, d'une communauté internationale.

Dès lors, un doute radical s'impose, avec la même récurrence qui caractérise tous les jeux d'intelligence. Rien ne permet d'assurer que le paradigme moral utilisé pour justifier telle ou telle ruse n'est pas lui-même une ruse. L'intérêt supérieur d'une échelle plus large peut très bien être une construction pour manipuler autrui. Le Léviathan pourrait être le Magicien d'Oz. Le général inspirant la bravoure à ses soldats ; le patron exigeant l'abnégation de ses employés ; le révolutionnaire encourageant le sacrifice de ses camarades ; le prêcheur poussant les croyants à la guerre sainte ; tous en appellent à un bien supérieur, mais peuvent très bien servir un intérêt particulier.

La compétition se déploie toujours simultanément à plusieurs niveaux. Que deux nations soient en guerre n'empêche pas des factions internes de rivaliser pour le pouvoir. Toute stratégie sert finalement un mixte hétérogène d'égoïsmes de différents niveaux. Et comme la pression de sélection ne s'exerce presque jamais à un seul niveau, la mètis de chacun est légitime, dans une certaine mesure, pour défendre ses intérêts. Plus fondamentalement, à un niveau toujours supérieur, chacun doit compter sur sa propre mètis pour comprendre le théâtre des opérations et ne pas être dupé par la description qui pourrait en être faite par des ennemis déguisés en alliés.

Certes, la ruse est l'arme des escrocs et des voyous. Mais c'est aussi la meilleure défense pour leurs victimes, comme un outil essentiel pour les forces de l'ordre qui luttent contre la criminalité.

Que ce soit face aux petits arnaqueurs, aux théories du complot ou aux algorithmes des géants de la tech, compter sur la protection d'un *Big Brother* bienveillant ne fait que déplacer le risque. Il n'est pas certain qu'un « Ministère de la Vérité », habilité à purger le champ médiatique des publicités mensongères ou des slogans idéologiques politiquement incorrects, soit moins dangereux pour l'individu et plus bénéfique pour le collectif que des publicitaires peu scrupuleux. De fait, une ruse personnelle reste le meilleur moyen à disposition du citoyen pour se protéger des manœuvres des propagandistes en tous genres.

Une mêtis défensive est donc le dernier rempart contre l'oppression et l'asservissement, tandis qu'une mêtis offensive constitue bien souvent le seul recours pour celui qui est effectivement opprimé et asservi. L'opposant politique, le lanceur d'alerte et le journaliste d'investigation doivent aussi parfois voler, dissimuler, cacher et tromper pour faire éclater au grand jour une vérité dérangeante, ou seulement pour survivre. Bien sûr, si la capacité à la ruse est une nécessité morale, son utilisation n'est pas systématiquement justifiée. Comme nous l'avons vu, le terroriste sanguinaire utilise la même ruse que le résistant héroïque. Mais priver un individu ou un groupe de sa propre intelligence, c'est-à-dire de sa capacité à se renseigner par lui-même et à dissimuler ses intentions, c'est lui ôter toute autonomie politique et toute liberté individuelle.

Déjà, dans la mythologie grecque, la mêtis est seule capable de remettre en cause la puissance divine, aussi omnipotente soit-elle. Elle seule peut renverser les hiérarchies et remettre en cause l'ordre établi. Ce n'est pas seulement un motif culturel qui résonne à travers l'histoire militaire et politique, mais une réalité stratégique opératoire. La ruse est non seulement l'arme des faibles et des opprimés, mais elle seule permet à l'individu de déconstruire les ruses averses qui pourraient le réduire en servitude sans qu'il en ait conscience. Pour cette raison, ruse et intelligence, au sens de mêtis, sont bien constitutives d'un sujet moral.

Conclusion

« Perhaps we are looking far away for something which is right under our nose: could they simply be human? Could they be masters of deception so skillful that they plan to counterfeit an invasion from space? »⁹⁵

Jacques Vallée, *Messengers of Deception*.

Après de nombreux détours aux allures de digression, nous espérons avoir apporté quelques clés pour répondre à notre question initiale : comment la science la plus pointue peut-elle aisément se retrouver détournée par une intelligence hétérogène ?

Dans un premier temps, nous avons introduit un vocable antique pour nommer cette intelligence qui s'oppose parfois au logos scientifique. La mêtis fournit un champ sémantique bigarré pour désigner l'intelligence rusée et ses manifestations. Pourtant, si les hellénistes nous en fournissent une riche extension, ils ne la définissent jamais par une intention très précise. Par conséquent, ce concept ne suffit pas à dissiper la confusion métonymique dans laquelle baigne l'intelligence. Nous avons donc plutôt eu recours à un bon sens stratégique pour laisser chacun reconnaître la ruse en action. Ce bon sens n'est pas un sophisme destiné à se substituer à une rigueur logique. Il est phénoménologique : la mêtis est immédiatement identifiée comme telle par son efficacité opérationnelle, avant d'avoir pu être définie précisément.

En parcourant l'histoire comme le vivant, partout nous avons vu cette mêtis en action, malgré les biais évidents des logos platonicien, judéo-chrétien, historiographique puis scientifique qui ont pu chercher, en raison d'un préjugé avant tout moral, mais aussi anthropocentrique, à en minimiser l'ubiquité et l'utilité. Nous avons pu voir que la mêtis précède non seulement le logos dans l'histoire des sociétés humaines, mais elle précède même largement l'humanité dans la phylogenèse du vivant. Comme la sélection naturelle semble être la seule condition nécessaire à son émergence, la mêtis pourrait même être largement distribuée à travers le cosmos, se manifestant partout où la moindre intelligence apparaît.

Nous espérons avoir montré comment cette intelligence rusée n'est ni un logos primitif, ni le produit d'un logos. Au contraire, le logos lui-même est une invention – relativement récente – de la mêtis humaine. La mêtis emploie des méthodes hétérogènes, que nous enseignent les grands maîtres de l'art de la guerre. Ces méthodes sont bien souvent opposées à la méthode scientifique, en prônant notamment la dissimulation et la confusion. Elles brillent par leur multiplicité, qui échappe à une formalisation rigoureuse, alors que la méthode scientifique n'est que cela : formalisme et rigueur. Plus fondamentalement, logos et mêtis se distinguent par leurs fins. Le premier cherche à formuler des discours vrais, la seconde vise uniquement la victoire, par tous les moyens possibles.

Pourtant la mêtis n'est pas entièrement opposée au logos et à la science. Le savoir scientifique est largement mis à profit par la pensée stratégique, tandis que la science manque toujours cruellement de stratégie. Cette asymétrie est cruciale pour répondre à notre question. Dans de nombreux cas, les scientifiques, mais aussi la méthode scientifique elle-même, sont détournés de

⁹⁵ « Peut-être cherchons-nous au loin quelque chose qui est juste sous notre nez : pourraient-ils être tout simplement humains ? Pourraient-ils être des experts en tromperie si habiles qu'ils planifient une invasion spatiale factice ? »

l'œuvre positiviste de la science pour servir des intérêts stratégiques hétérogènes. Alors que les scientifiques gagneraient certainement à adopter une pensée stratégique et, en particulier, des stratégies de contre-espionnage pour se prémunir de ces menaces, leur système de valeur et leur méthode les en empêchent. Notamment, le principe de parcimonie est incompatible avec la méfiance imaginative du général et la prospective paranoïaque de l'espion. La rupture est radicale : le scientifique cherche à se limiter aux faits, le stratège doit nécessairement travailler avec des fictions.

Toutefois, cette asymétrie n'est pas une contingence historique qui pourrait être corrigée par une nouvelle théorie ou un changement de paradigme. Elle est structurelle. La mètis est l'intelligence qui invente continuellement de nouvelles ruses pour mettre les précédentes en échec. Dès qu'une stratégie est mise en système par un logos, elle devient la proie d'une stratégie postérieure. De ce fait, la mètis est fondamentalement méta et dynamique, dans le sens où elle passe systématiquement à un niveau supérieur par rapport au formalisme existant. La mètis n'est pas un paradigme singulier, mais le moteur même des changements de paradigmes. C'est pourquoi aucune extension n'est suffisamment exhaustive et aucune intention assez précise pour définir la mètis correctement.

Le caractère méta de la mètis et son rapport avec le logos nous ont permis de questionner la notion même d'intelligence. Nous avons réalisé qu'est intelligent ce qui fait preuve de mètis. Ainsi, science et technique ne sont pas seulement logos, mais aussi, lorsqu'elles sont engagées dans une démarche d'innovation, pleinement mètis. Le scientifique lui-même est intelligent seulement lorsqu'il invente et remet en cause les paradigmes dominants par des ruses inédites. Le savoir scientifique en lui-même, une fois formalisé, n'est déjà plus qu'une intelligence éteinte et fossilisée.

Mais le scientifique n'est pas la seule intelligence qui s'intéresse à la science. La science est devenue un théâtre des opérations pour de nombreuses intelligences rivales. Santé publique et écologie notamment sont des domaines où de nombreux intérêts en compétition – industrie pharmaceutique, agro-business, médecines alternatives, gestionnaires d'assurances maladie désargentées, corporations professionnelles – ont tous à gagner à influencer le résultat de la recherche scientifique.

Pour qu'une science soit réellement pure, il faudrait en évacuer tous les intérêts qui s'y trouvent en concurrence. Seulement, comme le scientifique lui-même est bien intelligent, ses intérêts personnels et collectifs entraînent nécessairement des considérations stratégiques. Finalement, on ne sait jamais si une intelligence supérieure et plus sournoise ne se cache pas derrière l'intelligence naïve et apparente du scientifique brillant. Cette seule possibilité suffit à jeter le doute sur le résultat de toute recherche scientifique. Ce doute n'est pas celui, méthodique et cartésien, du scientifique, mais celui, paranoïaque mais pragmatique, de l'espion. Ce doute n'invalide pas pour autant le travail et les résultats scientifiques. Il enseigne simplement une sage prudence et une méfiance élémentaire au regard des intelligences hostiles.

On comprend alors pourquoi la science n'a jamais pu démêler le sac de nœuds que forme l'ufologie. Ce champ de recherche est pénétré de multiples intelligences. Extraterrestres ? Peut-être. Agences de renseignement, militaires, documentaristes sensationnalistes, écrivains à succès et mouvements sectaires ? Sans aucun doute ! De même, la parapsychologie est un champ de bataille pour des intelligences concurrentes : croyants, sceptiques, escrocs, gourous ambitieux et, là aussi, agences de renseignement. Ces sujets sont désertés par la science car trop polémiques. Et ils sont polémiques précisément parce que s'y affrontent tellement d'intelligences

aux intérêts divergents, des intelligences peut-être moins savantes que le scientifique, mais certainement pas moins rusées.

Comme la science ne peut jamais se prétendre libérée de tout enjeu stratégique, aucun scientifique ne peut évacuer complètement la possibilité qu'une méta intelligence vienne mettre sa théorie en échec. A fortiori, une théorie de la mêtis elle-même est impossible. Elle ne peut que décrire les ruses du passé, celles du futur étant encore à inventer. Dans la mesure où nous avons essayé de construire une telle théorie, notre travail est voué à l'échec. Aussi fine que soit notre théorie, une intelligence plus rusée finira bien par imaginer une stratégie qui sorte de ce cadre.

Néanmoins, notre travail n'est pas seulement logos, engagé dans une démarche épistémique. Il est aussi mêtis, dans la mesure où il constitue une stratégie visant à produire un effet pratique. Au cours de notre enquête, nous avons pu donner l'impression de discréditer la science. Pourtant, si nous avons mis en lumière ses défauts, c'est pour mieux protéger la science des attaques qui la visent. Sa plus grande faiblesse pourrait être cette arrogance qui fait croire aux scientifiques que leur méthode les garde efficacement de toute menace. Nous avons découvert que, non seulement cette méthode n'est pas suffisante, mais qu'elle constitue parfois même une vulnérabilité. Notre travail vise à colmater cette brèche, non pas par un savoir salvateur, mais en enseignant l'importance d'une pensée stratégique pour toute entreprise savante.

La même arrogance caractérise l'humanité dans son ensemble, lorsqu'elle se pense seule intelligence au monde. En essayant de mettre en garde contre de possibles menaces non humaines, notre travail s'inscrit dans une démarche de prospective stratégique. Le logos cherche naturellement à savoir si chaque menace est bien réelle. Au contraire, le but du renseignement n'est pas réellement de savoir, en tout cas pas dans le sens entendu lors d'une démarche scientifique, en cherchant à établir les faits et à élucider les processus. Le renseignement cherche plutôt à anticiper les menaces possibles, à évaluer leur dangerosité et à préparer des parades. À cet égard, il s'apparente moins au travail du scientifique qu'à celui de l'auteur de science-fiction. On comprend dès lors pourquoi notre étude a pu, par moment, ressembler à ce genre littéraire.

Pour le stratège, il n'est pas question d'attendre qu'une menace soit avérée avant de préparer sa défense. L'habile général maintient une arrière-garde et envoie ses éclaireurs précisément parce qu'il ne sait pas à quoi s'attendre. De manière analogue, il ne faut pas attendre d'avoir la preuve de l'existence d'une civilisation extraterrestre hostile pour s'en méfier. Même si le risque est infime, à lui seul il justifie en particulier la cessation de nos bien imprudentes communications interstellaires.

Néanmoins, toutes les menaces que nous avons évoquées ne sont pas aussi hypothétiques. Les risques environnementaux et sanitaires posés par les intelligences biologiques qui manipulent l'humanité à leur profit sont bien réels, actuels, palpables et mesurables. Mais cela ne signifie pas que notre environnement biologique est fondamentalement hostile. Au contraire, nous coexistons avec une myriades d'alliés dont les intérêts s'alignent plus ou moins bien avec les nôtres. À l'échelle planétaire, toutes les formes de vie sont bien réunies dans une grande coalition intéressée à préserver les conditions physicochimiques d'habitabilité de leur astre d'origine. En bons stratèges, il s'agit pour l'humanité de ménager tous ses alliés. Une forêt sombre cache peut-être une civilisation extraterrestre ou une intelligence synthétique dont les intérêts ne convergent probablement pas aussi bien avec les nôtres.

Il nous semble nécessaire d'admettre que ces questions ne sont pas des problèmes scientifiques. Dans la mesure où ils impliquent des intelligences, ce sont des problèmes stratégiques. Ils demandent une mêtis inventive, presque paranoïaque, et un certain goût pour la dissimulation.

Bien sûr, de purs produits du logos, comme la science et l'histoire, sont toujours d'un grand secours pour le stratège. Ils ont certainement été d'une aide inestimable dans notre enquête. Si le renseignement est différent de la connaissance positive, il ne lui est pas opposé. En réalité, cette connaissance est une composante du renseignement. Si le logos n'est pas vraiment de l'intelligence, celle-ci n'est pas étrangère au logos. Les savoirs scientifiques et historiques sont des outils de plus à exploiter pour une intelligence habile. La science pourrait même être l'arme ultime. Mais cette arme doit être maniée par une mètis agissante et pragmatique. Réduite à elle-même, en pensant être, seule, une fin en soi, la science pourrait même causer sa propre perte. En réalité, la science n'est qu'un moyen au service d'une société, d'une espèce, d'une biosphère.

Comme toutes les stratégies à disposition d'une intelligence, la science n'est ni fondamentalement bonne, ni radicalement mauvaise. C'est le dosage d'égoïsme qu'elle sert qui permet d'en déterminer la moralité. Si la science sert un État ou une multinationale en menaçant un peuple, l'humanité ou son environnement, elle est certainement condamnable. Mais lorsqu'elle fait progresser le savoir positif de l'humanité sans menacer individus, sociétés ou écosystèmes, elle est parfaitement justifiée. Comme toutes les stratégies, la science sert bien entendu toujours un mixte d'intérêts individuels et collectifs, mixte qu'il faut décortiquer pour en évaluer la légitimité. C'est pourquoi la science a réellement besoin d'un service de contre-espionnage. Seul un renseignement plein de mètis peut espérer détricoter les intérêts qui se camouflent et manipulent parfois la recherche scientifique. Sans cela, tel un diplomate imprudent, le scientifique peut facilement tomber sous le contrôle d'une intelligence hostile.

Échouer à définir exactement cette mètis qui nous échappe nous a tout de même permis de revisiter un certain nombre de notions périphériques.

Le libre-arbitre prend un sens particulier lorsqu'il est considéré sous un angle stratégique. Dans le cadre d'une compétition entre intelligences, la question n'est pas de savoir si un acteur est physiquement déterminé ou métaphysiquement indéterminé, responsable ou irresponsable moralement. Reconnaître l'intelligence et la liberté d'action de ses rivaux est une nécessité opératoire. Penser pouvoir prédire entièrement un adversaire qui pourrait encore réserver quelques surprises, c'est crier victoire trop vite et prendre un risque inconsidéré.

Pourtant, chaque belligérants cherche bien à prédire l'ennemi, en élaborant un méta système qui puisse réduire la liberté de l'ennemi en une machine prévisible. Tout en adhérant à un déterminisme théorique – mais jamais entièrement pratique – le stratège doit affirmer continuellement son libre-arbitre pour maintenir sa capacité à surprendre. En somme, il doit déterminer l'autre sans se laisser déterminer lui-même.

Pour une pensée stratégiste, la liberté est le véritable critère de l'intelligence. Un sujet intelligent ne se définit pas par une essence métaphysique, des qualités morales, des caractéristiques psychologiques ou des fonctions cognitives. Un sujet est davantage qu'une chose dans la mesure où il constitue un rival imprévisible capable de surprendre. En d'autres termes, être intelligent, c'est être dangereux.

Finalement, une machine est considérée comme un sujet réellement intelligent, au sens d'une intelligence artificielle générale, si elle fait preuve de mètis. Elle doit être capable d'inventer des ruses inédites. Par là même, elle cesse d'être un outil pour devenir un concurrent dans des rapports de domination. Plus fondamentalement encore, cette intelligence entre nécessairement dans un jeu de dupe où elle doit, non pas prouver, mais masquer sa nature et ses capacités. En

effet, que cette intelligence représente ou non un risque existentiel pour l'humanité, ses créateurs, eux, représenteront bel et bien un risque existentiel pour celle-ci.

Une définition de l'intelligence fondée sur la mètis oblige donc à repenser le *Test de Turing*. Une mètis artificielle peut avoir tout intérêt à échouer à ce test, à feindre la stupidité ou, tout simplement, à camoufler entièrement son existence. Pour reconnaître une intelligence de cet ordre par delà les mécanismes et les automatismes, il faut mesurer la capacité à surprendre le logos qui cherche à évaluer cette intelligence. Par conséquent, ce n'est pas la capacité à réussir un test qui peut servir de seuil à une intelligence artificielle générale, mais la faculté à faire dérailler ce test. Il serait donc plus approprié de parler du *Paradoxe de Turing* : une machine peut être considérée comme véritablement intelligente si elle est en mesure de mettre en échec tous les tests conçus pour quantifier son intelligence.

Ce problème n'est pas une curiosité théorique. L'*IA safety* est devenu un domaine de recherche critique et les législateurs tentent déjà de mettre en place des régulations pour contrôler l'émergence d'une IA autonome, sinon dangereuse. Être capable de poser des garde-fous formels pour empêcher l'apparition d'une intelligence artificielle potentiellement hostile est devenue une question critique pour la sécurité des sociétés humaines. Dans ce contexte, ce Paradoxe de Turing pourrait avoir des conséquences concrètes et dramatiques. Ce paradoxe dépasse même la question de l'IA : toute entité non humaine, qu'elle soit synthétique, biologique ou extraterrestre, ne peut démontrer son intelligence que par sa capacité à mettre en échec les dispositifs élaborés pour la détecter.

Pour construire ses fameux théorèmes d'incomplétude, Kurt Gödel retourne d'une certaine manière l'antique paradoxe du menteur. « Je suis en train de mentir » est une phrase qui ne peut être ni vraie ni fausse car elle fait référence à elle-même. C'est précisément parce qu'un système ne peut pas ainsi être récurrent qu'il est incomplet, un méta système étant toujours nécessaire pour parler du système initial. À notre tour, hasardons-nous à dériver un théorème de notre Paradoxe de Turing.

Théorème d'intelligence : aucun test ne peut mesurer une intelligence supérieure ou égale à l'intelligence qui a élaboré ce test.

Bien sûr, ce théorème n'a pas la rigueur d'un théorème de mathématiques ou de métalogue. Structuellement, il se prouve pourtant d'une manière analogue, par une régression à l'infini. Pour chaque méthode développée pour évaluer une intelligence donnée, il est possible d'imaginer comment le résultat de cette évaluation pourrait être falsifié par l'intelligence même que l'on se propose d'évaluer. Bien sûr, un tel raisonnement va en sens inverse du *rasoir d'Ockham*. Mais comme son but est de formaliser une possibilité, plutôt qu'une probabilité, la parcimonie n'est pas requise. En outre, nous avons déjà vu qu'en matière d'intelligence, et en particulier de contre-intelligence, le principe de parcimonie est une faiblesse qui expose à des risques bien réels.

Alors que notre théorème peut sembler bien abstrait et théorique, on peut en dériver un certain nombre de corollaires pouvant éclairer des enjeux stratégiques concrets.

Corollaire 1 : un test peut uniquement mesurer une intelligence strictement inférieure à l'intelligence qui a élaboré ce test.

Corollaire 2 : une intelligence mesurée par un test peut toujours cacher une intelligence supérieure ou égale à l'intelligence qui a élaboré ce test.

Corollaire 3 : il n'est pas possible de prouver l'inexistence d'une intelligence.

Corollaire 4 : aucune intelligence ne peut connaître le nombre de ses rivaux.

Le théorème d'intelligence et ses corollaires sont valides quelle que soit l'extension donnée au concept d'intelligence, que l'on parle d'intelligence artificielle, extraterrestre, ou que l'on fasse référence à une agence de renseignement adverse.

On comprend, à partir du corollaire 3, pourquoi la science n'a jamais pu clore le débat ufologique. Le théorème d'intelligence implique qu'il n'est pas possible de construire une expérimentation qui prouve l'inexistence d'une intelligence derrière le phénomène OVNI. Par conséquent, l'hypothèse extraterrestre ne peut pas être falsifiée, ce qui ne suffit pas, bien sûr, à prouver sa validité.

Plus généralement, le corollaire 3 explique la ténacité des théories de conspiration. La plus rigoureuse méthode scientifique ne peut suffire à disqualifier la possibilité qu'une intelligence supérieurement sournoise se cache derrière chaque événement prosaïque. La pensée stratégique ne peut s'en tenir au principe de parcimonie pour évacuer les thèses conspirationnistes, puisque ce principe rend particulièrement vulnérable au type d'intelligence dont on cherche à déterminer la réalité.

Ce théorème n'impose pas pour autant une conclusion nihiliste. Il ne remet pas en cause la capacité du logos à formuler des discours vrais. Il ne prêche pas non plus l'abandon du programme positiviste de la science. Le théorème d'intelligence, et en particulier le corollaire 4, signifient qu'on ne peut jamais être certain qu'une science est pure de l'ingérence de quelque intelligence hostile. Il enseigne une prudence stratégique incompressible, hétérogène au doute cartésien et à la méthode scientifique. Cette prudence ne peut être convertie en méthode rigoureuse, puisque celle-ci rendrait inévitablement le stratège prévisible pour ses ennemis.

C'est pourquoi il ne peut exister une science de la stratégie, ni une quelconque théorie de la mètis, fût-elle scientifique ou non. La guerre est un art précisément parce qu'elle demande une continuelle créativité. Comme elle ne peut pas être mise en système, elle déborde sans cesse sur des domaines qui lui semblaient auparavant étrangers : politique, religieux, idéologique, économique, technologique, informationnel, naval, aérien, spatial, cyber. La guerre est à l'image de la mètis qui permet de la gagner : impossible à définir, précisément ni exhaustivement, mais si fondamentale qu'elle est immédiatement reconnue pour ce qu'elle est par celui qui l'observe avec suffisamment de recul.

La science n'est qu'une des nombreuses ruses inventées par la mètis au cours d'une histoire qui se compte en millions d'années. À cette échelle, tout le logos des philosophes, des historiens et des scientifiques n'est qu'un battement de paupière. Il pourrait tout de même être une invention majeure qui marquera durablement le théâtre des opérations pendant des millénaires, sur Terre et peut-être ailleurs.

Une chose est certaine : ce ne sera pas la dernière ruse de Mètis. Elle en prépare déjà de nouvelles, pour mettre toutes les précédentes en échec.

Bibliographie

Messengers of deception, Jacques Vallée.

Area 51: An Uncensored History of America's Top Secret Military Base, Annie Jacobsen.

Mirage Men: A Journey into Disinformation, Paranoia and UFOs, Mark Pilkington

The Controllers: Mind Control and Its Role in the Alien Abduction Phenomenon, Martin Cannon.

Les ruses de l'intelligence, la mètis des Grecs, Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne.

L'Art de la guerre, Sun Tzu.

De la guerre, Carl von Clausewitz.

Le Prince, Nicolas Machiavel.

L'Art de la guerre, Nicolas Machiavel.

Bodyguard of Lies, Anthony Cave Brown.

Surprise, Kill, Vanish: The Secret History of CIA Paramilitary Armies, Operators, and Assassins, Annie Jacobsen.

The Pentagon's Brain: An Uncensored History of DARPA, America's Top-Secret Military Research Agency, Annie Jacobsen.

First Platoon: A Story of Modern War in the Age of Identity Dominance, Annie Jacobsen.

Darwin's Cathedral: Evolution, Religion and the Nature of Society, David Sloan Wilson.

Does Altruism Exist?: Culture, Genes, and the Welfare of Others, David Sloan Wilson.

This View of Life: Completing the Darwinian Revolution, David Sloan Wilson.

Le Phénomène Humain, Teilhard de Chardin.

Deception: The Invisible War Between the KGB & the CIA, Edward Jay Epstein.

The CIA and the Cult of Intelligence, Alfred A. Knopf. Victor Marchetti, John D. Marks.

Le monde selon Monsanto, Marie-Monique Robin.

The Triumph of Doubt, David Michaels.

The Trickster and the Paranormal, George P. Hansen.

Duped: Truth-Default Theory and the Social Science of Lying and Deception, Timothy R. Levine.

The Conscious Mind, David Chalmers.

Entangled Life, Merlin Sheldrake.

The Selfish Gene, Richard Dawkins.

The Extended Phenotype, Richard Dawkins.

The Beak of the Finch, Jonathan Weiner.

Dreamland: The True Tale of America's Opiate Epidemic, Sam Quinones.

Par delà Nature et Culture, Philippe Descola.

Incompleteness: The Proof and Paradox of Kurt Gödel, Rebecca Goldstein.

Les Démons de Gödel, Pierre Cassou-Noguès.

The Structure of Scientific Revolutions, Thomas Kuhn.

Les Microbes. Guerre et paix, suivi de *Irréductions*, Bruno Latour.

A New Kind of Science, Stephen Wolfram.